

Les talons hauts rapprochent les filles du ciel

Gay

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Olivier Gay

Les talons hauts
rapprochent les filles
du ciel



**PRIX DU PREMIER ROMAN
DU FESTIVAL DE BEAUNE**

Olivier Gay

Les talons hauts
rapprochent les filles
du ciel



**PRIX DU PREMIER ROMAN
DU FESTIVAL DE BEAUNE**

Olivier Gay

Les talons hauts
rapprochent les filles du ciel



ÉDITIONS DU MASQUE
17, rue Jacob 75006 Paris

© 2012, Éditions du Masque,
département des éditions Jean-Claude Lattès.

ISBN : 978-2-7024-3770-4

www.lemasque.com

À Julie

*« T'es la seule et l'unique avec qui j'veux
vivre.
J'espère qu'on finira ensemble à la fin du
livre. »*

Colonel Reyel
(J'ai honte.)

Prologue

Sous le T-shirt à l'effigie de NoFX qu'elle portait comme chemise de nuit, les faux seins de Fanny se gonflaient au rythme de sa respiration précipitée. La jeune femme était fière de ses implants, invisibles à l'œil nu. Combien d'hommes avaient défilé dans son lit, l'expression rêveuse devant de tels monticules de chair, trop absorbés pour discerner la silicone derrière la texture ferme ? Après une adolescence ingrate, sa première action d'adulte avait été de rechercher le contact d'un bistouri.

Cela ne rendait pas la vue du scalpel qui avançait vers elle plus facile à vivre.

Fanny aurait voulu supplier, promettre de faire tout ce qu'on lui demanderait, mais ses lèvres s'agitaient sans bruit derrière l'épais bâillon.

Elle s'était toujours montrée docile, pourtant. Danse autour de la barre. Enlève tes vêtements. Frotte-toi sur les genoux des clients. Fais-leur une pipe. Couche avec lui. Couche avec elle. Couche avec eux. Souris à la caméra.

Le bistouri captait les dernières lueurs de la bougie sur la table. Bientôt, la cire terminerait de fondre, la flamme vacillante disparaîtrait. Il ne resterait plus que les ténèbres et la silhouette adossée au mur, un sourire d'anticipation sur ses lèvres pleines.

Fanny luttait contre les liens qui entravaient ses membres, sans succès. Dans les films, dans les romans, elle avait souvent vu l'héroïne s'en sortir au dernier moment en glissant ses mains trempées de sueur contre la corde lâche, ou en s'emparant d'un morceau de métal providentiel. Mais Fanny n'avait jamais appartenu à la race des héroïnes – ou alors l'autre, la dangereuse, celle qu'on s'injectait à la seringue en une giclée de vie saumâtre. Elle finirait ses jours comme elle les avait commencés : dans un cri déchirant, une gerbe de sang et une odeur d'excréments.

Dans l'évier, la vaisselle du week-end s'entassait encore. Elle ne supportait pas la saleté ; la simple vue des assiettes recouvertes d'une fine pellicule de graisse la rendait malade, mais elle n'avait pas eu le temps de s'en occuper. Maintenant, les couverts resteraient ainsi jusqu'à ce qu'on découvre son corps. Elle ne comprenait pas pourquoi des détails aussi insignifiants la perturbaient ; elle ne parvenait pas à se les ôter du crâne.

Peut-être les poètes avaient-ils raison. Peut-être la dernière minute d'une vie s'étendait-elle à l'infini et qu'on avait l'occasion de revenir sur tous les événements importants, tous les détails marquants de notre existence.

Penser à ses assiettes sales, voilà bien la preuve de la médiocrité de son existence.

— Plus que quelques minutes, murmura la voix de son bourreau, chaude comme une caresse.

Les yeux de Fanny revinrent à la bougie. Un gémissement étouffé remonta contre son bâillon : il ne restait presque plus de mèche. Les volets de son appartement fermaient hermétiquement. L'assassin avait pris la peine d'éteindre toutes les lumières, jusqu'à débrancher la télévision en veille pour moucher sa diode. Dans quelques secondes, l'obscurité se refermerait sur elle. Elle tira de nouveau sur ses liens, sans succès.

C'était quand même trop bête. Elle avait couché avec un nombre incalculable de personnes sans jamais ressentir la moindre émotion pour aucun d'entre eux. À vingt-cinq ans, elle en était venue à croire que son cœur ne battrait jamais, que les souffrances qu'elle vivait au quotidien étaient venues démythifié l'Homme – avec un grand H et un petit sexe.

Lorsque le dandy l'avait abordée dans ce bar lounge des Champs-Élysées où elle aimait à traîner, elle l'avait d'abord trouvé trop vieux pour elle. La cinquantaine arrogante, peut-être un peu plus, avec un regard bleu de grand prédateur et des cheveux poivre et sel impeccablement noués en catogan. Qui portait une telle coiffure de nos jours ? Un directeur artistique coké jusqu'aux oreilles, un acteur de théâtre en mal de sensations ? Un marginal de plus à sa collection.

Son regard avait glissé sur la chevalière qu'il arborait au doigt et son opinion avait changé : un nobliau désargenté, en décalage avec son époque, teinté de mystère et de romantisme, rêvant d'un temps où une canne au pommeau d'ivoire ne provoquerait pas l'hilarité générale. Il parlait d'une voix grave et posée, rassurante, envoûtante, celle d'un homme habitué à se faire obéir.

Un coup d'œil à son costume, taillé sur mesure, grand couturier, pour que l'image évolue de nouveau : non, il ne manquait pas d'argent. Peut-être une de ces familles de maîtres de forge qui avait su avec habileté passer de la noblesse à la bourgeoisie, de la richesse terrienne aux succès industriels. Elle avait lissé sa robe avant de lui sourire.

Elle aurait dit non au marginal ou au noble déraciné ; mais on ne

refusait pas l'invitation d'un homme plein aux as.

Il s'était montré brillant, drôle, caustique parfois. Surtout, il l'avait écoutée. Elle avait du mal à se rappeler la dernière fois où on lui avait réellement prêté attention – à elle, pas à ses seins.

Il était vicomte. Elle n'avait pas la moindre idée de ce que cela signifiait, mais ça semblait très bien. Il jouait avec sa chevalière, lui avait montré les armes de sa famille. Elle avait pensé au début qu'il allait sortir une épée, comme dans les films, mais ce n'était qu'un mot qu'il utilisait pour parler de son blason.

Tout s'était passé comme dans un conte de fées.

Le premier baiser, tellement doux, tellement tendre qu'elle s'était sentie fondre dans ses bras. La première nuit, sa surprise à le découvrir si vigoureux pour son âge, sa curiosité sur les effets éventuels du Viagra, puis l'oubli et l'abandon sous ses caresses expertes. Quelques mots au creux de l'oreiller pour compléter son bonheur. Elle avait quitté son manoir à regret, heureuse de sa soirée, plus propre qu'elle ne s'était sentie depuis des années. Elle avait pris un taxi pour rentrer chez elle, s'était glissée sous les draps avec une sensation étrange au creux de la poitrine.

Elle avait envie de le revoir. Pour une fois qu'elle ne tombait pas sur un pervers, peut-être sa vie allait-elle changer ?

Puis l'irruption en pleine nuit, la forme indistincte dans la lueur du plafonnier, le chloroforme sur son visage, le réveil sur la chaise, la corde sur ses mains, le scalpel contre sa joue.

Elle aurait dû s'en douter. Il ne pouvait pas lui arriver quelque chose de positif, pas après toutes ces années. Elle n'était que Fanny aux gros seins, Fanny au beau cul, Fanny porno-trash. Comment avait-elle pu croire à une quelconque rédemption ?

— Tic, tac, souffla la voix. La lumière va bientôt s'éteindre. Tu sais ce qu'il se passe, la nuit, quand personne ne voit rien ?

Un sanglot secoua la jeune femme. Le tissu maculé de bave l'empêchait de parler, mais elle n'avait rien à répondre. Elle n'avait jamais eu peur du noir – au moins une terreur à laquelle elle avait échappé. Pourtant ses yeux captaient la lueur de la petite flamme jusqu'à ce que les larmes jaillissent, elle s'abreuvait à sa source, elle projetait toute sa volonté pour soutenir la bougie et l'inciter à brûler encore quelques secondes, juste quelques secondes, s'il te plaît mon Dieu, si tu existes, un miracle mon Dieu...

La flamme disparut.

Dans l'obscurité totale, Fanny eut l'impression que les bruits prenaient des proportions indécentes. Elle entendait sa respiration précipitée. Le sang qui lui battait aux tempes. Les gémissements de terreur qu'elle tentait de maîtriser. Le frottement de la corde contre ses mains engourdies. Le frôlement de pieds nus contre le plancher, qui se rapprochaient, se rapprochaient. La chaudière, quelque part dans l'immeuble, qui se mettait en marche. Un autre souffle, tout proche du sien.

Et puis les sensations, exacerbées elles aussi. Une main qui venait frôler le tissu de son T-shirt. Un doigt qui titillait son sein droit. Un baiser obscène, si doux, contre sa nuque. Elle sentit la chair de poule l'envahir.

Le scalpel commença son travail.

La plupart des gens pensent que les contacts entre dealers se nouent dans les sous-sols de barres d'immeubles glauques en banlieue difficile. Ils imaginent les cages d'escalier recouvertes de graffitis, l'atmosphère lourde de début de soirée, les détritux jonchant les caniveaux, les gamins qui font le guet et les trafiquants armés jusqu'aux dents qui se jaugent avec le doigt sur la gâchette.

La plupart des gens se trompent.

Si telle était la réalité, les affaires ne seraient pas aussi prospères, et vous ne me compteriez pas au nombre des revendeurs. D'abord, la banlieue, très peu pour moi. Joséphine (Baker, pas l'ange gardien) chantait ses deux amours – pour ma part, c'était la coke et Paris. Les deux me paraissaient aussi indissociables qu'un porte-jarretelles et ses bas.

Ensuite, les quartiers sombres mangés par l'asphalte, ça n'était pas non plus ma tasse de thé. J'aurais pu faire un effort, notez, pour éviter de traverser le périphérique, mais il fallait avouer qu'une transaction avait plus de style lorsqu'elle se déroulait au sein d'un grand hôtel parisien. Paiement en liquide, à la journée – les palaces se montraient accommodants pour faciliter nos affaires. Et pourquoi pas ? Comment pensiez-vous qu'ils parvenaient à tenir la pression, les pauvres ? Lorsqu'on vous traitait plus bas que terre parce que le room service n'était pas parfait ou le champagne correctement sablé, lorsqu'une diva décidait sur un coup de tête de réduire le mobilier de sa chambre en puzzle géant de trois mille pièces, un peu de coke vous redonnait le sens des perspectives.

Ma clientèle à moi jouait dans une autre cour. Il n'empêche, je ressentais toujours un coup au cœur en passant la porte à tambour, en recevant comme un dû le murmure respectueux des employés qui se pressaient pour s'enquérir de mon moindre désir. On trouvait derrière ce protocole un monde que j'avais souvent touché du doigt sans jamais l'intégrer, celui du pouvoir, du fric absolu, des souhaits à peine exprimés et déjà satisfaits. L'univers des businessmen acronymés, PDG, DGA, CEO, CFO, C3-PO...

Je supposais que certains narcotrafiquants baignaient dans ce luxe, eux aussi. Pour ma part, je n'étais qu'un modeste maillon de la chaîne. Si j'arrivais à vivre confortablement durant le mois, je ne pouvais rien mettre de côté. Dans un sens, c'était aussi ce qui me protégeait. Trop

petit pour avoir de l'importance, trop insignifiant. Personne ne prenait la peine de me flinguer ou de me balancer. L'inconvénient, c'est qu'on tentait parfois de me tromper sur la quantité ou la qualité de la marchandise. Ça faisait partie des désagréments du métier. Il fallait savoir passer pour un con avec grâce. Je jouais très bien ce rôle grâce à de solides prédispositions naturelles.

Ainsi, je portais ce matin des Ray-Ban de contrefaçon, pas seulement pour mettre en valeur mon visage de beau gosse torturé – mâchoire carrée mangée par la barbe, cheveux débroussaillés juste comme il faut – mais pour protéger mes yeux bleus du soleil d'avril. Je n'avais pas pris le temps de dormir après ma dernière soirée ; les horaires matinaux ne me réussissaient pas. La lumière m'irritait les pupilles, rendues sensibles par l'excès d'alcool et les vapeurs de tabac. Le rendez-vous de ce matin avait son importance et j'avais donc mis un point d'honneur à ne pas finir la bouteille de champagne à ma table. Quelques coupes avaient suffi à me donner un vague mal de crâne. À vingt ans, je n'aurais même pas remarqué la différence. À bientôt trente, je gardais les lunettes de soleil y compris à l'intérieur, merci bien, et tant mieux si l'on me prenait pour un frimeur sans envergure.

Je récupérai ma carte au comptoir comme n'importe quel client, ignorai les sourires des superbes filles accoudées au bar du patio, puis m'engageai dans l'ascenseur. En temps normal, les femmes ne me laissaient pas indifférent. Mais j'étais déjà en retard, avec un mal de tête qui s'aggravait. La musique classique me vrilla le crâne pendant ma montée vers les cieux.

Appartement 604. J'insérai ma carte dans l'emplacement réservé à cet effet. C'était impressionnant, les progrès de la science. Il n'y avait pas dix ans, on tournait encore la bonne vieille clé dans la serrure et on priait pour que le mécanisme ne soit pas grippé. Aujourd'hui, un petit coup de carte et le tour était joué. La porte pivota sur ses gonds pour me révéler une chambre spacieuse, meublée avec goût, et ses quatre occupants.

Je ne m'attardai pas sur le luxe de la pièce – sans vouloir jouer les blasés, toutes les suites se ressemblent – pour observer mes interlocuteurs. J'en connaissais trois sur les quatre. Le dernier semblait jeune, à peine majeur, et ça pouvait être une bonne nouvelle comme une mauvaise. La bonne ? Il n'avait probablement aucun pouvoir dans l'organisation. La mauvaise ? À cet âge, il ne contrôlait pas encore totalement ses nerfs ; il restait à espérer que le poids du holster que je voyais dépasser de son costume sobre n'allait pas l'inciter à rouler des mécaniques.

— Fitz, mon grand, mon très grand ami ! Quel plaisir de te revoir.

Le 2 du mois, précis comme une horloge.

Hans avançait déjà vers moi pour me serrer dans ses bras. Cette démonstration d'affection m'avait perturbé la première fois. Depuis que j'avais réalisé qu'il ne voulait pas me tuer sur place, je me laissais faire. Pour l'instant, nous n'avions aucun différend et chaque étreinte se montrait sincère. S'il lui venait un jour l'idée de mettre un terme à nos échanges, il lui suffirait de venir vers moi de la même manière. Je ne verrais jamais la lame qui me tuerait.

Aujourd'hui, nos relations étaient au beau fixe et Hans arborait un sourire radieux. Impeccablement rasé dans son costume Armani, il représentait un magnifique spécimen de ce que la Russie pouvait produire en matière d'aryens : grand, blond, musclé, avec un prénom allemand. Je pensais savoir qu'il passait une grande partie de son temps à Moscou où il entretenait son réseau, et ne venait que quelques jours par mois rencontrer ses fidèles partenaires. Je devais me sentir flatté de faire partie de ses clients. En un sens, je l'étais. Six ans que nous menions nos affaires ensemble. Il était passé du statut de revendeur à celui de vrai narcotraffiquant tandis que moi... eh bien, j'avais profité avec béatitude de la vie urbaine.

Les deux autres portaient leurs vêtements avec moins d'élégance. Ivan affichait sa brutalité sur un visage au nez brisé et à la mâchoire de travers. Il dégageait lui aussi une impression de puissance, bien moins raffinée que chez son patron. Là où Hans donnait l'impression d'un tigre, Ivan se rapprochait plus du gorille. Excusez les métaphores animalières galvaudées, mais je les trouvais assez parlantes. Comme pour décrire Vladimir, la troisième de mes connaissances, froid, impassible, les yeux fixes. Un serpent.

Hans, Ivan, Vladimir. Des noms d'une telle banalité qu'il ne pouvait s'agir que de pseudonymes.

J'attendis poliment que Hans se détache de moi, puis allai me placer en face de la table, les bras loin des poches. Ils savaient que je ne portais jamais d'arme. J'appartenais à cette race de non-violents qui préférerait les relations brûlantes à celles qu'on avait refroidies. Ils n'en continuaient pas moins d'épier mes gestes avec la force de l'habitude.

— Comme tu ne nous as pas donné d'autres instructions, on t'a préparé la quantité habituelle. Deux cent grammes. Tu penses que ça te suffira ?

Je hochai la tête. J'étais un gagne-petit, je le savais, ils le savaient. La poudre me permettait de me frayer un chemin dans les soirées à la mode et d'assurer le loyer de mon petit studio. Je ne cherchais pas grand-chose de plus. Les voitures ne m'intéressaient pas,

les vêtements de marque coûtaient bien moins cher en contrefaçon et je pouvais compter sur mon charme naturel pour éviter de payer trop souvent un verre aux filles.

J'avais vu assez de gars se brûler les ailes, des costauds, des habiles, des malins, des protégés. Ils avaient des épaules plus larges que moi, mais ils finissaient par chuter. Des sept péchés capitaux, la gourmandise et l'envie sont les plus répandues. Je préfère la luxure et la paresse.

— Le prix habituel ?

C'était là que les mauvaises nouvelles pouvaient tomber, et je m'y étais préparé. J'avais mes lignes de défense, prêt à négocier pied à pied. L'enveloppe avec la liasse de billets frottait contre ma poitrine à travers la poche de ma veste, m'irritant le téton. S'ils voulaient augmenter de quelques pour cent, je pouvais rajouter le contenu de mon portefeuille. Si les tarifs s'envolaient, j'allais devoir me montrer convaincant.

— Tu nous prends pour qui ? On t'aurait prévenu à l'avance, on est des gentils, nous.

Avec ces simples mots, la tension retomba dans la pièce. Hans se moquait de moi. Il avait goûté mon inquiétude, mais cela n'avait aucune importance. On ne survivait pas dans le milieu de la nuit avec un ego : trop de gens trustaient déjà ce créneau. Je me contentai donc de hocher la tête et de sourire poliment.

Je sortis l'enveloppe, laissai le contenu se répandre sur la table. Aucun d'eux ne fit le moindre geste pour le ramasser. Je supposai qu'à leur échelle, cela représentait à peine un pourboire. Ils me fournissaient parce qu'ils m'aimaient bien, parce que mes contacts pourraient leur être utiles un jour, parce que je n'ouvrais pas ma gueule, parce que je les payais rubis sur l'ongle. Mais ce n'était pas moi qui finançais leurs beaux costumes, la montre à leur poignet, ou même la location de leur suite.

Le sachet glissa vers moi et je l'empochai sans faire d'histoire. Encore une différence avec ce qu'on voyait dans les séries télévisées : bien sûr, la plupart du temps, les acheteurs se couvraient en sortant leur canif et en testant la pureté de la poudre en quelques traits rapidement expédiés. Ce n'était pas ma façon d'opérer, pour au moins trois raisons.

Pour commencer, il ne s'agissait pas d'un gros deal et ce brave Hans avait autre chose à faire que de donner de la farine pour quelques malheureux billets. Ma fidélité lui importait plus que mon argent.

Ensuite, j'avais déjà vu les ravages de la coke, le plaisir qu'elle provoquait et l'anxiété qui s'ensuivait, la dépendance chez mes amis qui m'affirmaient le plus sérieusement du monde qu'ils pouvaient stopper du jour au lendemain. Très peu pour moi, merci. Fitz avait bien l'intention de rester aussi clean que possible.

Enfin... j'avais toujours cru à la bonté de mes semblables, toujours eu confiance dans le genre humain. Qui oserait arnaquer un bon petit gars comme moi ?

Nous nous sourîmes, Vladimir et moi. Nous nous jaugeâmes, Ivan et moi. Nous nous serrâmes la main, Hans et moi. Le petit nouveau, dans son coin, restait toujours aussi immobile. Peut-être était-il simplement là pour observer et se former sur le tas. Les narcs prenaient-ils des stagiaires et des apprentis ? Voilà un débouché intéressant pour nos brillantes écoles de commerce.

Je pris le chemin inverse, la porte, l'ascenseur, l'entrée à tambour. Dans la rue, la fraîcheur du mois d'avril vint titiller la fine couche de transpiration que je n'avais pas eu conscience de produire. Je resserrai les pans de mon manteau contre ma poitrine avec une grimace d'autodérision. Encore un mois de gagné, Fitz. Tu es le meilleur, Fitz. Tu finiras en tête, Fitz.

Je fouillai dans ma poche droite à la recherche de mon paquet de cigarettes et m'en calai une entre les lèvres. Ma main ne tremblait déjà plus au moment de l'allumer. Dans ce métier, il fallait savoir résister au stress. J'aspirai avec délice la première bouffée et laissai la nicotine me pénétrer. Pas pour moi, la coke dans le nez. Le goudron dans les poumons, ça me paraissait bien plus sain. Je tétai la clope, exhalant la fumée dans l'air parisien.

Un jour, ma bonne étoile ne me protégerait plus. Un jour... mais ce soir, j'allais mettre mon plus beau costume et sortir de nouveau. Dans mon monde, cette fois-ci. Un monde peuplé d'alcool, de filles compréhensives, de consommateurs avertis et de plaisirs fugaces. Un monde auquel j'étais aussi accro qu'un des crackés de la Gare du Nord pour son caillou pourri. Un monde qui me nourrissait et me vampirisait à la fois. Le tourbillon de la nuit parisienne, ça n'avait pas de nom, parce que ça n'avait pas de définition.

Je laissai mes pas me guider dans les rues pavées de frais, indifférent à l'architecture haussmannienne des immeubles bourgeois. Je longeai les grilles de fer forgé du parc Monceau, observant à travers mes verres fumés les mères de famille tromper leur ennui – et parfois leur conjoint – sur ce gazon trop vert. Cette bouffée de jardin au cœur de Paris m'avait toujours donné une impression de zoo avec ses grilles

enclavées et sa population sagement habillée, encore plus à l'écart du *vulgum pecus* que pouvait l'être le jardin du Luxembourg.

Je continuai le long de la rue jusqu'à rejoindre l'avenue de Friedland et sa froideur impersonnelle. L'odeur des pots d'échappement des milliers de voitures qui passaient quotidiennement par le rond-point de l'Étoile me frappa avec la convivialité d'une vieille amie. Lorsque le gazole et la pollution devenaient votre madeleine de Proust, c'était le signe que votre vie ne tournait sérieusement pas rond. Je serrai le paquet de coke dans ma poche et souris doucement.

Lorsque je donnais mon adresse, rue François 1^{er}, la plupart de mes interlocuteurs imaginaient un décor de rêve, les magasins de luxe, la boutique Bulgari, le Fouquet's ou Hermès. Bordée par l'avenue George-V d'un côté, par l'avenue Montaigne de l'autre, elle avait tout pour faire rêver, sentait l'argent et le confort. On m'avait toujours répété que les trois critères importants dans le choix d'un appartement étaient la localisation, la localisation et la localisation. J'avais suivi ce conseil à la lettre.

Cela m'avait empêché de songer à des détails aussi anecdotiques que la taille de l'appartement, la présence d'un ascenseur, la luminosité ou l'amabilité des voisins. Je louais pour un prix indécent un studio de 25 m² en septième étage sous les toits, avec une seule fenêtre sur une cour malpropre. Certains appelleraient ça deux chambres de service rénovées par un propriétaire gourmand. D'autres parleraient d'une véritable honte pour un presque-trentenaire, de crise du logement, d'accession à la propriété et de prêt à taux zéro. Pour ma part, cela me fournissait un lieu où dormir, me laver et baiser, pas forcément dans cet ordre ; que pouvais-je demander de plus ?

Malgré la présence aguicheuse de l'ascenseur, je montai une à une les marches de l'escalier (130, je les avais comptées, 18 par étage sauf le premier qui en comporte quatre de plus par pur sadisme) en laissant l'exercice sain purger mon corps de ses toxines de la veille. Je transpirai au cinquième étage, suai sang et eau au sixième, criai grâce au septième. C'était là mon chemin de croix, mon cilice, ma manière de répondre aux exigences du ministère de la Santé sans passer par les vélos impersonnels des salles de sport.

La technologie hôtelière n'avait pas encore envahi les chambres de bonne. Je tournai donc ma bonne grosse clé de laiton dans la serrure en fer, qui céda en couinant sa désapprobation. Un futon sur le sol, un vieil ordinateur dans un coin, un rack à costumes, quelques CDs soigneusement rangés dans un coin. Le tout dans une propreté impeccable, tant je mettais d'efforts dans l'ordonnancement de mon

nid d'amour. Ce n'était pas tellement que je sois maniaque, mais l'expérience m'avait appris que les filles ramenées de soirée avaient certaines attentes. Arriver dans un studio en faisait rarement partie. Arriver dans un studio sale n'en faisait *jamais* partie.

Je sortis le paquet de coke de ma poche, le jetai négligemment dans un coin – un problème pour plus tard, puis me déshabillai et me brossai les dents avec vigueur. Midi, les actifs travaillaient, les noctambules s'éveillaient, les fonctionnaires déjeunaient.

Moi, je commençai ma nuit. Dans huit heures, il serait temps de rouvrir les yeux et de passer un agréable before, un sympathique pendant, un formidable after.

Du moins était-ce ce que j'imaginais en me prélassant dans mon lit, la couette sur la tête, heureux de pouvoir profiter de la totalité du matelas sans le partager avec une quelconque fille. Ou pire, une fille quelconque.

À cette époque, j'ignorais encore tout des disparitions, des morts, des mutilations.

Si j'avais su, peut-être me serais-je fait une ligne.

La sonnerie lancinante me réveilla en sursaut – cinq ans que j'utilisais le même radoréveil sans parvenir à m'habituer à son hullement. C'était un bon vieux cube de plastique des années quatre-vingt, sans aucune de ces fonctionnalités des gadgets à la mode, musique d'ambiance, lumière tamisée, brumisateuse, sex-toy. Il indiquait l'heure, il déclenchait son alarme au bon moment, c'était tout ce que je lui demandais. Je tournai des yeux embués de sommeil vers les chiffres qui clignotaient en rouge, tout en sachant très bien ce que j'allais y trouver : cinq ans aussi que je me réveillais à vingt heures trente précises.

J'avais encore beaucoup à faire avant de quitter mon appartement pour rejoindre l'une des soirées de la capitale. Nous étions vendredi, et j'avais l'embarras du choix. Sur la table de nuit, mon portable clignotait des nombreux messages que j'avais reçus. Je le mettais toujours en silencieux pendant mon sommeil. Cela m'avait rendu nerveux les premiers temps – et si un ami avait besoin de moi ? Et s'il arrivait un accident à mes parents ? – puis j'avais fait la paix avec ma conscience. Quiconque avait réellement besoin de me trouver finirait par échouer au pied de mon immeuble. Les autres pouvaient rôti en enfer.

D'une main lasse, je m'emparai du téléphone et compulsai les SMS en attente. Cela avait au moins le mérite de me laisser émerger tranquillement de ma torpeur. *Où es-tu ? Où sors-tu ? On se retrouve où ?* Les mêmes textos de la part d'amies, d'amantes ou de clients. À croire que la Nuit confondait toutes les catégories, brouillait toutes les frontières.

J'effaçai ou archivai les messages un à un. Certains attendaient une réponse, mais je ne pouvais pas encore la leur donner. Où allais-je ce soir ? Je me caressai le menton, sentant avec un plaisir pervers les poils rêches de mon rasage millimétré. Assez pour donner un air ténébreux, trop peu pour sembler ours, suffisamment entretenu pour ne pas avoir l'air négligé – tout était affaire d'images, là encore.

Mon index s'interrompit dans son défilé de texte. Je fronçai les sourcils. Au milieu des multiples demandes figurait un nom que je n'aurais pas pensé lire ce soir. Que je n'aurais plus pensé lire du tout, à vrai dire.

Tous mes contacts suivaient le même format, un prénom associé à

un mot-clé. N'ayant jamais pu compter sur une mémoire efficace, j'avais tendance à mélanger les noms de famille. Beaucoup plus simple de rajouter un lieu (Véro – Queenie), un détail (Daniel – Flic ripou) voire une fin de non-recevoir (Stéphanie – folle furieuse). J'en étais même venu à codifier mes proches pour ne pas mélanger les prénoms et Emmett – Frère côtoyait Howard – Père.

Ne me laissez pas digresser sur les prénoms dans ma famille. Si je m'appelais Fitz, ce n'était certainement pas par choix.

Ma surprise fut donc totale lorsque je vis apparaître dans la rubrique des appels en absence le nom Jessica – Ex. D'abord parce que je gratifiais très peu de filles de ce qualificatif qui impliquait une relation stable, longue, exclusive, suivie de la conclusion d'icelle. Ensuite parce que cette Jessica-là était probablement la personne qui avait le plus compté pour moi, que la rupture avait été particulièrement difficile de part et d'autre, et que nous avions décidé d'un commun accord de ne plus nous parler. Depuis deux ans.

Alors pourquoi maintenant, pourquoi aujourd'hui ?

Merde.

Je fermai les yeux, peu désireux d'écouter le message qu'elle m'avait laissé. On n'appelait pas quelqu'un après deux ans de silence radio simplement pour prendre des nouvelles. Alors, quoi ? Une erreur de numérotation ? Ça pouvait arriver, avec ces téléphones modernes aux touches ultra-sensibles. Son rimmel qui heurte son blush dans le sac à main et hop, la communication s'activait tout seul.

Plus j'y réfléchissais, plus cela me semblait la solution la plus logique. J'allais écouter ce foutu message et tomber sur le bruit de fond habituel d'une poche féminine, frottement de cuir, clés qui s'entrechoquent, papiers qui bruissent. Ça allait me faire sourire, peut-être me miner quelques secondes le moral en m'obligeant à repenser à notre relation, rien qu'une bonne gorgée de vodka ne puisse guérir.

Pourtant, je regardais mon téléphone comme un cobra prêt à darder son venin. Pourtant, j'hésitais encore à consulter mon répondeur. Pourtant, je sentais une boule de stress se former au fond de mon ventre, que les trafiquants de drogue n'avaient pas réussi à faire surgir.

Fitz, trente ans, queutard professionnel, clubbeur impénitent, dealer à ses heures perdues, avait la trouille d'entendre la voix de son ex.

Je décidai de temporiser et me levai pour passer sous la douche. Le mitigeur pervers oscillait comme d'habitude entre grand froid et chaleur torride. Depuis le temps, je n'y prêtais plus attention, me

contentant de m'écarter du jet lorsque la température devenait insoutenable. Dix minutes plus tard, j'étais propre et convenablement réveillé.

J'avais des cernes épouvantables, mais rien que mes stratagèmes éprouvés ne puissent couvrir. Un ami homosexuel m'avait confié, un soir de beuverie, qu'il utilisait régulièrement de la crème pour hémorroïdes sur ses cernes. J'avais ri poliment et oublié l'idée – mais son teint constamment frais après les pires soirées avait fini par me convaincre de tenter l'expérience. Depuis, j'étais conquis.

J'appliquais avec soin la lotion et constatais le résultat avec un sourire de satisfaction. Je me brossai les dents, taillai ma barbe, lançai un dernier regard dans le miroir. Parfait.

Il ne restait plus qu'à régler la question de ce foutu message qui clignotait, qui me narguait depuis la table basse.

Je pris une grande inspiration et m'emparai du téléphone. Avant de regretter mon geste, je déclenchai le répondeur.

Un silence.

Puis : un silence.

Puis : un silence.

J'avais raison. Elle ne m'avait pas appelé, il s'agissait d'une erreur. Je me sentis à la fois amusé de m'être autant monté la tête pour une telle bêtise, soulagé que ce ne soit rien de grave, vaguement déçu sans trop savoir pourquoi.

Puis :

— Fitz ?

Sa voix. Sa putain de voix, calme et sous contrôle comme d'habitude, froide comme une lame.

Puis :

— Fitz, c'est Jessica. J'espère que tu n'as pas changé de numéro. J'aimerais vraiment te parler, c'est très important. Rassure-toi, je ne veux pas remuer le passé, mais ça concerne une affaire que je gère en ce moment. Je serai ce soir au Blue Motion à partir de vingt-deux heures. Il faut vraiment que je te parle. Je t'embrasse.

Puis : clic.

J'avais bloqué ma respiration durant la totalité de son appel, soit près de trente secondes. Pas mal pour un fumeur. Je laissai enfin fuser un long soupir. Ce n'était pas un faux appel, pas non plus la plainte

désespérée d'un cœur solitaire qui regrettait ses années de couple. Il s'agissait d'un coup de téléphone strictement professionnel.

Jessica était flic. Pas une fliquette en tenue bleue et moche comme on pouvait en voir dans la rue, distribuant des procès-verbaux ou sifflant les infractions. Pas non plus l'une de celles qui tapaient les dépositions dans les commissariats de quartier lorsqu'on vous fracturait le tibia ou la porte de votre voiture. Une vraie tête, cette fille. Elle avait fait son droit, passé l'examen de commissaire, et commencé à se frayer un chemin dans ce monde machiste et dangereux qui ne m'attirait absolument pas.

Elle maniait le tonfa, je me passais de la pommade anti-hémorroïdes sous les yeux. Nous étions parfaits l'un pour l'autre.

Tout en réfléchissant, je fouillais dans mes vêtements pour sélectionner ceux de la soirée. Je n'avais pas besoin de passer trop de temps sur le choix d'une tenue : costume sobre, chemise blanche, mes placards reproduisaient à l'identique les mêmes modèles en quatre ou cinq exemplaires. De quoi tenir entre deux cycles de pressing. Je laissai l'étoffe couler sous mes doigts, réajustai le col, me regardai dans la glace : parfait.

Je pouvais encore faire semblant d'hésiter sur les suites à donner à cet appel incongru, mais je savais déjà où mes pas allaient me mener. Le Blue Motion était un de ces bars lounges à ambiance musicale qui fleurissaient comme des champignons dans les rues de la capitale. Rien d'exceptionnel, pas de people, pas de DJs reconnus, mais de la musique honorable dans un décor convenable, ce qui était plus qu'on pouvait dire de certains concurrents. Si Jessica ne m'en avait pas parlé, je ne m'y serais jamais rendu – ce n'était pas ici que j'allais trouver mes clients habituels – mais, après tout, pourquoi pas. Cela faisait longtemps que je n'avais pas croisé ces jeunes cadres dynamiques et ces filles frangées au labello agressif, convaincus d'avoir trouvé le nouveau lieu hype parce qu'ils participaient à une liste de diffusion sur internet.

Presque sans réfléchir, je m'allumai une cigarette. Je ne fumais pas au réveil, d'habitude, mais l'appel m'avait plus secoué que j'imaginais. Comment les retrouvailles allaient-elles se passer ? Sourire convenu, baiser sur la joue, comment vas-tu, quel plaisir de te revoir, alors tu es toujours flic ? Contact enflammé, rappel du passé, yeux dans les yeux, dernier tango à Paris ? Froideur polaire, regard de glace, poignée de main, rancœur tenace ?

Je restai perdu dans mes pensées le temps de terminer entièrement ma clope, puis l'écrasai nerveusement contre le cendrier. Le ciel gris et

bas me fit hésiter à laisser le vasistas ouvert. Je penchai finalement pour le compromis et calai la fenêtre à mi-chemin. Un tour de clé, et je descendis les escaliers quatre à quatre.

Vingt-deux heures trente. Paris la nuit se parait d'une atmosphère que je n'avais encore retrouvée dans aucune autre ville de province. Certains diraient que les autres métropoles européennes ou mondiales, Berlin, New York, avaient le même rayonnement. Sans doute, et s'ils me payaient le voyage, je serais ravi de pouvoir comparer pour eux. En attendant, je me contentais d'allumer une nouvelle cigarette en contemplant le ballet des fêtards pressés sur les trottoirs humides. Ils avaient une manière de s'observer qui confinait à la schizophrénie, guettant dans l'œil de l'autre l'approbation de leur propre tenue.

Je laissai échapper une volute de fumée qui vint rejoindre la grisaille du ciel. L'air au-dessus de moi menaçait de plus en plus. Avec ma chance, j'allais me retrouver sous la pluie et mon appartement prendrait l'eau.

Je remontai la rue, tournai à droite, rasai les murs lorsque je m'approchai trop d'un de mes lieux de débauche habituels. Ce n'était pas le moment de me faire reconnaître, alors que je n'avais aucune coke dans la poche pour tenir mes engagements. J'avais hésité un moment à emporter le paquet avec moi mais une rencontre avec une policière, fût-elle mon ex, ne m'incitait pas à braver la loi.

Tout en marchant, je pianotai rapidement sur mon téléphone, répondant aux messages les plus urgents, m'excusant auprès des amis que j'abandonnais ce soir et aux filles dont je déclinais l'invitation. L'important en soirée n'était pas de rencontrer du monde – tout le monde y parvenait, avec un peu de temps et d'habitude – mais d'entretenir son réseau. La politesse me semblait une vertu cardinale.

J'arrivai devant le Blue Motion à vingt-trois heures, histoire de faire patienter Jessica quelques instants et lui montrer que je n'étais pas à ses ordres. Je saluai le physio qui, au vu de l'affluence, ne devait être là que pour la décoration, et poussai la porte. Un billet changea de main à l'entrée ; je refusai le vestiaire avec l'aplomb d'un habitué. Déjà, les murs de son se refermaient sur moi. Je sentis mon cœur se réveiller, pomper le sang avec plus d'énergie. Je me retrouvais dans mon élément alors que la dernière chanson des Black Eyed Peas me vrillait les oreilles. Les tentures disposées avec goût pour donner du cachet aux murailles vieillies plongeaient les salles dans une atmosphère gothico-libertine intéressante.

Je croisai les couples que je m'attendais à rencontrer, blondes peroxydées au décolleté généreux, jeunes commerciaux aux dents

longues, informaticiens en quête de partenaires. C'était une atmosphère plus saine que celle de mes soirées, moins électrique. Ceux qui venaient ici cherchaient le plus souvent à rencontrer l'âme sœur, tout simplement. Moins de drogue, moins de fantasmes, moins de déviances. Je me sentais un drôle de vague à l'âme, qui ne fit qu'empirer lorsque je vis la silhouette au bar.

Elle était seule, bien sûr, malgré la présence insistante de prétendants qu'elle repoussait d'un mot acerbe ou d'une réplique bien sentie. Elle portait un tailleur comme n'importe quelle autre working-girl, mais je me doutais que le sien devait lui laisser suffisamment d'ampleur dans ses mouvements pour terrasser celui qui lui manquerait de respect. Krav-maga, je crois que cela s'appelait. Ses cheveux étaient attachés en un sage chignon. Je me souvenais d'une cascade qui ondulait sur ses épaules, les serpents de Médusa, prêts à mordre. Je tirai un tabouret près du sien, elle se tourna pour m'éconduire, puis me reconnut. Ses yeux s'étrécirent.

Je me penchai pour lui faire la bise.

— Jessica. Ravi de te voir, après tout ce temps. Tu es ravissante.

— Fitz. En retard, comme d'habitude.

En quelques mots, le ton était donné. Elle berçait dans ses mains une caipirinha frappée ; deux verres vides lui tenaient compagnie. La dernière fois que je l'avais vue, elle ne supportait pas l'alcool. Il fallait croire que deux ans passés à la Crim' changeaient les gens.

Je pris le temps de l'observer. Elle était toujours svelte, avec ce mélange de fraîcheur et de réserve qui m'avait toujours attiré. Pourtant, ces deux années avaient brisé quelque chose. Ses yeux avaient perdu de leur brillance, son regard de son lustre. Quelques rides précoces encombraient son beau visage, des signes d'inquiétude et de nuits passées à étudier des dossiers à la lumière vacillante d'un néon. Je la savais consciencieuse ; c'était sans doute le pire défaut pour un flic. Ce métier allait la ronger. Je le lui avais dit la dernière fois, et j'en avais la preuve aujourd'hui. Les spots du club donnaient à sa peau une pâleur malade. Elle semblait aussi blanche que moi, ce qui frisait l'exploit.

— Tout va bien ?

Elle hocha la tête machinalement, sans me répondre. Elle me détaillait, et ce qu'elle découvrait ne lui plaisait pas plus qu'à moi. Je la vis rejeter la tête en arrière, vider son verre d'un trait pour se donner du courage. Puis elle fouilla dans ses poches et en tira une photographie, qu'elle me fourra dans les mains.

— Tu la connais, celle-là ?

Je baissai les yeux. Entre mes mains, l'image d'une fille d'une vingtaine d'années, sourire radieux, frange de rigueur. Elle ressemblait à toutes celles qu'on pouvait croiser en soirée, peut-être un peu plus belle, peut-être un peu moins, ça dépendrait du photographe. Elle portait un double rang de perles sur une robe noire sobre. Là encore, aucun signe distinctif. Je pris le temps de l'observer avec soin, cherchant le piège. Ma mémoire n'avait jamais été excellente, mais je mettais un point d'honneur à me souvenir de toutes celles que je ramenaï chez moi ; cette gamine n'en faisait pas partie. Doucement, je glissai le cliché dans sa direction.

— Jamais vue, du moins je crois, mais elle est mignonne. Pourquoi ? Tu es venue ici pour me la présenter ? Tu te reconvertis dans le proxénétisme ?

— Putain, tu es con parfois, Fitz. Tu crois que ça m'amuse de te voir ? Et puis je n'ai pas l'impression que tu aies besoin de mes services, je connais tes exploits, je sais que tu ramènes chaque soir une nouvelle fille chez toi. Pas besoin de payer, t'as une belle gueule et le discours qui va avec.

Je me sentis vaguement honteux qu'elle étalât ainsi ma vie sexuelle. Son commentaire aurait pu paraître élogieux, il ne l'était pas. Je tapotai du doigt la photo sur le comptoir.

— Détends-toi, Jess. C'est toi qui m'as appelé, et je t'ai écoutée, alors ne me traite pas en ennemi. C'est qui, cette môme ?

Elle soupira ; pendant un instant, je retrouvai la fille fragile qui m'avait séduit voilà si longtemps. Elle rangea la photo et leva la main pour commander un nouveau verre.

— *C'était* Fanny Carremont, vingt-cinq ans, une paumée qui courait les soirées, les films X et les plans pourris. *C'est* désormais une masse de chair en putréfaction, qu'on n'a pu identifier qu'à partir de son empreinte dentaire.

Elle avait beau m'avoir parlé d'une affaire au téléphone, il me fallut un moment pour comprendre ce qu'elle essayait de me dire.

— Merde..., murmurai-je, parce qu'il fallait bien répondre quelque chose.

Elle hocha la tête comme si ma réplique correspondait à ses attentes.

— Je sais que nous ne devons pas nous revoir, Fitz, et je suis désolée de t'imposer ça. Mais je ne m'en sors pas et j'ai besoin de tes

lumières. Il y a un malade quelque part qui tue des filles de manière épouvantable. Il faut qu'on l'arrête.

— Attends, attends, attends, machine arrière. Des filles ? Tu m'as parlé d'une. Et... merde, non, ne me réponds pas. Dis-moi d'abord ce que je viens faire dans cette histoire. C'est toi la flic, pas moi.

Elle attendit que je me calme, que je reprenne mon souffle. Elle avait toujours été douée pour me laisser m'épuiser dans le vide.

— À ma connaissance, il y a déjà quatre victimes, Fitz. Je te donnerai un extrait du dossier si tu veux, les photos, tout. Quatre jeunes filles de vingt à vingt-cinq ans, toutes atrocement mutilées. Vagin arraché, anus dilaté, je te passe les détails...

— Merci de me les avoir passés...

— Mais nous avons affaire à un pervers, un détraqué sexuel, et je ne peux pas me permettre d'échouer dans cette enquête.

Je hochai la tête avec sagacité.

— Ce qui me ramène à ma question précédente : pourquoi moi ? Je ne vois pas vraiment ce que je peux t'apporter, Jess.

Le verre de caipirinha arriva sur le comptoir. Je me sentais la gorge sèche, moi aussi. Je fouillai dans mes poches, en tirai un billet de vingt et l'agitai devant le comptoir. L'expérience m'avait montré que les barmen prenaient plus rapidement les commandes en liquide. La fille derrière le bar ne faisait pas exception à la règle : d'une démarche chaloupée, elle vint me demander ce que je prenais. Une vodka. On the rocks. J'allais en avoir besoin.

— Ça fait deux mois que je suis sur cette enquête, depuis la deuxième victime. Pas de piste, pas de mobile, je n'avance pas. Mais il y a un point commun entre elles, un point commun important : ce sont toutes des filles de la nuit. De la « night », comme tu dirais.

Je haussai les épaules.

— À cet âge-là, avec cette tête-là, ce n'est pas étonnant. Toutes les filles un peu mignonnes et un peu extraverties sortent en club, Jess. Rappelle-toi tes années de fac. C'est un peu ténu, comme indice, comme si tu me disais qu'elles aimaient toutes la musique pop ou qu'elles s'habillaient toutes chez H&M.

— Mes années fac, je les ai passées à bosser pour mon concours, mais je vois ce que tu veux dire. L'ennui, c'est que je n'ai rien de plus. Elles sortaient toutes beaucoup, dans les endroits à la mode, les clubs un peu sélects, VIP Room et tout le tralala. C'est déjà un peu plus rare qu'une soirée par mois avec les copines de fac, non ?

Ma vodka arriva ; je la vidai cul sec. D'habitude, je prenais toujours le temps de la couper avec de la pomme, ou de la diluer dans un cocktail quelconque – vieux reste de mes années étudiantes. Ce soir, j'accueillis avec plaisir la sensation de brûlure dans mon œsophage. La chaleur m'inonda le corps puis se résorba, me laissant des picotements bienveillants au bout des doigts.

— OK, si je comprends bien tu penses qu'un mec qui traîne lui aussi dans les endroits à la mode a pu croiser tes quatre filles et les refroidir bien proprement ?

— Je n'utiliserais pas le mot proprement.

— Tu vois ce que je veux dire. Ta théorie, c'est un fêtard tendance serial killer qui se promène dans les soirées à la mode, repère ses victimes et passe à l'acte. Pas de viol, d'ailleurs ?

— Non. Juste un massacre.

— Charmant. Et tu veux que je fasse quoi, exactement ?

Elle se pencha vers moi jusqu'à ce que je respire la cachacha dans son haleine. Ses grands yeux bleus s'écarquillaient avec suffisamment d'innocence pour me rappeler qu'elle pouvait être une belle manipulatrice quand elle le voulait. Mais je sentais également que me demander de l'aide ne lui faisait pas plaisir. Elle venait vers moi en désespoir de cause, parce qu'elle préférait mettre son orgueil de côté que voir une nouvelle victime massacrée. C'était tout à son honneur.

— Tu baignes dans cet univers depuis des années, Fitz. Tu connais tout le monde, les physios, les videurs, les barmails. J'ai besoin de toi pour voir si quelqu'un se rappelle de ces filles, a remarqué quelque chose de suspect. Tu sais comment marche le monde de la nuit, ils ne s'ouvriront pas à un flic. Mais à toi...

— Charmant, répétais-je. Tu veux que je bosse comme indic. Meilleure manière de finir moi-même avec un couteau dans le ventre. Les gars n'aiment pas les questions, tu sais...

— Je sais. C'est pour ça que je ne te demande rien de plus qu'essayer, que voir si quelqu'un, quelque part, veut bien te parler. Pas besoin d'insister. Si tu ne trouves rien, tant pis. Mais le moindre témoignage pourrait nous être utile et empêcher ce malade de frapper de nouveau.

J'acquiesçai lentement. Le visage de la fille flottait devant mes yeux. À cet âge-là, paumée ou pas, on ne devrait pas être en train de croupir dans une morgue quelconque. Elle avait un beau sourire, des yeux pétillants. Je l'imaginais bien danser sur les podiums, rire avec ses amies. Maintenant, elle était morte.

— Tu m’as parlé d’un dossier d’enquête ?

— Je ne peux pas te donner grand-chose, tu t’en doutes bien. Je prends déjà un grand risque en laissant sortir certains éléments du commissariat.

— Et comment je me renseigne sur ces filles si je n’ai pas des copies de leurs photos ?

Un ange passa. Elle me regarda quelques secondes, les yeux mi-clos. Finalement, elle extirpa de sa sacoche quelques feuillets dans une pochette en carton. Elle en sélectionna soigneusement quelques-uns qu’elle écarta, avant de me donner le reste.

— Tu as les photos avant/après, et quelques éléments des enquêtes préliminaires. Ça devrait te suffire pour tes recherches.

Je m’emparai du dossier et le fis disparaître sous mon manteau.

— Écoute, je veux bien garder les yeux ouverts, poser quelques questions, mais je ne te promets rien de plus. Je ne suis pas un putain d’enquêteur. Les trucs glauques, le sordide, c’est pas vraiment mon truc. Je préfère ne pas me prendre la tête...

— Ouais, je sais. Tu n’as pas changé pour ça.

Le silence retomba entre nous. Sur la piste, les célibataires se reniflaient entre deux morceaux, se déhanchaient sur les derniers succès à la mode avec l’abandon de ceux qui n’ont pas conscience d’être ridicules. La proximité de mon ex me rendait mélancolique. Je me refusais à regarder son visage par peur de trahir mon trouble. Pourquoi nous étions-nous quittés, déjà ?

Elle me toucha l’épaule et je me tournai vers elle. Dans ses mains, une nouvelle photographie.

— Je crois que j’en ai assez vu, merci, grommelai-je.

— Tu devrais, pourtant, ça va t’intéresser.

Je baissai les yeux. Sur le cliché pris au téléobjectif, ma tête d’abruti, en compagnie d’un de mes clients, avec un sachet qui changeait de main et quelques billets entre mes doigts.

— Merde.

— Je ne te le fais pas dire. Ne me parle pas de glauque et de sordide, Fitz. Le pourri, c’est toutes tes relations, c’est toute ta vie. Alors j’espère vraiment que tu parviendras à découvrir quelque chose sur ces gamines. Sinon, il faudra que je trouve un autre moyen d’améliorer mes chiffres. Tu sais qu’on est au résultat, désormais, avec les consignes gouvernementales.

Ça y est, je me rappelais pourquoi nous nous étions séparés.

L'orage eut la courtoisie d'attendre que je rentre chez moi avant d'éclater. Je fermai mon vasistas juste à temps ; il pleuvait sans discontinuer, de lourdes gouttes chargées de pollution qui venaient s'écraser contre la fenêtre en une symphonie funèbre.

J'avais toujours aimé la pluie lorsque je me trouvais à l'intérieur, l'atmosphère confortable d'une chambre bien chauffée quand les éléments se déchaînaient. Le bruit monotone de l'eau contre les vitres avait tendance à me bercer.

Ce soir, c'était différent. Emmittouflé dans ma couette, j'ouvris d'une main fiévreuse la pochette remise par mon ex, et l'orage avait des relents soufrés. Je commençais à me sentir mal à l'aise dans cette chambre de bonne isolée de tout voisin, noyée sous les trombes d'eau et les grondements du tonnerre. La lumière crue du plafond contribuait à donner à mon studio des allures d'hôpital.

Jessica m'avait prévenu que je n'aurais accès qu'à quelques éléments de l'enquête ; je réalisai devant la maigreur du dossier toute la considération qu'elle me portait. Il y avait cependant l'essentiel, à commencer par les clichés avant/après des quatre victimes, une vision suffisante pour me faire déboucher la bouteille de vodka que je conservais au congélateur pour les cas d'urgence.

Souvent, « urgence » rimait avec plan à trois. Ce soir, je pensais à tout sauf au sexe. Je me demandais même si j'allais être capable d'éprouver de nouveau du désir après avoir vu des scènes aussi macabres. Mon sexe se recroquevillait de terreur dans l'immensité de mon boxer.

La première victime s'appelait Marie Taillet. Grande, brune, élancée, cheveux mi-longs, resplendissante de santé. La photo la montrait au sortir d'un match de tennis, comme pour souligner la sportivité de sa silhouette. Elle portait une jupette blanche et un haut ajusté sur une peau hâlée. Peut-être la photo était-elle flatteuse, mais je lui trouvais beaucoup de charme. La fiche indiquait qu'elle avait vingt-sept ans et travaillait dans la finance. Fille unique, à l'aise financièrement, célibataire.

Je piochai le second cliché pour y découvrir une deuxième brune, plus petite mais tout aussi svelte, cheveux longs jusqu'aux épaules et sourire mécanique. La photo avait été prise en soirée par l'un de ces organismes spécialisés qui écumaient les boîtes à la mode – sortez le

vendredi, découvrez-vous sur le site le samedi. On ne pouvait nier sa beauté, même si je lui trouvais moins d'attrait que la première. Elle portait un maquillage outrancier et un décolleté pigeonnant qui dévoilait sa poitrine autant qu'elle la dissimulait. Esmerelda Portmann, vingt-trois ans, mannequin. Mère décédée, une sœur, un frère, quelques dettes liées à la drogue, célibataire.

Je me laissai aller en arrière et trempai mes lèvres dans la vodka. Je l'avais coupée à la pomme cette fois-ci, et le goût sucré me fit du bien. Esmerelda. Quels parents pouvaient appeler une gamine ainsi ? Je n'imaginai que trop bien les sourires et les sarcasmes qu'elle avait dû endurer pendant ses années de collège. Un prénom, c'était quelque chose de bien trop important pour le laisser aux parents. Parole de Fitz.

Je reposai le verre pour m'allumer une cigarette. J'étais un parfait cliché, tiraillé entre mes dépendances. Il fallait que je réduise ma consommation mais pas maintenant, pas ce soir. La pluie tambourinait au-dessus de ma tête ; le bruit sourd ressemblait à des pas dans l'escalier, et mon regard se tourna nerveusement vers la porte. J'expirai la fumée, soupirai, puis repris en main le dossier.

La troisième fille me souriait d'un air mutin, doigts tendus pour former l'un de ces signes de gang que les habitants des quartiers chics aimaient à copier. C'était une métisse ; elle étirait ses lèvres en une moue boudeuse, le fameux duckface popularisé par internet. Elle portait des habits de marque et un sac griffé qui sentaient l'argent à plein nez. Son visage respirait la joie de vivre, la rougeur de ses joues trahissait l'alcool. Là encore, une très belle fille. Je retournai la photo, consultai le dossier : Caroline Vethras, vingt-six ans, avocate. Un frère, célibataire.

Je connaissais déjà la dernière image, mais je la regardai de nouveau par acquit de conscience. Fanny Carremont, vingt-cinq ans, paumée professionnelle, célibataire.

Absorbé par ma lecture, je ne prenais plus garde à l'avancée de ma cigarette. Un peu de cendres s'en détacha pour tomber sur la photo de Fanny, et je poussai un juron. D'un revers de main, je redonnai au cliché son aspect virginal.

Contre ma jambe, mon portable ne cessait de vibrer. Autant pour m'arracher à ces visions d'horreur que par curiosité et habitude, je survolai les messages en absence. Comme je m'y attendais, la plupart émanaient de clients qui s'étonnaient de ma disparition. L'un d'eux provenait de Deborah, une de mes clientes préférées. Tellement régulière que nous nous étions rapprochés au fil des soirées et des

alters déjantés. Elle consommait raisonnablement, couchait facilement, parlait modérément. Une compagnie parfaite pour les matins difficiles.

Comme celui des autres, son message était court et droit au but. *Yop Fitzou, t'as du soleil ? T'es où ?*

Du soleil. De la coke.

J'étouffai un sourire devant le surnom qu'elle me donnait et commençai à taper ma réponse standard : *désolé, problème personnel, on se voit demain :*) avec le smiley de rigueur pour désamorcer la mauvaise humeur des cocaïnomanes sevrés.

Au moment d'appuyer sur envoyer, mon doigt hésita. J'aurais dû me retrouver à danser sur les podiums de la capitale, oublier ma vie dans un mélange d'alcool, d'adrénaline et de drague. À la place, je compulsais d'une main écoeurée les rapports d'autopsie de victimes mutilées. Il y avait de meilleures manières de passer une nuit, et la solitude m'entourait comme une chape de plomb. La métaphore était galvaudée – je n'en trouvais pas d'autre.

Presque malgré moi, j'annulai mon message et en composai un autre, mes doigts volant sur le clavier avec la force de l'habitude. *Suis chez moi. Histoire bizarre. Tu veux passer ?*

À peine envoyé, je regrettais déjà ce texto. Je n'étais pas l'homme qui appelait au secours, qui montrait ses failles. Si j'avais bien assimilé une leçon durant ces années de soirées et de séduction, c'était que les filles préféraient le ténébreux qui prenait sur lui à l'écorché vif qui geignait contre leur sein. Bien sûr, certaines se spécialisaient dans le créneau de l'artiste maudit, mais les larmes et la fragilité n'attisaient leur instinct maternel qu'un certain temps avant que la répulsion ne remplace la compassion. Jamais ça pour moi. J'étais un bloc de marbre insensible, une putain de forteresse, toujours prêt à donner mon épaule, pas à profiter de celle des autres.

Je posai le téléphone pour revenir à l'étude du dossier mais je n'avais plus la tête à ça. Je guettais l'écran de mon mobile, attendant l'inévitable réponse. Je n'eus pas longtemps à patienter.

T'as du soleil ?

Je réprimai un sourire. Certaines choses ne changeaient jamais. Je répondis par l'affirmative, et elle accepta de venir me voir. Aussi facilement. Ça me ferait du bien de me changer les idées, discuter, lui raconter la situation, baiser certainement.

Le téléphone bipa.

PS : Je passe avec Moussah, il need aussi.

Bon. Au temps pour le sexe en livraison. J'aimais beaucoup Moussah, aussi proche de moi que pouvait l'être Deborah – sans la partie sexuelle, merci beaucoup – mais la présence du grand black dans mon studio allait contribuer à le rendre encore plus exigü. J'avais déjà l'impression d'étouffer.

J'ouvris le vasistas en grand. La pluie qui tambourinait contre la vitre s'infiltra à l'intérieur. Les gouttes s'écrasèrent contre mon visage, mes cheveux, ma bouche. Je gardai la tête en arrière et humai la nuit parisienne. Quelque part, un tueur psychopathe courait les soirées. Peut-être choisissait-il une proie en ce moment même. Bordel. Pourquoi Jessica m'avait-elle mêlé à ça ?

La réponse « *parce que c'est une connasse* » me vint spontanément à l'esprit, mais je savais que ce n'était pas complètement vrai. Si elle m'avait sollicité, c'était qu'elle pensait sincèrement que je pouvais l'aider dans cette histoire. Eh bien, elle ne m'avait jamais demandé de garder le secret. Deborah et Moussah arrivaient ? S'ils voulaient de la coke, ils allaient devoir m'aider. Moi aussi, je pouvais faire chanter les gens.

Dans mon lecteur CD, le dernier hit de David Guetta apaisa mes nerfs. La musique rabâchée du DJ me rappelait les soirées, les fêtes, les podiums. J'étais dans mon élément au milieu de cette soupe commerciale. Je me replongeai dans le dossier avec une étrange fascination. J'avais regardé comme tout le monde quelques épisodes des Experts, à la télé, et je pensais que les enquêtes se menaient tambour battant à travers des traces d'ADN ou d'empreintes digitales retrouvées sur les lieux du crime. À compulser les notes que Jessica m'avait laissées, la police française en était réduite aux bonnes vieilles méthodes. Manque de moyens ? Manque de preuves ? Les flics s'étaient bornés à interroger les familles des victimes, fouiller vaguement leur passé, recouper les points communs.

Ce qui était sûr, c'était qu'on avait affaire au même pervers à chaque fois. Les crimes n'avaient pas encore atteint les oreilles des journaux, et le modus operandi paraissait suffisamment écoeurant pour ne pas être une coïncidence. Quel genre de malade découpait aussi soigneusement les parties génitales, l'anus et la bouche de ses victimes sans qu'il y ait le moindre viol ? Peur de la femme ? Fantasme masturbatoire ? Le simple fait de repenser aux images me donnait envie de vomir.

Je parcourus machinalement les conclusions de l'enquête de proximité, sans rien trouver de plus que ce que Jessica m'avait résumé

en quelques mots : quatre filles aussi différentes que possible, brune, blonde, métisse, pauvre, friquée, petite, grande, brillante ou paumée. Seuls points communs, leur physique (con)sensuel et leur propension à sortir dans les endroits en vue. Maison Blanche, VIP Room, Baron, Milliardaire, Étoile, autant d'endroits suffisamment sélects pour limiter mes recherches.

En y réfléchissant, ces deux similitudes n'en formaient qu'une seule : pour fréquenter assidûment de tels clubs, il fallait soit de solides relations, soit un cul parfait. Pas besoin de photos en pied pour savoir sur quoi comptaient les victimes.

L'autre point important, c'était que toutes ces filles étaient mortes chez elles, et en pleine semaine. Si elles avaient rencontré un pervers lors des soirées, il avait attendu avant de commettre son crime. Pourquoi ça ? Pourquoi prendre le risque d'une effraction s'il avait déjà passé du temps avec sa future victime ?

Je me renversai en arrière sur le lit, soufflant la fumée par les narines. Réfléchir ainsi ne me mènerait à rien. J'étais en train de me triturer le cerveau pour trouver des idées dans un dossier que les policiers avaient déjà fouillé de long en large. Si je pouvais amener un élément nouveau, ce serait sur le terrain, en soirée.

Au début, j'avais tourné les pages comme à regret, piégé par le chantage ignoble de mon ex-compagne. Au fur et à mesure des descriptions, au fur et à mesure des tortures, les choses avaient changé. Je ne me considérais pas comme un saint, loin de là – bordel, j'avais de la coke dans mon armoire ! – mais la froide boucherie derrière ces crimes touchait une corde sensible. Tu as gagné, Jessica. Si jamais je peux trouver une info pertinente qui te permettrait de coincer ce salaud, compte sur moi.

Quatre belles filles mortes, ça en faisait autant qui ne partageraient jamais ma couche.

J'écrasai ma cigarette lorsque le carillon aigre de mon interphone résonna dans l'appartement. Pendant un instant, je me figeai, puis le souvenir de Moussah et Deborah me revint à l'esprit. Je décrochai le combiné.

— Ouais ?

— C'est nous. Putain, dis-moi que ton ascenseur fonctionne, on a déjà pas mal marché pour venir, là.

La voix de Moussah, rauque, une voix de fumeur alors qu'il ne touchait pas au tabac. Je sentis une boule de tension quitter mes épaules.

— Ça devrait être bon. Septième étage, porte gauche.

— Ouais ouais, on sait.

Le grésillement de la porte qui s'ouvrait, puis l'attente alors qu'ils appelaient l'ascenseur et montaient dedans. Ils finirent par arriver, lui musulman noir comme l'ébène, elle juive blanche comme la craie. À eux deux, ils auraient pu me refaire le conflit israélo-palestinien, mais la coke avait remplacé toute religion et ils étaient devenus les meilleurs amis du monde. Je soupçonnais qu'ils couchaient ensemble, parfois.

Voilà un parfait moyen pour régler les problèmes de la bande de Gaza. Larguer des caisses de coke et de capotes sur les lignes de conflit et regarder les guerres se résorber. Je devrais gagner un prix Nobel pour des idées pareilles.

— C'est nous, répéta bien inutilement Deborah en s'engouffrant dans mon appart. J'espère que tu ne m'as pas raconté des conneries, j'ai bien besoin d'une ligne.

Moussah me posa une main sur l'épaule, une paluche suffisamment large pour m'écraser la tête si l'envie lui en prenait. Il mesurait près de deux mètres pour cent dix kilos de muscles. Malgré son BTS comptabilité, il travaillait comme videur sur les tournées des stars du moment, quand il ne faisait pas le planton devant les clubs à la mode. La crise de l'emploi frappait tout le monde.

— Deb m'a dit que tu avais des soucis ? Ça doit être sérieux si tu te planques chez toi un samedi soir.

— On peut dire ça comme ça, ouais...

Certaines choses n'attendaient pas. Avant de leur raconter dans quoi je m'étais fourré, je les laissai s'installer et sortis deux sachets de ma réserve. Ce n'était pas encore le moment d'entamer mon nouveau paquet – j'avais une totale confiance en mes amis, mais je ne tenais pas à tester leur loyauté devant une telle quantité de coke. Quelques billets changèrent de main et Deborah poussa un soupir de contentement. Elle regardait la poudre dans sa main, blanche, si blanche.

— Juste toi et moi, baby, murmura-t-elle.

Elle sortit sa Carte Vitale et entreprit de former ses lignes avec. Bientôt, Moussah l'imitait.

— Tu ne touches toujours pas à ça ? sourit-il, un grand sourire de gamin ravi.

— J'ai déjà bien assez à faire avec la clope pour ne pas me rajouter

une autre addiction.

— Inch'allah, mon frère.

— Ça veut rien dire, dans ce contexte, non ?

— Oh, m'emmerde pas.

Je détournai les yeux, vaguement embarrassé devant le spectacle de mes deux amis s'adonnant à leur vice. C'était un peu comme d'épier une relation sexuelle, comme de les voir se masturber. L'expression de bonheur intense qui se peignit sur leur visage lorsque la coke fit effet me donna l'impression de voir un orgasme en 3D. C'était d'autant plus perturbant que j'avais déjà vu Deb durant de vrais orgasmes (enfin, aussi vrais qu'ils aient pu être dans un monde où les filles apprenaient à simuler avec leurs premières soirées) et que je ne remarquais aucune différence.

Une fois ma table vierge de poudre, les deux s'assirent sur le sol avec des mines d'animaux repus. Il leur fallut un certain temps pour se focaliser de nouveau sur le présent. Deborah fut la première à se tourner vers moi. Elle se frotta la narine une fois, deux fois, puis me sourit.

— Ça fait quand même du bien ! Je ne sais pas ce qu'on ferait sans toi, mon choupi.

— Vous trouveriez un autre revendeur.

— Ouais, probablement, mais ça nous fendrait le cœur. Bon, tu m'as dit que tu avais des ennuis, et c'est vrai que tu n'as pas l'air dans ton assiette. Qu'est-ce qu'il se passe ?

— C'est une histoire de drogue ? T'as les flics aux trousses ? Des trafiquants ? T'as pas honoré un deal ? renchérit Moussah avec sa belle voix de basse.

— T'as baisé la mauvaise fille ? T'es tombé sur une femme mariée ? Tu t'es embrouillé avec un videur ?

— Tu t'es chopé une MST ? Le virus maudit ?

Je secouai la tête devant toutes leurs hypothèses. À les entendre, c'était un miracle que je sois encore en vie avec tous les risques qui me pendaient au nez. J'attendis patiemment qu'ils arrivent à court de suggestion – plus facile à faire que de les interrompre en plein speed – avant de leur raconter l'appel de Jessica et l'enquête dans laquelle elle m'impliquait.

Au fur et à mesure de mon histoire, leur visage se ferma. Ils avaient beau planer, ce n'était pas des abrutis. Je vis Moussah serrer les poings

une ou deux fois de rage. Deb restait silencieuse, mais ses yeux plissés ne quittaient pas les miens. Je terminai mon exposé en sortant le dossier qu'on m'avait laissé. Les deux étudièrent les clichés « avant » en silence.

— Je ne suis pas sûr que vous vouliez voir les photos « après ». C'est assez gore, si vous voyez ce que je veux dire.

Deborah posa doucement sa main sur mon avant-bras.

— Hey, Fitzou. Si tu nous as demandé de venir, c'est que tu nous fais confiance. Ça me touche vraiment. Mais maintenant, va falloir aller jusqu'au bout. Montre-nous tes horreurs, on a l'estomac solide.

— Ouais, mec, crois pas que... putain de bordel de merde !

Je leur avais tendu la première image, et Moussah s'était interrompu en pleine diatribe. Ses grands yeux s'écarquillaient sous l'effet du choc et de la drogue, révélant des pupilles d'un blanc laiteux qui jurait avec sa peau noire. Deborah porta la main à sa bouche.

— Je crois que je vais gerber, murmura-t-elle.

— Fais-toi plaisir, tu sais où sont les toilettes.

Elle hésita un instant, puis resta sur place. Solide, la Deb. Sans un mot, je leur passai les photos suivantes et les laissai les examiner. À la dernière, elle finit par se lever et bondir dans ma salle de bains. J'entendis un râle sourd alors qu'elle vidait ses tripes. Solide, mais il y avait des limites.

— Celui qui a fait ça est un putain d'allumé, gronda Moussah pendant que nous attendions son retour.

— Je ne te le fais pas dire. La police a essayé de dresser un profil psychologique, mais rien de bien concluant. C'est pas aussi efficace que dans les séries télé. Tout ce qu'ils ont, c'est – je m'interrompis pour laisser Deborah reprendre sa place, les traits tirés mais la bouche serrée en un pli ferme – euh, tout ce qu'ils ont c'est ça : des filles de soirée, mignonnes, pas d'histoire, assez libérées. Elles ont dû tomber sur le mauvais gars au mauvais moment.

— Ce qui veut dire que le coupable serait quelqu'un qu'elles auraient croisé dans l'un de ces clubs ?

Deborah s'empara du reste du dossier, sourcils froncés. Elle lisait très vite, ses yeux oscillant de gauche à droite au fur et à mesure de son avancée.

— Elles ont toutes été retrouvées mortes à leur domicile. Pas logique que ce soit un gars avec qui elles aient couché. Sinon il aurait

commis son crime chez lui, ou dans un coin isolé. Là, ça sent quand même la mise en scène, le crime rituel, le serial killer. Si ça se trouve, rien à voir avec les soirées. Le tueur cherchait peut-être juste quatre filles mignonnes, et il se trouve qu'elles sortaient beaucoup. Pas étonnant, elles étaient toutes célibataires.

Je hochai lentement la tête. Ça suivait en effet le raisonnement que j'avais commencé à élaborer. Shootée ou pas, Deborah restait une fille vive et brillante.

— En attendant, il faut que j'aide mon ex, sans quoi je suis coincé. Je ne sais pas si je vais trouver quelque chose, mais je dois au moins donner l'impression d'essayer. Et puis, je ne sais pas pour vous, mais j'ai bien envie de coincer ce salopard avant qu'il en charcute une nouvelle.

— Compte sur moi, White Trash, sourit Moussah. Je ne connais aucune de ces filles, mais j'ai assez de relations pour pouvoir me renseigner auprès des physios du coin. Si elles fréquentaient leur club, ils ne peuvent que les avoir remarquées. Ça nous donnera déjà un début de piste.

Deborah se frottait le nez en relisant le dossier.

— Ouais, je veux bien t'aider aussi. J'ai plein de copines qui sortent partout, elles les connaissent peut-être. Des filles comme ça, ça ne reste pas seul, ça se déplace en bande. Je ne te garantis rien, mais là aussi ce serait un début.

Moussah et ses videurs, Deb et ses copines. Ça représentait déjà une belle intrusion dans le monde de la nuit. Pour ma part, je disposais moi aussi de deux réseaux, qui s'entrecoupaient parfois mais restaient le plus souvent distincts : mes clients, et mes plans culs.

Pas mal de monde, mine de rien.

Mon imprimante faisait également photocopieuse et je m'empressai de fournir à mes deux compagnons des copies presque correctes des photos « avant ». Le dossier resterait en ma possession, mais cela leur donnerait déjà quelque chose à montrer.

L'imprimante était aussi poussive que mon radioréveil, la qualité difficile, l'image en noir et blanc. Nous convînmes que le résultat permettait tout de même d'identifier les filles – de toute façon, je ne pouvais pas faire mieux.

— On leur dit quoi, aux frangins ? demanda Moussah en s'emparant des images. Qu'on mène une enquête pour les beaux yeux de ton ex ? Je ne suis pas sûr que ça leur donne vraiment envie de parler... on peut leur dire la vérité sur les meurtres ?

Je secouai la tête avec véhémence.

— Non, pas un mot là-dessus. Ça n'est pas encore dans les journaux, et je pense que c'est bien ainsi. La dernière des erreurs serait que notre assassin apprenne qu'on le recherche. Je ne sais pas, il faudrait qu'on invente un truc plausible. Tu peux dire que c'est une fille que tu veux draguer...

— Moi ? ricana Moussah. Arrête, tout le monde sait que la seule blanche que je me tape, c'est la tienne. Tu as pas mieux comme bobard ?

— On peut leur dire qu'on organise un casting, qu'on a remarqué ces filles..., suggèrai-je.

— Glauque, non ? Parler de casting pour des mômes désossées...

— Tu as une meilleure idée ?

Le silence retomba dans la pièce. Nous regardions d'un air morose les clichés dans nos mains. Noir et blanc, cela résumait bien notre humeur. Dehors, l'orage continuait de gronder.

Deborah se gratta le nez.

— Bon, on va t'aider mon Fitzou. On va essayer de te trouver de l'info pour que tu ne sois pas dans la merde. Mais je te préviens, c'est donnant-donnant. Si on t'aide, j'espère bien que tu nous feras des prix sur ta coke.

— Ouais, renchérit Moussah. On va se mouiller pour toi, là, se mouiller profond. Ça mérite compensation.

Merde. C'était moi qui étais censé les faire chanter, pas l'inverse. Décidément, je n'avais aucun sens des affaires.

— OK, OK. Je vous fais le gramme à moitié prix. Je peux pas faire mieux, vous êtes bien placés pour voir que je ne roule pas sur l'or. Ça vous va ?

Ça leur allait. Je vis leur regard s'illuminer comme des gamins à qui l'on promettait une sucette. Ils rangèrent les clichés dans leur poche avant d'observer le ciel d'un air morne. On ne voyait plus la lune, plus les étoiles, simplement le gris uniforme du ciel parisien.

— Quand je parlais de se mouiller, j'ai l'impression que ça ne sera pas uniquement au figuré, maugréa Moussah. Si on veut avoir des infos rapidement, faut qu'on s'y mette maintenant.

J'acquiesçai. Il était deux heures du matin, le début du business pour moi. Je n'avais aucune envie de m'extirper de mon appartement confortable pour battre le pavé sous la pluie glaciale mais ces derniers

temps, mes souhaits semblaient n'avoir aucune importance.

— OK, on se sépare. Vous allez où ?

— Baron pour moi, mes puputes y sont, sourit Deborah en parlant de ses copines.

— VIP Room de mon côté, c'est un pote qui filtre à l'entrée. Il a pas les yeux dans sa poche, je suis sûr qu'il aura quelques infos à lâcher.

Je hochai la tête.

— Je tente le Purple Rain dans ce cas. On se retrouve en after et on débriefe ?

Deborah ouvrit la bouche pour parler, mais je la devançai :

— Ouais. Ouais, j'aurai du soleil.

Le Purple Rain se situait dans ce que les initiés appelaient le triangle d'or, ce fameux bastion de richesse et de bling-bling délimité par l'avenue Montaigne au sud, l'avenue George-V au nord-ouest et les Champs-Élysées à l'est. Pour la plupart des Parisiens, cet endroit représentait le luxe trop clinquant, les marques trop chères, les filles trop belles. Pour moi, ce n'était que mon voisinage. La pluie battante m'incitait à presser le pas – en cinq minutes, je me retrouvai devant l'impressionnante bâtisse.

Comme toujours, bravant l'heure tardive et les intempéries, une poignée d'inconnus tentaient de marchander les faveurs du physio pour pénétrer dans le saint des saints. Certains établissements de la capitale misaient sur la sélectivité de l'entrée afin de conserver l'image haut de gamme et le prestige des lieux. Eux ne cherchaient pas à capter la clientèle vibronnante des afterworks, ces jeunes cadres en costume-cravate à la recherche de l'âme sœur autour d'un verre de vodka ou d'une pinte de bière. Ils misaient bien plus haut, clientèle de sportifs, d'artistes, de « fils de » et d'héritiers. Les seules cravates se portaient négligemment desserrées sur une chemise de couturier, afin d'incarner la richesse désabusée. Le comble de la hype, ce n'était pas d'avoir de l'argent, mais d'en posséder suffisamment pour ne pas comprendre son importance. Les liasses de billets s'échangeaient autour du bar pour une bouteille, parfois des faveurs plus sombres. On trouvait de tout derrière les lambris satinés.

Une telle sélectivité entretenait le mystère encore plus sûrement que n'importe quelle publicité. Les refusés du portillon, les rejetés du hall, les repoussés des festivités s'imaginaient des orgies décadentes sur fond d'alcool débridé, de drogues et de copulations frénétiques. Ils n'avaient pas forcément tort.

Je souris au physio. Je ne le connaissais pas, et mes vêtements ne semblaient pas lui faire grande impression. Les quelques points que ma gueule d'ange me permettaient de marquer passaient à la trappe devant la désuétude de ma garde-robe. Porter du 2009 fin 2010, c'était pire qu'une faute de goût, une véritable erreur de style.

Normalement, je n'aurais pas dû passer. Mais le videur se pencha vers l'homme, lui glissa deux mots à l'oreille et il s'écarta d'un air obséquieux. Il ne manquait plus qu'on m'interdise l'entrée de ma seconde demeure. Si je prenais vraiment la peine de compter, j'avais probablement passé plus de temps sur les dance floors de ces quatre

clubs réputés que dans la moiteur de mon appartement. Voilà qui en disait long sur ma vie.

Je souris, serrai la main du videur en prenant soin de lui laisser un billet dans la paume. Oh, je sais ce que vous vous dites. Vous pensez que la corruption n'avait plus cours dans des établissements aussi réputés, et que les employés ne prendraient pas le risque de perdre leur travail en acceptant des pots-de-vin.

Dans un sens, vous auriez raison. Mais d'une part, je n'achetais pas mon entrée puisqu'on m'avait déjà autorisé à passer, d'autre part je savais pertinemment que le brave Portoricain me rendrait le billet dans la soirée contre une dose de coke. Échange de bons procédés, codes du monde de la nuit. Voilà pourquoi j'étais un gagne-petit, à dilapider ma marge ainsi.

À peine à l'intérieur, je sentis une vague de chaleur s'enrouler autour de moi, dissipant les souvenirs de l'averse que j'avais dû affronter. Il n'y avait pas d'escalier à descendre, simplement une porte à franchir pour me retrouver dans l'arène. La fosse aux lions, comme j'aimais à l'appeler.

Ici, les prédateurs se voulaient sexuels. De belles filles à l'argent hésitant souriaient à des héritiers, des footballeurs, des stars des médias aux dents ultrabrite. Si j'avais voulu verser dans le cynisme, j'aurais pu dire qu'on voyait ici la prostitution dans sa forme la plus moderne, la beauté et la jeunesse agitées comme un hochet devant de grands enfants prêts à tout dépenser pour satisfaire leurs fantasmes. Bien sûr, les rapports n'étaient pas tarifés comme dans un bordel hollandais, mais tout le monde connaissait les coutumes. Un verre, une bouteille, le strict minimum. Un repas parfois, pour les plus difficiles ou les plus glamour. Et puis du sexe, du sexe mou et gluant, du sexe humide comme la pluie qui me coulait encore dans la nuque, du sexe alcoolisé dans lequel toute dignité disparaissait au profit d'une étreinte bestiale.

Autour des lions de la soirée, véritables millionnaires aux fonds inépuisables, traînaient les inévitables hyènes. Pique-assiettes au rire facile, la cour des plaisants se laissait inviter et financer en échange de leur enthousiasme devant les facéties de leur empereur. Eux n'avaient que peu de fortune, ou de notoriété, et leurs succès amoureux semblaient inversement proportionnels à ceux de leur mentor. Lorsque celui-ci délaissait une jeune admiratrice – forcément engoncée dans un jean Seven de taille 34 – pour une autre activité, la meute se pressait en avant et rivalisait de charisme pour inciter la belle à accepter un second choix. Parfois, elle se laissait séduire. Le plus souvent, elle jetait un regard désappointé à sa cible principale avant de rejeter ses

cheveux en arrière et de changer de table. On rejetait beaucoup ses cheveux en arrière, dans les clubs.

Je pouvais me permettre ce jugement sévère envers ces charognards : j'en étais un moi-même. Ni titre, ni gloire, ni fortune, juste quelques grammes de blanche au fond de la poche et un sourire canaille qui encourageait au rapprochement corporel. La plupart du temps, les filles me toisaient avec mépris, avant de sourire malgré elles à mes plaisanteries déplacées. Qui avait dit que l'humour ne fonctionnait jamais avec le beau sexe ? Il suffisait de s'adapter à son interlocutrice et de mettre en avant un peu plus de finesse qu'un corps de garde.

Seulement ce soir, je n'étais pas là pour ça.

J'avisai quelques clients éparpillés dans la salle, deux trois réguliers qui appréciaient mes tarifs raisonnables et la pureté de mes sachets. Je ne courais pas après le profit, ne prenais pas le risque de la couper, et cela faisait de moi l'un des rares dealers honnêtes de la capitale. Lentement, certains clubbeurs se rapprochèrent de moi, l'air de ne pas y toucher, comme aspirés par un trou noir dont je serais le centre. La musique jouait une chanson horripilante d'être trop passée, le dernier Bob Sinclar, *Hello*. Ma main chercha mécaniquement une cigarette avant de s'écarter du paquet. Je ne m'étais toujours pas habitué à cette maudite loi anti-tabac.

Dans ma poche, les quatre photos des victimes. J'avais bien conscience que notre excuse d'un casting était lamentable, mais nous n'en avions pas trouvé de meilleure et l'heure tournait. Tant que je prononçais les mots avec conviction, mes interlocuteurs ne demanderaient qu'à me croire. Après tout, aucun n'avait de raison de supposer que ces filles étaient mortes, n'est-ce pas ?

Le premier à me rejoindre fut un grand blond au crâne rasé, la mâchoire solide, les muscles saillants. Je l'avais déjà vu dans quelques films, pas vraiment l'acteur principal, mais suffisamment exposé pour gagner ses galons et de quoi vivre confortablement. Il arbora un large sourire en me tapant dans le dos.

— Fitz ! Putain, j'ai eu des échos comme quoi tu ne viendrais pas ce soir, je t'avoue que tu m'as fait peur. J'aurais dû m'approvisionner ailleurs, et tu sais que j'ai horreur de ça. Tu as du matos sur toi ?

Je hochai la tête discrètement. La photo que Jessica m'avait montrée m'avait rendu parano. Quelqu'un était-il en train d'épier tous mes faits et gestes, prêt à me prendre sur le fait ? Les billets changèrent de main, le sachet aussi. À l'origine, je pensais qu'un gramme suffisait à tenir plusieurs soirées mais mes clients m'avaient

vite détrompé. Tous se débrouillaient pour absorber leur dose en une ou deux heures sans même frissonner de la narine. Comme d'habitude, je me demandai si je ne devais pas augmenter mes quantités auprès de Hans. Comme d'habitude, je me demandai également s'il ne serait pas plus opportun de raccrocher.

Le gars s'écarta pour partir, mais je le retins d'un geste de la main. Il fronça les sourcils, curieux de cette brèche de protocole. Plus courts étaient nos échanges, mieux cela lui convenait. Je ne lui fourrai pas moins les quatre photos sous le nez, rapidement, l'une après l'autre.

— Désolé de te poser cette question, mais j'organise un casting pour un journal. J'aimerais bien retrouver ces quatre filles, elles ont bien tapé dans l'œil de la direction. Je sais qu'elles sortent parfois ici, ça te dit quelque chose ?

Crâne Rasé s'empara des clichés et loucha sous la lumière des stroboscopes. Je dissimulai une grimace ; aucun de nous n'avait pensé à la semi-pénombre permanente du club. Il passa lentement de l'une à l'autre, le front plissé par la concentration. Il s'arrêta devant la troisième et je crus qu'il l'avait reconnue, mais il finit par me rendre le tout en secouant la tête.

— Désolé Fitz. J'aimerais t'aider mais je n'en connais aucune. Dommage, d'ailleurs, parce que la troisième est le genre de petite bombe que je me ferais bien. Tiens-moi au courant si tu les trouves, ça m'intéresserait de voir l'article. C'est quel magazine, encore ?

— Euh, Maximal, bredouillai-je.

Stupide, stupide, stupide ! Ne pas penser à prévoir une réponse à une question aussi évidente. Je me demandais si l'homme éventerait la supercherie, mais il n'avait aucune raison de me soupçonner. Il me sourit, me souhaita bonne chance dans mes recherches puis rejoignit sa table.

Le second client se précipitait déjà en me voyant seul, un jeune sportif en rampe vers le succès, coiffant au poteau sans la moindre galanterie une mannequin en robe semi-transparente. La beauté le foudroya du regard sans l'émouvoir le moins du monde.

— Chacun son tour, princesse. Y en aura pour tout le monde, grésilla-t-il.

Je lui montrai également les photos mais il se contenta d'y jeter un coup d'œil rapide avant de secouer la tête. Pas plus de succès avec la mannequin. Je perdais du temps en montrant ces clichés et une file improvisée se formait devant moi sans donner l'air d'attendre. C'était ridicule. L'essence même des deals était de se montrer discret, pas de

former une chenille en plein milieu d'un club à la mode. Je changeai de place pour rejoindre un endroit plus isolé, entraînant les clients avec moi.

Nous conclûmes ce savant ballet sous le regard perplexe des néophytes. Ici, la lumière des strobos se faisait plus discrète. Je montrai inlassablement les photos en empochant leurs billets, mais les réponses ne variaient pas. Personne ne semblait avoir vu ces quatre filles. Pire, deux fois de suite des consommatrices aux formes généreuses me demandèrent l'adresse du casting pour tenter leur chance. Je ne trouvai pas de réponse satisfaisante et les laissai mécontentes. Au temps pour ma présence d'esprit.

Pas plus de vingt ou vingt-cinq grammes par soirée, telle était ma limite. Rapidement, je me retrouvai à court de poudre, les poches remplies de billets. Je m'excusai poliment auprès de ceux que je n'avais pu servir. C'était l'avantage de ma clientèle : les junkies gardaient leurs manières et ne m'égorgeraient pas pour leur dose.

Chou blanc sur toute la ligne. J'avais montré les photos à quinze personnes au bas mot sans rien obtenir de mieux qu'une indifférence polie, parfois une insulte. J'espérais que mes amis avaient obtenu plus d'information de leur côté. Je me dirigeai vers le bar et tendis un billet de vingt à la barmaid en échange d'un de ces cocktails colorés à base de vodka. Elle revint avec un Blue Lagoon, ne me rendit pas la monnaie. Ici, les prix étaient réellement prohibitifs.

Je sirotai ma boisson à travers la paille, la rondelle d'ananas, le sucre glace et le parapluie multicolore. Beaucoup de gens n'assumaient pas ce genre de cocktail pour le côté féminin ou homosexuel qu'il projetait. Pour ma part, j'avais assez de confiance en ma sexualité pour ne pas m'offusquer de ce que l'on pouvait penser de moi. Les paroles d'une vieille chanson d'un groupe des années 2000 me revenaient à l'esprit. *Les garçons portent du rose, quand ils n'ont rien à cacher.* Quelle poésie.

Mon cocktail était bleu, teinté de curaçao. Les filles se laissaient habituellement aborder par des machos buvant de la Despé ou des hommes du monde sirotant un whisky. Mes choix me plaçaient à part – et si je n'avais pas obtenu de succès sur l'enquête, je comptais bien ne pas rentrer seul cette nuit.

Il était quatre heures du matin. Les lions avaient terminé leur chasse ; tous arboraient au bras une de ces filles vénales attirées par leur argent, leur notoriété ou leurs relations. C'était la petite heure des matins calmes où les hyènes pouvaient chasser les restes, babines retroussées, air canaille de rigueur.

Je jetai mon dévolu sur une Asiatique aux longs cheveux noirs, adossée à un sofa avec l'air renfermé de celle qui n'attend personne et souhaite terminer sa soirée en paix. Deux fois déjà on l'avait abordée, mais elle avait refusé sèchement les avances d'un mouvement de main. Nos yeux se croisèrent, et nous échangeâmes un rictus de connivence.

Je m'avançai, lui dédiai mon plus beau sourire.

— Bonjour. Je n'ai aucune manière, mais un sexe énorme. Je m'appelle Fitz, et toi ?

Elle haussa un sourcil impeccablement épilé.

— Ça marche souvent, cette approche ?

— Disons que mon physique parfait a tendance à aider. Et puis, mieux vaut être honnête dès le début. Tu n'as pas répondu, pour le prénom.

Tout était beaucoup plus facile lorsqu'on était beau. Elle s'appelait Mei, venait de Corée, tentait de percer comme actrice tout en vendant des fringues pour gagner sa vie. L'histoire de beaucoup de filles de la nuit. Je trouvais ça admirable d'avoir un rêve. Tant de personnes se contentaient d'avancer dans la vie sans jamais chercher plus qu'un lendemain semblable au jour précédent. Évidemment, elle se planterait. Mais c'était beau quand même.

Selon la manière de voir les choses, c'est alors que je commis une erreur – ou au contraire que j'eus une intuition géniale. Nous étions en train de partir pour terminer la soirée chez moi, attendant patiemment au vestiaire pour récupérer nos manteaux, lorsque je plongeai une dernière fois ma main dans ma poche pour sortir les clichés des victimes. Elle grimaça en s'emparant du paquet.

— C'est aussi une technique éprouvée, ça, montrer des photos de filles à celle que tu veux ramener chez toi ?

Elle passa rapidement les victimes en revue. Je tendais déjà la main pour récupérer le tout lorsqu'elle se figea.

— Ne me dis pas que le magazine a sélectionné cette pute ?

Je me penchai pour regarder de qui elle parlait. Dans ses mains, la troisième photo. Caroline, la métisse.

— Comment ça, cette pute ? Tu la connais ?

— Plutôt deux fois qu'une, oui ! Il y a un mois, elle m'a piqué un mec pratiquement sous mes yeux ! Et vas-y que je me frotte à lui, vas-y que je te mordille l'oreille ! On était en train de discuter

tranquillement, tu vois, normal, et quelques secondes plus tard il n'avait d'yeux que pour elle. OK, elle est bien roulée, mais quand même...

Je sentis mon excitation monter, et cela n'avait rien à voir avec la jupe ultra-courte de ma compagne. Elle avait vu Caroline il y avait un mois ? D'après le dossier, elle était morte vingt jours auparavant. Mei l'avait donc rencontrée à l'une de ses dernières soirées, peut-être la dernière. Enfin quelque chose à me mettre sous la dent.

Je réfléchissais à l'étape suivante lorsque la voix de Mei me sortit de ma rêverie. Elle n'avait pas arrêté de parler depuis tout à l'heure, sans que je lui prête la moindre attention.

— ...de plus que moi. Elle a une belle gueule, mais enfin ne me dis pas qu'elle a pas couché avec l'un des photographes pour décrocher ce casting. C'est pour quel magazine, encore, que tu la recherches ?

— Maximal, lâchai-je machinalement.

Il allait falloir que je trouve un meilleur mensonge, et vite.

— Dis-moi, le mec qui t'a lâchée pour elle, tu peux me dire à quoi il ressemble ?

Elle ricana.

— Pas besoin de description, mon gars. Tu crois que je drague les ploucs ? Ce n'est pas parce que je finis ma soirée avec toi que c'est mon habitude. Ce mec, je le connais, elle le connaît, tu le connais. Seulement je ne sais pas si je vais te donner son nom. J'ai pas vraiment envie que tu retrouves cette salope, en fait

Je tentai mon sourire le plus implorant, plongeai mes yeux dans les siens, mais l'orgueil d'une femme résistait à toutes les pressions. Elle enfila son manteau puis me prit fermement le bras. En soupirant, j'abandonnai la partie pour l'instant.

Il avait cessé de pleuvoir. L'asphalte bruissait de la symphonie d'après-orage, les gouttières qui achèvent de se vider, les arbres qui s'ébrouent. Les flaques constellaient la rue. Nous les évitions avec habileté, ses Louboutin claquant contre la pierre avec un bruit régulier. Ironiquement, le triangle d'or ne favorisait pas les fashionistas avec ses pavés irréguliers qui piégeaient les talons.

Nous étions en bas de chez moi lorsque mon téléphone vibra. À cette heure, cela commençait à devenir plus rare. Je regardai le nom qui s'affichait : Jessica – ex.

Merde, encore ?

— Je suis désolé, c'est peut-être important, murmurai-je à Mei avant de décrocher.

Elle me décocha un regard furibond mais ne partit pas. C'était le mieux que je puisse espérer. Au bout du fil, la voix de Jess était encore plus tendue que dans le bar.

— Il a recommencé, Fitz. Ce connard a recommencé.

— Qui ?

Mais je connaissais déjà la réponse. Je hochai la tête sans réaliser qu'elle ne me verrait pas lorsqu'elle me donna une adresse, m'expliqua qu'elle était sur place. Je n'avais aucune raison de m'y rendre, mais j'acquiesçai tout de même. Besoin de mettre mes mains dans le cambouis, de toucher l'atroce réalité de tout ça. Je n'avais aucune envie de voir en live une des scènes d'horreur du dossier d'enquête, pourtant tout me poussait vers là-bas. Je raccrochai, les jambes en coton.

— Je n'ai pas vraiment compris ce dont il était question, mais j'ai bien l'impression que tu as l'intention de me planter là, observa Mei dont les yeux s'étaient réduits à de simples fentes.

J'hésitai un instant. Je pouvais me comporter en goujat, lui servir un mensonge de plus, passer pour un enfoiré, et ne plus jamais la revoir. Je pouvais également tenter de lui tirer les vers du nez, l'amadouer, lui promettre un entretien avec le directeur du casting que j'avais inventé, tout ça pour obtenir l'information qu'elle refusait de me donner.

Je ne fis ni l'un ni l'autre. J'avais bien des défauts, loser, dealer, dragueur, mais je souffrais surtout d'un besoin pathologique d'être aimé. Impossible de laisser cette fille partir en colère contre moi.

Je pris une grande inspiration. Autour de moi, Paris 8^e déployait ses tentacules emplis de voitures aux phares brumeux.

— Écoute, Mei. Je viens de raccrocher avec une amie commissaire de police. Je ne t'ai pas dit toute la vérité, lorsque je t'ai parlé d'un casting, tout à l'heure. Ce n'est pas pour ça que je cherche des informations sur ces filles.

Je lui racontai les meurtres, l'enquête qui piétinait, les mutilations, ce nouvel assassinat dont on venait de me prévenir. Je pensais qu'elle m'écouterait d'un air sceptique, incrédule devant une telle histoire sortie de nulle part. Bien au contraire, ses yeux semblaient s'illuminer au fur et à mesure de mon récit.

— Un vrai scénario comme au cinéma ! Merde, un serial killer dans

Paris et personne n'est au courant ? Et tu dis qu'il a tué toutes ces filles. (Elle fit une pause). Attends, si ça se trouve, cette Caroline m'a sauvé la vie en me piquant un mec ce soir-là. Si ça se trouve, c'est lui l'assassin. Si ça se trouve...

— Comme tu dis. Je ne sais pas si c'est lui ou non mais c'est déjà une piste. Alors est-ce que tu pourrais me dire de qui il s'agit ?

Elle hésita. Ses yeux cherchèrent les miens comme pour y trouver une confirmation. Elle fouilla dans son sac pour trouver une cigarette, l'alluma. Une Virginia Slims, bien entendu. Je sortis mon propre paquet. En temps normal, mon premier geste en quittant le club aurait été de me griller une clope. Il fallait croire qu'avoir l'esprit occupé par une enquête détournait du tabagisme. J'avais là les excellents débuts d'une campagne anti-tabac. Vous voulez arrêter de fumer ? C'est possible, en traquant les Serial Killers ! Un boyau dépecé, un paquet économisé ! Ma jolie compagne avait fini de réfléchir et me regardait d'un air décidé.

— OK, je veux bien te raconter, mais à une condition. Je n'ai pas l'intention de te lâcher maintenant. Si tu vas voir la scène de crime, je veux venir avec toi. Et ensuite, tu me ramènes chez toi et tu me montres si tu es un aussi bon coup que tu t'en es vanté. Deal ?

Je la regardai, croqueuse d'hommes, allumeuse, avec ce qu'il fallait d'hésitation dans les yeux pour la rendre attirante. Elle jouait les dures mais la réalité se chargerait de lui montrer ses limites. Elle n'avait pas vu les photos « après », moi oui.

En un instant, je pris ma décision. J'avais besoin de son info, quelle qu'elle fût. Quant à venir voir mon ex avec une fille au bras, cela me paraissait une juste rétribution pour le chantage qu'on exerçait sur moi.

— OK, ça marche, on y va ensemble. Mais tu me donnes le nom maintenant.

— Tu me prends pour une cruche ? Pas d'info avant que je n'aie vu si tu disais la vérité.

La vérité sur les crimes ou sur mes talents sexuels ?

— Pas question. Soit tu me dis de qui il s'agissait, soit je te laisse ici. Tu choisis.

Elle me toisa du regard, évaluant le rapport de force, puis poussa un long soupir. Elle tira une bouffée de sa cigarette extra-longue, extra-fine.

— OK, c'est toi le boss. Ce mec, c'était Phil Turner, le guitariste des

Flash. Il sort souvent dans les clubs du coin, surtout le VIP Room et le Purple Rain. Je ne le vois pas trop en train de tuer ses copines mais après tout, les serial killers sont souvent des gens sans histoires, non ?

— Pas faux. Il faudra que je vérifie ça. Attrapons un taxi en attendant, la scène du crime est vers Châtelet.

Phil Turner. Le nom ne me disait pas grand-chose, mais je connaissais bien entendu les Flash. Groupe au nom aussi original que leur musique, ils avaient commencé voici quinze ans en jouant sur leur look ado, leurs riffs ados et leurs paroles d'ados pour enflammer les foules sur des thèmes comme l'amour lycéen, les fugues ou le mal-être. Rien de bien original, mais ils avaient acquis une notoriété certaine. Depuis quelques années, leur carrière se situait dans une ornière mais je ne m'étonnais pas de voir leurs musiciens fréquenter des endroits VIP. On n'était jamais à l'abri d'un recours en grâce, même si les pseudo-ados devaient friser les quarante ans.

Nous remontâmes les Champs-Élysées jusqu'à trouver un taxi, tâche difficile à cette heure où les clubs se vidaient. Une fois calé à l'intérieur, je donnai l'adresse et laissai la capitale défiler autour de nous. Mei restait silencieuse et cela me convenait parfaitement. Peut-être regrettait-elle sa décision de me suivre, peut-être se demandait-elle dans quoi je l'embarquais. Elle avait raison de se poser la question. À sa place, je ne serais pas venu. À ma place, je ne serais pas venu non plus...

Le chauffeur écoutait la radio, Rires & Chansons, et n'engagea pas la conversation. Il prit la peine de baisser le son, de sorte que nous n'entendions à l'arrière que les rires qui ponctuaient les sketches. Champs-Élysées, Concorde, les quais... À cinq heures du matin, Paris possédait une étrange beauté. Dutronc l'avait chanté avec talent, j'attendais le remix de Bob Sinclar.

Nous étions presque arrivés quand mon téléphone vibra de nouveau. Deborah.

— Allô, Fitz ? Tu es où, on est devant ton appart avec Moussah mais ça ne répond pas.

Et merde. Dans la précipitation, j'avais complètement oublié de les prévenir.

— Il y a du nouveau, un nouveau... (je jetai un regard méfiant au chauffeur) développement. Je suis en route pour voir de quoi il s'agit. Vous avez trouvé quelque chose ?

Les mots se bousculaient alors que Deborah tentait à la fois de m'insulter et de me raconter sa nuit. Elle devait avoir touché à

quelque chose de plus que ma coke, elle aurait dû être en pleine descente en ce moment. De la MD peut-être ? Saloperie.

Elle avait fait un tour au Baron comme prévu, montré les photos. La plupart de ses amies n'avaient pu donner aucune information, mais la deuxième fille avait fini par rappeler quelque chose à l'une d'elles. Un nom pareil, Esmerielda, ça ne passait pas inaperçu. Une fille qui courait les boîtes comme d'autres écumaient les castings, à la recherche du job de sa vie. Elle flirtait souvent avec les producteurs et les photographes, prête à dégainer son book à la moindre marque d'intérêt. Le genre de fille envahissante qui ne comprenait pas qu'elle mordait la main qui la nourrissait et irritait ceux qui auraient pu l'aider.

— Putain, va au fait, Deb, au fait !

Selon les dires de son amie, Esmerielda serait sortie avec un homme qui ne travaillait pas dans ces domaines habituels, un homme de grande prestance, barbu, bien habillé, peut-être la quarantaine, les yeux suffisamment bleus pour qu'on puisse voir leur couleur malgré la lumière tamisée.

Je baissai le combiné un instant.

— Mei, il ressemble à quoi, Phil Turner ?

— Tu ne vois pas qui c'est ? Un grand brun, barbu, yeux bleus, nez cassé. Sa tête est assez reconnaissable.

Je repris l'appel.

— Deb, il avait le nez cassé, ton mec ?

— J'en ai aucune idée, attends, déjà c'est pas mal qu'elle se souvienne des yeux, c'est pas commun, non ? Pourquoi tu me demandes ça ?

— Parce que je crois que j'ai un suspect. Il dit quoi, Moussah ?

Le bruit de conversations étouffées derrière une main, puis un changement de voix.

— Allô, Fitz ? C'est Moussah. Chou blanc de mon côté. Enfin pas vraiment, il y avait pas mal de vigiles qui connaissaient l'une ou l'autre des filles, donc ça prouve bien qu'elles sortaient dans le coin. Mais y en a aucun qui a pu me donner un détail important. Désolé, mec, j'ai essayé.

— Pas grave, il nous reste encore demain pour creuser. Et puis on commence à avoir une piste. Je vais vous laisser, je suis presque arrivé. Si vous voulez me rejoindre, je vous donne l'adresse, sinon on

se retrouve en after comme prévu.

— Une scène de crime ? Très peu pour moi, mec. Appelle-nous quand t'as fini, on va se mettre au frais en attendant.

Je raccrochai, ou il raccrocha, je ne savais plus. Je rangeai mon téléphone d'un air las. Des voitures de police encombraient la rue, obligeant le taxi à s'arrêter. D'habitude, un tel déploiement policier passerait plus inaperçu, mais les venelles étroites du quartier Montorgueil se laissaient facilement boucher. Je payai, sortis de l'habitable, tendis la main à Mei qui s'en empara.

— Décidément, ce n'est pas ma nuit, grogna-t-elle lorsque ses talons heurtèrent la route pavée.

La lumière des gyrophares fendait la nuit, rouge comme du sang frais. Le bruit de leur sirène s'était tu pour laisser la place au murmure étouffé des conversations. Les passants passaient, les mateurs mataient, les badauds badaient. Accrochée à mon bras pour ne pas trébucher, Mei me serrait avec plus de vigueur que nécessaire. Je ne pouvais la blâmer : tout ce décor semblait sorti d'un film à gros budget, la voiture en travers, la rue barrée, les uniformes qui se bousculaient. J'imaginai facilement l'arrivée d'une équipe des Experts ou d'une de ces autres séries à succès qui surfaient sur la vague de criminalité. À la place, il n'y avait que moi pour enjamber les rubans de sécurité qui bloquaient l'entrée de l'immeuble. Moi, mon costume de travers, mon haleine alcoolisée, mon argent de la drogue et ma compagne en minijupe.

Un agent s'avança vers nous, visage tendu. Il portait un talkie-walkie au côté – ça existait encore à l'ère du téléphone portable ? – et toute la lassitude du monde se lisait dans ses yeux. Pour la première fois de ma vie, j'éprouvais une bouffée de sympathie pour ces flics qui devaient bosser au milieu de la nuit et cauchemardaient probablement de ce qu'ils y trouvaient. Mais sympathie ou pas, le gars nous interdisait fermement le chemin de l'escalier.

— On ne passe pas, les jeunes. Ce n'est pas un endroit pour les touristes. Scène de crime.

— C'est la commissaire elle-même qui m'a demandé de venir. Vous pouvez vérifier auprès d'elle. Dites-lui que Fitz est là.

Essayez de vous faire prendre au sérieux avec un prénom pareil. Le flic me regarda de pied en cap, incertain sur la marche des opérations. Je pouvais presque entendre les rouages se mettre en branle dans l'épaisseur de son cerveau. Au final, il se détourna, fit signe à un gars de nous surveiller, puis se lança au pas de course vers les étages.

C'était un immeuble en pierre de taille qui jurait avec les façades torturées du quartier Montorgueil. Il semblait bien entretenu, probablement ravalé depuis peu, les volets repeints et la porte rafraîchie. En me dévissant le cou, je pouvais apercevoir les boîtes aux lettres en métal qui luisaient dans l'entrée. Impossible de déchiffrer les noms de cette distance. Le policier chargé de nous surveiller prenait sa mission très à cœur, l'expression fermée, les bras croisés. Ses avant-bras devaient faire la taille de mes cuisses.

Nous n'eûmes pas longtemps à patienter avant de voir revenir le premier flic. Il semblait perplexe – et un peu essoufflé.

— C'est bon, elle a dit que vous pouviez monter. Mais je vous préviens, ce n'est pas beau à voir.

Une scène de crime, ça ne devait jamais être beau. Mei me serra le bras de plus belle. Je lui donnai l'occasion de se défiler, mais elle serra les dents et secoua la tête. Soit elle était particulièrement courageuse, soit particulièrement voyeuse. Des années d'abonnement à *Voici* ou *Public* avaient dû conditionner son comportement.

Nous avançâmes d'un pas, et le policier nous bloqua de nouveau la route.

— Je lui ai parlé de Fitz, mais je ne lui ai rien dit sur une autre fille. Désolé, mademoiselle, mais vous ne pouvez pas passer.

Je restai une seconde hésitant. C'était un parfait moyen de me débarrasser de Mei. Et en même temps... comment résister au plaisir de venir ainsi accompagné ? Je me dressai sur mes ergots.

— Si vous avez un doute, vous n'avez qu'à retourner voir Jessica. Mei m'accompagne, ou je ne viens pas. C'est la commissaire qui risque d'être mécontente.

En toute autre circonstance, le flic m'aurait pris au mot et éventé mon bluff. Je le vis regarder d'un œil résigné les étages qu'il venait de redescendre, calculant le temps et la fatigue nécessaires pour obtenir de nouvelles instructions. Il soupira.

— C'est bon, c'est bon. Si la commissaire se porte garant pour vous, et vous pour votre amie, on va dire que ça suffit. Montez, mais dépêchez-vous !

Mei me sourit et leva discrètement le pouce alors que nous pénétrions dans l'immeuble. Malgré les encouragements du policier, je m'engageai dans l'escalier avec prudence. Les vieilles marches de bois recouvertes d'un tapis rouge à motifs noirs grincèrent sous mes pieds. Ce n'était rien par rapport au raffut des talons de Mei qui claquaient à chaque pas. Entre les pavés et les escaliers en colimaçon, je commençais à penser que la belle Coréenne regrettait de ne pas avoir mis de baskets ce matin.

Un étage, deux, trois. Ces anciens immeubles avaient certes beaucoup de charme, mais j'aurais préféré y voir un ascenseur. La nuit commençait à laisser la place à l'aube ; malgré mon réveil tardif, je sentais la fatigue s'accumuler. Qu'est-ce que je faisais là, à monter comme un condamné à l'échafaud, alors que nous pourrions être bien au chaud dans mon lit à pratiquer un autre genre de sport ?

J'étais un peu con, parfois.

Au troisième étage, la présence de nouvelles banderoles devant une porte m'indiqua le lieu du crime. Je m'accroupis pour passer dessous, suivi par Mei.

J'entendais des bruits de conversation, et la voix de mon ex qui tranchait à travers les autres avec un accent autoritaire, mais je ne pouvais encore voir personne. L'appartement devait comporter quatre, peut-être cinq pièces. Dans un tel quartier, cela sentait l'argent facile. Les murs ici respiraient le propre. La peinture en avait été refaite récemment à en juger par la faible odeur d'enduit qui flottait encore dans l'air. Nous nous trouvions dans l'entrée, encombrée d'un large buffet couleur taupe et décoré de deux ou trois gravures à la mode, du genre qu'on pouvait trouver chez Habitat. Une personne de goût, cette fille, qui qu'elle fût – qui qu'elle ait été.

Il régnait dans tout l'appartement un parfum vaguement douceâtre, comme si l'on avait cherché à camoufler un relent désagréable derrière plusieurs giclées de lavande. Ça sentait comme dans les toilettes de camping, et ce n'était pas un souvenir plaisant.

Je poussai la porte la plus proche dans la direction des éclats de voix. C'était un grand salon, meublé avec plus de soin que l'entrée. Le blanc et le noir prédominaient, un tapis rouge donnant une touche de couleur et de fantaisie à l'ensemble. Si je ne me trompais pas, cette pièce à elle seule aurait pu englober mon studio. Au mur, on ne trouvait plus de reproductions ou de scènes issues de magasins de décoration mais quelques tableaux à l'aspect ancien qui devaient valoir une véritable fortune. Je regrettai un instant l'absence de Deborah. C'était elle, l'amatrice d'art éclairée. Elle aurait pu d'un simple coup d'œil me donner le nom de l'artiste et le prix estimé de l'œuvre. Machinalement, je sortis mon portable et pris deux photos.

— Qu'est-ce que tu fous ? siffla Mei à mon oreille.

Je fronçai les sourcils, remballai mon téléphone. Pendant un instant, j'avais oublié la gravité de la scène. C'était comme si mon esprit se refusait à appréhender ce qui allait suivre, comme s'il tentait de me détourner de l'angoisse absolue que je commençais maintenant à ressentir. Il était très doué pour ça, mon cerveau. Je pris une grande inspiration, cherchai du courage dans les yeux de ma partenaire sans en trouver beaucoup, puis m'approchai de la porte du fond.

C'était la chambre à coucher, et je tombais en plein conciliabule. Jessica me tournait le dos, toujours habillée en civil, ses cheveux dénoués tombant jusqu'au milieu de son dos. À son côté, un flic, probablement de la police scientifique, qui observait le lit avec une

moue dégoûtée.

— ...avec talent. C'est en tout cas quelqu'un qui a un minimum de connaissances médicales. Ça peut restreindre le champ des suspects.

— Ou qui s'est documenté sur internet, grimaça Jessica. De nos jours, en lisant une page Wikipédia, des gamins peuvent apprendre à fabriquer une bombe artisanale. Alors pourquoi pas des cours de chirurgie en trois leçons ? Un, on incise, deux, on dépèce, trois...

— C'est bon, je vois ce que vous voulez dire. C'est vrai que ce n'est pas non plus du travail de pro. Si vous regardez là....

Le geek s'interrompit en prenant la mesure de notre présence. Son silence fit se retourner Jessica. En me voyant, elle arbora un léger sourire qui disparut devant Mei.

— Même dans des moments comme ça, il faut que tu me trimballes tes p... amies sous le nez ? Comment est-ce que tu l'as fait entrer ?

Je savais quel mot elle avait manqué utiliser, mais la commissaire montrait une retenue admirable devant ses équipes. Elle parvenait presque à dissimuler le mépris dans ses yeux. Presque.

J'ouvris la bouche pour répondre puis la refermai dans le même mouvement : l'homme s'était relevé et ne me cachait plus le lit.

Je vis d'abord la robe déchirée, arrachée, abandonnée en tas par terre. Les sous-vêtements se trouvaient au même endroit, aussi blancs que la peau de leur propriétaire.

La fille exsangue reposait sur une couette maculée d'hémoglobine. Du moins fut-ce ce que mon cerveau finit par enregistrer après quelques secondes d'incompréhension. Il était difficile de faire le lien entre l'amas de chair tremblotant et une véritable personne. C'était une chose de voir des photos prises sans passion par un policier blasé, une autre d'être confronté au carnage de visu. Le tueur s'était encore une fois acharné sur les zones sexuelles. Je ne savais pas s'il avait utilisé un scalpel comme pour les victimes précédentes, mais le résultat n'était pas beau à voir.

Il avait brutalement découpé le sexe, l'anus et les seins de la fille pour les déposer entre ses mains crispées. À la place de sa ponction, des trous béants laissaient apercevoir les os ou le désordre des poumons. Je me détournai et vomis bruyamment contre le mur. La consistance bleue de ma bile me rappelait que je n'avais rien ingéré depuis quelques heures à part de la vodka et du curaçao. À travers les spasmes de mon estomac et le brouillard de mon cerveau, j'entendis vaguement le ton nasillard et réprobateur du scientifique.

— Putain, c'est qui, lui ? Il est en train de nous saloper toute la scène de crime. Comment on va choper les empreintes ?

— Laisse, Marc, c'est bon, trancha la voix de Jessica.

Elle n'eut pas le temps de rajouter autre chose que Mei m'imitait, à moitié accroupie sur ses Louboutin. Bizarrement, je lui en fus reconnaissant. J'en avais ma claque des flics blasés, des ex impassibles et des Docteurs Maboul™ indifférents. J'en avais marre des pros en général. Je voulais de l'émotion, et l'émotion, en ce moment, ça voulait dire vider son estomac de concert.

Comme si cela ne suffisait pas, la voix du scientifique trancha à travers mon état de choc.

— La même devait être en vie au moment où ce pervers a commencé. Comme pour les autres. Putain de monde...

Je restai quelques secondes la tête contre le mur, peut-être plus tant j'avais perdu la notion du temps. Ma compagne gardait les yeux obstinément fermés mais je fis l'effort de faire face. Je n'avais pas encore tout vu. Une sorte de curiosité morbide me poussait à continuer, en même temps qu'une rage incontrôlable montait en moi. Comment pouvait-on faire ça à un autre être humain ? Quel malade pouvait souhaiter provoquer de telles souffrances ?

Un détail m'avait échappé jusqu'à maintenant. Cette fois-ci, je ne pus l'ignorer. Le psychopathe n'avait pas seulement tranché allègrement au niveau du bassin, mais il s'était également acharné sur le visage. Là où la bouche aurait dû se trouver ne subsistait plus qu'un trou béant vers les dents tachées de sang de la victime.

— Bordel, murmurai-je.

Jessica hocha la tête. Son masque impassible était toujours en place, mais sa voix semblait chargée d'un peu de compassion. Un minimum, compte tenu du contexte.

— Tu peux le dire. Je suis désolée de t'en avoir parlé, de t'avoir demandé de venir, mais je pense que tu comprends maintenant que je n'ai pas eu le choix. C'est une chose d'avoir vu le dossier, c'en est une autre de découvrir la vérité nue.

Je ne répondis pas. Il n'y avait rien à dire. La pièce ressemblait à une boucherie, le sang et les excréments mêlés sur les draps, sur le sol, sur le mur. Mei restait dans un coin à sangloter, dans un état semi-catatonique. Je ne lui prêtais pas plus attention que Jessica. Elle m'avait manipulé, l'enfoirée, elle savait très bien ce que je ressentirais en voyant cette scène. Elle voulait s'assurer de ma collaboration pleine et entière dans son enquête. Elle pensait que je me sentirais plus

impliqué en mettant les mains dans la merde. Elle me connaissait trop bien.

— On le trouvera, ce salaud. On le trouvera. Mais si un de mes amis lui met la main dessus, je ne suis pas convaincu qu'il te restera grand-chose à mettre en garde à vue...

— Du calme, inspecteur Harry. Si ça ne te fait rien, je préférerais que tu n'abordes pas les suspects toi-même mais que tu m'en parles d'abord. L'homme est certainement dangereux. Ce que je t'ai demandé, c'est des informations, pas une bagarre généralisée. Tu as commencé tes recherches, d'ailleurs ? Tu as trouvé quelque chose ?

Le nom de Phil Turner roulait sous ma langue mais je ne le prononçai pas. Nous n'avions encore aucune preuve contre cet homme. Après tout, porter une barbe, avoir des yeux bleus, ce n'était pas un crime. Je caressai machinalement les poils de mon menton. Nous allions enquêter un peu plus, voir s'il était coupable ou non. Si tel était le cas... je grimaçai.

— Elle s'appelait comment, cette victime ? Numéro cinq ?

— Audrey Poulard. On n'a pas encore toutes les infos mais ce serait une provinciale montée sur Paris voici un an pour faire des études de...

— D'histoire de l'Art, complétai-je pour elle, la voix blanche.

Audrey Poulard. Pour la seconde fois en quelques minutes, je sentis mon estomac se retourner. Un nouveau flot de bile jaillit, de la vodka pure pour rejoindre le curaçao précédent. Ah, il était beau le séducteur ! Il était beau l'enquêteur ! Il était beau le dealer ! Il était beau le Fitz !

— Tu la connaissais ?

Est-ce qu'on pouvait dire qu'on connaissait vraiment les filles qu'on rencontrait en soirée ? Quelques plaisanteries échangées, un verre, des sourires, les lèvres qui s'effleuraient, puis le choix d'un endroit, les vêtements qui tombaient, les corps qui se cherchaient, le plaisir, le plaisir, le plaisir, puis la chute, et le réveil fatigué des peaux moites entrelacées, la déprime post-coïtale, l'impression d'étouffer, les phrases convenues, les mots qui sonnaient faux, la porte qui se refermait.

Audrey avait été une de ces claqueuses de portes. Je l'avais croisée voici trois, peut-être quatre mois. Je me souvenais de sa bonne humeur, de son rire communicatif, quasi permanent – un peu irritant, à vrai dire. Elle avait travaillé quelques années derrière un bureau de poste dans une ville dont j'avais oublié le nom, quelque part au-delà

du périph'. Comme beaucoup de monde, elle s'était demandé si elle ne perdait pas sa vie à la gagner, si elle ne devait pas révéler ses talents d'artiste pour suivre une vie de bohème. Comme bien moins de gens, elle avait vraiment franchi le pas, abandonné son travail, vidé son compte pour vivre ici.

Pourtant, ça ne collait pas.

— Je la connaissais un peu. Mais elle n'aurait jamais pu payer le loyer d'un appartement pareil.

— Colocation. C'est d'ailleurs sa coloc' qui l'a trouvée. On est en train de l'interroger mais ce n'est pas facile. À moitié hystérique.

— On le serait à moins.

J'hésitai.

— Ce serait possible de lui parler ?

— Pour quoi faire ?

— Je ne sais pas, pour les besoins de l'enquête...

— Entendons-nous bien, Fitz. Ce n'est pas *ton* enquête, ce n'est même pas *notre* enquête. C'est la mienne. La seule chose que je te demande, c'est de me donner des infos. Le reste, c'est ma partie.

Je la regardai. Je n'avais même pas la force de me mettre en colère. Bordel, Audrey Poulard. Dans mon portable, elle avait encore son numéro, dûment enregistré à Audrey – Baron Décembre. Ah, tiens, ça faisait donc cinq mois. Je me sentais vide. J'avais beau regarder son visage, cette tête détruite par la souffrance et l'acier, je ne parvenais pas à la reconnaître. Il n'y avait rien d'humain dans la chair mise à nu.

— Je crois que je vais y aller..., marmonnai-je en tournant les talons.

— Une seconde. Tu me dis que tu la connaissais. Ça fait longtemps ? Que tu ne l'as pas vue, je veux dire ?

— Je ne sais pas, mentis-je. Quelque temps en tout cas. Mais je ne veux vraiment pas en parler maintenant. Plus tard, d'accord ?

Pendant un moment, je crus qu'elle allait insister. Elle avait suffisamment d'intelligence pour savoir que ça ne servirait à rien, et sa main retomba.

Je m'approchai de Mei, la relevai doucement. Elle s'accrochait à moi comme à une bouée, comme une espérance de sauvetage devant l'horreur absolue. Réveille-toi, petite Mei. Les filles qui couchaient avec moi pouvaient terminer comme toutes les autres, à l'abattoir.

Monde de merde.

— Et comme d'habitude, voilà le scalpel. Vierge de toute empreinte, je suppose.

Le scientifique se releva avec un soupir. Il tenait entre ses mains un bistouri à la lame affûtée, incrusté de sang. Je frissonnai en le voyant.

— L'assassin laisse toujours l'arme du crime sur les lieux ? Et vous n'êtes pas capables de trouver qui c'est avec ça ?

— C'est pas ton enquête, Fitz. Pas ton enquête.

Jessica me chassa d'un revers de main. Serrant les dents, je sortis de la pièce, Mei sur mes talons. Je n'aurais jamais dû accepter de venir ici. Ça ne m'avait rien apporté, à part de la matière pour de nouveaux cauchemars. Comme si j'avais besoin de ça. Mes amis prenaient de la coke, et c'était moi qui me tapais les bad trips.

Nous sortîmes de l'immeuble avec les premières lueurs de l'aube. D'habitude, je me retrouvais sur le pavé à cette heure-ci, sexuellement satisfait, prêt à partir en after. Ce matin, tout allait de travers. La seule chose qui me consolait, c'était que Mei avait l'air encore plus pâle que moi. Je doutais fortement de pouvoir coucher avec elle dans les heures à venir. Je doutais fortement d'en avoir encore envie. Je me demandais si j'allais un jour pouvoir retrouver une libido sans penser à cette chambre à coucher.

Les flics nous laissèrent passer sans commentaire. Je fouillai dans mes poches, sortis mon paquet et me calai une cigarette entre les lèvres. J'en tendis une à la jeune Asiatique qui s'en empara sans rien dire. La flamme d'un briquet, et nous regardâmes de concert la fumée qui s'enroulait en spirale.

Le silence dura un certain temps. Je ne cherchai pas à le briser. Je n'avais pas grand-chose à dire. Puis :

— Je ne comprends pas. Tu m'as dit que c'était la cinquième victime. Pourquoi est-ce qu'on ne voit rien dans la presse ?

Je haussai les épaules. Étrange, cette Mei. Après un tel carnage, ce n'est pas cette question qui me serait venue aux lèvres en premier.

— Je pense qu'on en parle dans les journaux, à la rubrique faits divers. Il y en a toujours dans les gratuits du matin, « une adolescente de 20 ans retrouvée assassinée dans le dix-huitième à Paris », « le corps d'un âge mûr retrouvé dans le canal Saint-Martin », ce genre de conneries. Tant que personne ne parle de scalpel ou de torture, les journalistes ne font pas le lien entre les meurtres et le tour est joué. Je suppose que la commissaire filtre volontairement ce genre

d'informations.

— C'est ridicule. Si elle en parlait, peut-être que les filles se méfieraient un peu plus. Peut-être même qu'on pourrait démasquer le tueur. Pourquoi est-ce qu'elle garde le silence ?

— Pas mon enquête, Mei, pas mon enquête, répétais-je avec les intonations ironiques de mon ex.

Je m'étais posé la question aussi. Mais aucune de ces filles n'avait été tuée en soirée – on n'était même pas sûr qu'il y avait un véritable lien. Je pouvais comprendre le choix de Jessica. Si elle mentionnait les mots « serial killer », cela risquait de créer une psychose sans résoudre le moindre problème. Seulement, ça devait être un choix difficile à porter à chaque cadavre supplémentaire. Je commençais à voir sous un nouveau jour la froideur dont elle avait fait montre. Elle devait être au bout du rouleau.

Je regardai ma montre. Six heures trente. Il était temps de rejoindre Deborah et Moussah en after, comme prévu. Je n'avais aucune envie de faire la fête, mais nous avions des informations à échanger. J'avais maintenant une raison supplémentaire de choper ce fils de pute d'assassin : Audrey Poulard, son corps torturé et son regard tellement fixe à travers ses yeux morts.

J'écrasai ma cigarette contre un mur, jetai le mégot sur le sol. Delanoë ne serait pas content mais c'était en ce moment la dernière de mes priorités. Je me tournai vers Mei.

— Je suis désolé de t'avoir imposé une telle soirée, ce n'était pas vraiment dans mes plans. Je ne sais pas ce que tu as prévu, mais tu vas sans doute vouloir rentrer chez toi. Pour ma part, j'ai des amis à retrouver. Il faut que je progresse dans cette histoire. Alors si tu te souviens du moindre détail, si tu as la moindre info sur ce Phil Turner ou qui que ce soit d'autre...

— Je te passe un coup de fil. Promis. Si tu me donnes ton numéro.

— Exact.

Je rentrai son nom machinalement, Mei Purple Rain – pas besoin de date pour un prénom aussi original. Elle m'embrassa doucement, l'effleurement de deux lèvres qui en avaient trop vu, puis repartit dans la nuit, ses chaussures à talons, sa minijupe et son air hanté.

Je la suivis des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse à l'angle de la rue puis cherchai un taxi. À cette heure-ci, l'entreprise était aisée : trop tard pour les sorties de club, trop tôt pour les afters. Direction les Champs-Élysées, de nouveau. J'avais l'impression de tourner en rond. Je regardais ma montre et ne pouvais pas croire que tout cela n'avait

commencé qu'une dizaine d'heures auparavant. J'avais envie de me rouler en boule dans un coin et de dormir.

Je fis une pause chez moi pour prendre un peu de la blanche promise à mes amis, laissant le compteur du taxi tourner. Il n'accepta de m'attendre qu'une fois que je lui eus glissé un billet dans les mains pour payer la première course. Cette histoire commençait à me coûter cher. Je m'emparai de quelques sachets, soupirai en regardant le désordre de mon appartement, puis redescendis l'escalier.

Deux toxicos. Voilà qui étaient mes appuis dans cette mission. Deux toxicos et un dealer. Les filles pouvaient dormir tranquille, nous allions débusquer l'assassin le temps de nous repoudrer le nez.

Le taxi me déposa devant l'After-Eight, clin d'œil au célèbre chocolat anglais mais surtout club vaguement glauque prêt à prolonger les nuits des fêtards invétérés. Là-bas, la drogue circulait à foison – surtout les ecstas – et je ne me risquais jamais à dealer. Clientèle trop fatiguée, trop alcoolisée, trop shootée, trop instable. J'avisai Moussah et Deb dans un coin, lui qui tenait du chêne et elle du roseau. Ils se souriaient, discutaient avec animation. Parfois, leurs mains se frôlaient. Oui, j'en étais sûr, ces deux-là avaient été amants.

Qu'est-ce que j'en avais à foutre ?

Je m'attablai devant eux, laissai glisser les sachets sans grande discrétion – ici, les clients se prenaient leur ligne devant tout le monde, et la dernière descente de police remontait au siècle dernier.

— Ben alors, Fitz, t'as un problème de montre ? Ça fait une heure qu'on t'attend ! On pensait que tu ne viendrais plus.

J'attendis que Moussah cesse de râler, Deborah de sniffer. Puis je leur racontai ce à quoi j'avais assisté. Même en édulcorant, ça restait une histoire assez sale. C'était la deuxième fois en une nuit que je leur racontai des scènes de cauchemar. Certains seraient partis. Pas eux. J'avais envie de croire que c'était l'envie de résoudre l'enquête qui les soutenait et pas la soumission au dealer.

— Et vous, de votre côté ?

— On t'a dit tout ce qu'on savait. Mais c'est déjà un bon début. Maintenant qu'on a un suspect, je pense qu'on peut trouver pas mal d'infos sur lui. Phil Turner, je crois qu'il sort beaucoup. Il y a moyen que les videurs l'aient vu avec ses différentes conquêtes. Voir si on peut faire des recoupements.

— Si c'est bien le même barbu aux yeux bleus qu'a décrit ma copine, alors les probabilités sont contre lui, observa Deborah. Il couche avec deux filles et les deux se retrouvent dézinguées ? Vu le

nombre de clubbeuses à Paris, c'est une coïncidence assez troublante.

— Alors quoi, ce serait lui ?

— Ou une fan hystéro qui ne supporterait pas que « son » Phil couche avec d'autres. C'est aussi une possibilité.

Nous échangeâmes quelques idées et suggestions durant une petite heure, berçant nos alcools de fin de nuit contre notre poitrine. Sans plus d'informations, nous ne pouvions aller bien loin. Il fallait trouver ce Phil Turner, obtenir d'autres détails sur lui, éventuellement lui parler. Ensuite, nous nous ferions une idée et nous refiletions le dossier à Jessica.

— Ou pas, murmura Moussah en faisant craquer ses doigts.

Ses muscles énormes se tendirent sous son T-shirt. Si Phil Turner se révélait coupable, il risquait de passer un mauvais quart d'heure.

Neuf heures du matin. Il était temps pour moi de m'effondrer sur mon lit, pour les autres de rentrer chez eux. Bientôt, nous serions samedi soir et les choses sérieuses commenceraient.

Je pris congé, m'allumai une cigarette, jetai un regard méfiant vers le ciel de Paris. Mais non, pas d'averse en vue, pas un souffle de vent. Autour de moi, la vie des habitants normaux commençait. J'aperçus une vieille dame distinguée pousser un cabas d'un autre âge vers le Monoprix de Franklin-Roosevelt. Les voitures se multipliaient, retour de soirée côtoyant départ en week-end. Un gamin à l'arrière d'une berline me fit une grimace. Je la lui rendis, et il s'écarta de la vitre, épouvanté.

Je devais vraiment faire peur.

Arrivé chez moi, j'eus la surprise de voir une silhouette féminine adossée dans l'entrée. Je m'approchai. Mei avait-elle finalement décidé de faire demi-tour ? Comment avait-elle eu mon adresse ?

C'était Deborah.

— Comment est-ce que tu as fait pour arriver ici avant moi ? On s'est quittés il y a cinq minutes !

— Je suis passée par une rue parallèle. Je n'avais pas envie de dormir seule avec toutes ces histoires.

Je soupirai, passai ma main contre mon visage. Ma barbe devait toujours être impeccable, une nuit n'y avait rien changé, mais j'avais l'impression de sentir des poils rêches et désagréables.

— Je suis flatté, Deb, mais je t'avoue que je ne suis pas en état de faire quoi que ce soit en ce moment. Fatigue, déprime, horreur. Juste

envie de comater une dizaine d'heures.

— C'est exactement ce que je demande.

— Alors tu es la bienvenue.

Il était trop tôt, ou trop tard, pour faire de l'exercice. J'appuyai donc sur le bouton de l'ascenseur. Nous montâmes chez moi. À peine nous étions-nous déshabillés que nous dormions déjà.

Deborah avait raison. Ça faisait du bien de serrer quelqu'un contre soi.

Pour une fois, ce ne fut pas mon réveil qui me tira du sommeil. : un coude savamment logé dans mes côtes obtint ce privilège. Cela faisait longtemps que je n'avais pas dormi avec Deborah, six mois peut-être. C'était fou comme on oubliait facilement les défauts des autres. Deb ne ronflait pas, ne grinçait pas des dents, n'accaparait pas la couette. Par contre, elle bougeait. Elle bougeait tout le temps, à se retourner sur le ventre puis le dos, à chercher une position plus confortable sur l'oreiller, à passer une jambe sur ma cuisse avant de changer d'avis, à se rapprocher de ma chaleur pour ensuite fuir vers la fraîcheur.

Je grimaçai lorsqu'elle me frappa de nouveau du coude. Je me décalai légèrement pour tenter de me rendormir mais le sommeil ne venait plus. Je revoyais en boucle les photos du dossier, auxquelles se superposait le visage d'Audrey ravagé par un scalpel couvert de sang. Je clignai des yeux mais l'image me poursuivait. C'était même un miracle que j'aie pu dormir jusqu'à maintenant. Adaptabilité de l'esprit humain...

Avec un soupir, je renonçai et regardai le radioréveil. Dix-neuf heures. Je détestais casser ma routine.

Je me glissai jusqu'à la salle de bains et laissai couler la douche le temps de trouver une température acceptable. Tant pis si ça réveillait Deb, ce ne serait qu'un juste retour des choses. Pendant que l'eau brûlante me martelait le crâne, je laissai mes pensées vagabonder. Nous étions samedi soir, le moment de la semaine où les pantouflards s'accordaient une sortie, et où les clubs sélectionnaient plus que jamais devant l'affluence. C'était le moment rêvé pour continuer nos recherches et nous documenter sur ce Phil Turner. Un people vaguement has-been comme lui ne passait pas aussi inaperçu qu'un complet inconnu – je ne doutai pas que la moisson serait plus riche qu'hier.

Lorsque je revins dans la chambre, la peau rouge d'être trop frottée, Deborah dormait encore. Sans compassion, je la poussai de la pointe du pied. Elle grogna, enfouit sa tête sous la couette. J'appuyai un peu plus fort. Bientôt, je vis son visage émerger, les cheveux hirsutes, le maquillage ravagé, les yeux embrumés de sommeil.

— Putain, d'où est-ce que tu me réveilles ? Et qu'est-ce que tu fous à moitié à poil ? Si tu voulais me baiser, tu pouvais le faire pendant que je dormais, hein, ça aurait été plus sympa.

— Désolé ma grande, ta proposition me touche mais j'ai la libido en berne. Il est vingt heures, et il va falloir nous préparer à sortir. Je sais qu'il n'y a que les losers pour sortir de chez eux avant minuit, mais c'est le dernier soir où on peut trouver de l'info. Demain, c'est dimanche, la fréquentation sera faible jusqu'à jeudi.

— Vingt heures seulement ? Bordel...

Elle tenta de nouveau de se cacher sous la couette. Je m'en emparai et tirai d'un coup sec. Je n'avais jamais été particulièrement musclé mais Deb devait faire quarante-cinq kilos dans les bons jours. Rapidement, elle se retrouva sans protection à frissonner sur le matelas.

— C'est toi qui as voulu dormir ici, choupette. Ma maison, mes règles.

— Tu appelles ça une maison ? Je parie que tu n'as même pas de café...

Elle n'avait pas tort. Mon appartement remplissait bien sa fonction de pied-à-terre, de garçonnière ou de baisodrome – utilisez le mot qui vous convient – mais il manquait d'attrait au réveil. Je la laissai râler dans son coin, enfilai des vêtements propres, puis lançai une rapide recherche Wikipédia en attendant qu'elle se prépare.

Phil Turner, né Philippe Bompard en 1961 à Asnières. Avait joué blablablablabla.

Rien de bien nouveau. Merci Wiki.

Cette fois, nous étions d'accord pour rejoindre Moussah et ne pas nous séparer. Aucun de nous ne s'était rendu au Cercle la veille, ce serait un endroit comme un autre pour débiter nos recherches et utiliser nos contacts. Je regrettais un peu de ne pas retourner au Purple Rain – le souvenir de Mei restaurait ma libido vacillante. Quel dommage que nous n'ayons pu terminer la nuit plus agréablement ; une nouvelle fois, je blâmais Jessica.

Le Cercle présentait l'avantage d'ouvrir particulièrement tôt, avec une partie pré-soirée qui permettait de se chauffer lentement l'esprit avec quelques cocktails en attendant de pouvoir prendre l'escalier et descendre dans le club proprement dit. Nous allions pouvoir interroger tranquillement les employés avant que la nuit ne démarre vraiment.

Moussah nous rejoignit devant le club. Il avait laissé tomber sa chemise pour un T-shirt qui dévoilait des avant-bras impressionnants. Si nous avions besoin d'intimider quelqu'un, ce serait notre homme. Il sourit de toutes ses dents en nous voyant arriver bras dessus bras

dessous. Parfois, je me disais qu'il ne souhaitait qu'une chose, que Deborah et moi devenions un couple afin de donner un peu de solidité et de liant au petit groupe que nous formions. Malheureusement, je n'étais pas vraiment du même avis. Quant à Deb, je crois qu'elle planait suffisamment pour être prête à répondre oui ou non selon le moment où on lui poserait la question.

Le Cercle avait doublé le nombre de videurs, et la voix du physio s'élevait clairement dans la nuit au milieu d'un concert de protestations. De notre côté, nous possédions à trois suffisamment d'entregent pour entrer n'importe où. Moussah connaissait deux des gros bras, Deb était amie intime du DJ de la soirée et je fournissais plusieurs clients importants. La file s'effaça pour nous laisser entrer sous les huées des refoulés.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait ? hurla Moussah pour couvrir la vibration des basses. On continue à dire qu'on cherche des filles pour un casting ou on commence à parler de meurtre ?

J'hésitai une seconde.

— On reste sur le casting pour l'instant. Et on essaie de recouper l'information avec Turner. Peut-être même qu'il sort ce soir et qu'on pourrait lui poser quelques questions.

— Avec plaisir, grimaça Moussah en entrechoquant ses poings.

Du jour au lendemain, la playlist des DJs résidents ou invités changeait assez peu. J'avais toujours été déçu de constater que la plupart misaient sur les valeurs phares du moment sans introduire trop de fantaisie ou de changement. Les mêmes tubes que la veille me vrillaient les oreilles ; je n'avais qu'une envie, mater les filles qui passaient l'examen d'entrée tout en sirotant un cocktail ridicule. À la place, je commençai à montrer les photos aux fêtards les plus proches. Sans l'excuse de la dope, l'accueil était beaucoup plus mitigé.

— Ton casting, je m'en branle comme de mon premier porno, grommela un pilier de bar en se resservant une Despé.

— Pas mal, les meufs, mais elles ne me disent rien, désolé, s'excusa un playboy au sourire en carton et aux cheveux bien trop gominés pour être honnête.

— Aucune idée mais si tu trouves la première, tu me préviens, elle a l'air d'en vouloir ! ricana un footballeur en mimant une levrette claquée.

La faune de la nuit dans toute sa splendeur. S'il y avait bien quelque chose que j'avais perdu au fil des années, c'était mes illusions sur la classe et le style des jet setters. Je secouai la tête, vaguement écœuré.

Heureusement, je n'eus pas à continuer plus de vingt minutes avant de voir Moussah revenir, tout excité, les yeux aussi brillants qu'après une ligne.

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Plutôt deux fois qu'une, mon pote ! Tu avais raison ! La deuxième fille, Esmeralda-je-ne-sais-pas-quoi...

— Esmeralda.

— Ouais, voilà, elle. Ben pareil, elle est sortie presque un mois avec Phil Turner. Tu parles d'une coïncidence ! Ça remonte à Noël, mais c'est déjà pas mal, comme info, non ?

Je hochai la tête.

— J'avoue. Ça pourrait être une fausse piste mais là ça défie toutes les probabilités. Quatre filles – bon, cinq maintenant – et trois d'entre elles qui auraient fréquenté ce Phil ? Ça ne colle pas.

— Ça colle trop bien, tu veux dire ! Maintenant, faut juste qu'on mette la main sur ce fils de pute et figure-toi que j'ai un tuyau là-dessus aussi.

— Comment ça ?

— Je discutais avec un pote à l'entrée que je n'avais pas vu depuis longtemps. J'ai parlé de Turner, rapidement, tu vois, discrètement. Eh ben il paraît que c'est un habitué du Purple Rain et qu'on l'y trouve presque tous les samedis ! Y a de bonnes chances qu'il y traîne en ce moment !

L'avantage du statut de star, c'est que certains continuaient à vous reconnaître des années après. Mais il y avait un revers à cette médaille. Phil Turner se pistait plus facilement qu'un clubbeur lambda.

Je jetai un œil vers les fêtards qui commençaient à affluer, examinai rapidement nos options. Soit nous restions ici comme prévu pour compléter nos informations, soit nous partions pour le Purple en espérant tomber sur the man himself, le suspect n° 1, l'éviscérateur de ces dames, Phil Turner dans toute sa splendeur fanée.

En temps normal, j'aurais recommandé la prudence. La mort d'Audrey pencha fortement dans la balance, ses yeux vides, sa bouche découpée. Je serrai les dents et glissai les clichés dans ma poche avec plus de force que nécessaire.

— On prend Deborah et on file. On pourra tout aussi bien trouver de l'info au Purple, et puis j'aimerais bien jeter un œil à cette enflure.

— Présomption d'innocence, fils.

Malgré sa consigne de prudence, Moussah portait un masque orageux. Nous cherchâmes Deborah pendant quelques minutes avant de la trouver attablée avec un groupe d'étudiants de bonne famille dont le plus âgé devait péniblement atteindre les vingt ans. L'un d'eux avait passé son bras autour de sa taille dans un geste possessif tandis qu'elle sirotait une coupe de champagne. Elle avait déposé les photos des filles sur la table et les étudiants regardaient avec curiosité les visages des victimes.

Si je n'avais pas été aussi accaparé par ces histoires de meurtre, je n'aurais pu m'empêcher de sourire. Comme d'habitude, Deb parvenait à ses fins avec beaucoup plus de doigté que moi-même ou Moussah. C'était la parasite par excellence, capable de promettre beaucoup sans jamais rien offrir, de se lier d'amitié avec des ennemis jurés sans qu'ils ne lui en tiennent rigueur, de flirter sans jamais aller au bout. En nous voyant, elle ramassa les photos puis se dégagea de l'étreinte du jeune homme avec un sourire d'excuse.

En temps normal, certains représentants de la jeunesse dorée se seraient sentis offensés d'une sortie aussi précipitée, surtout après avoir généreusement profité des bouteilles. Deb s'en sortit par un sourcil arqué. Je secouai la tête, admiratif, incrédule.

— Tu m'impressionneras toujours.

— Pas comme leur champagne. Du demi-sec, un peu trop amer, bulles trop lourdes. Vous avez trouvé quelque chose ?

— C'est possible. On va au Purple, on t'expliquera en chemin. Et toi, de ton côté ?

Elle secoua la tête.

— Ils étaient trop jeunes, pas assez attentifs. Mais d'une très agréable compagnie. Dommage qu'on ne soit pas ici pour le plaisir... tu te rends compte que ton enquête nous emmerde, un peu, Fitz !

— C'est bien pour ça que vous êtes mes amis et que vous ne me laisseriez pas seul dans un tel bordel.

— Non, je ne pense pas que ça suffise...

— Ou bien que je vous fais des prix sur votre consommation.

— Mmm-mmh, mieux.

Nous sortîmes du club alors que la foule commençait réellement à arriver. La queue s'étendait dans la rue et, pour couronner le tout, le ciel semblait de nouveau tourner à l'orage. Les taxis vomissaient leur

trop-plein de jeunesse sur les trottoirs et ce fut un jeu d'enfant d'en récupérer un pour changer de quartier. Deb monta à l'avant, Moussah et moi derrière. Le chauffeur discuta tout le trajet dans son oreillette dans un dialecte incompréhensible. À une époque, les chauffeurs parisiens se montraient ouverts à la conversation jusqu'au point de nous saouler avec leurs questions intrusives et leurs commentaires désabusés sur la politique ou le temps. Aujourd'hui, les kits main libre avaient détruit la convivialité de façade.

Le Purple Rain, comme le Cercle ou le Baron, brassait beaucoup plus d'habitues le samedi que le vendredi. Sur un malentendu, une belle gueule un peu charismatique et bien accompagnée pouvait se faufiler en semaine. Le week-end, c'était tout bonnement impossible. Liste ou non, habitué ou non, la réponse était binaire. Les videurs ici semblaient sortis d'une publicité Benetton : un asiatique, un black, un blanc, un beur. Le seul point commun venait de la largeur de leurs épaules, que Moussah observa en connaisseur.

Le physio me reconnut ; il m'adressa un sourire hypocrite qui dévoila une rangée de dents jaunies par le tabac. Nous fûmes à l'intérieur aussi facilement que cela. Cette fois-ci, il n'était pas question de nous séparer. Il y avait tellement de monde que les gens se pressaient les uns sur les autres en une parodie de copulation lascive. Des fumigènes rouges, bleus, jaunes envahissaient la piste autour des lasers et des spots alternatifs. Le DJ ici venait des États-Unis pour un set et sa liste de succès aurait rempli plusieurs pages de mon écriture en pattes de mouche. Les clubbeurs se déhanchaient avec énergie sur ses choix de sons, la sueur au front, les lèvres retroussées en grimaces bestiales. Si une journaliste BCBG en quête d'un article choc pour les Jeunesses Catholiques voulait écrire sur la déchéance des adolescents et de la musique moderne, le Purple consistait un lieu de choix. Évidemment, une grande partie de ladite jeunesse catholique se trouvait devant moi ce soir.

Je jouai des coudes pour me frayer un chemin autour des dance floors, les yeux aux aguets. Moussah et Deb me suivaient, tout aussi concentrés. Aucun de nous ne savait exactement à quoi ressemblait Phil Turner ce soir, mais la page Wikipédia nous avait donné une image à peu près crédible de l'ancien musicien. En supposant qu'il soit ici, le trouver n'allait pas se révéler une mince affaire. Nous avons pu discuter tranquillement au Cercle pendant la pré-soirée, mais la nuit avançait et produisait de nouveaux corps suintants de transpiration à chaque nouveau tour de cadran.

Nous avançâmes ainsi sans but pendant ce qui me parut un temps infini. Dans un coin, le carré VIP nous tendait les bras, avec ses

tentures aux couleurs encore plus osées et ses espaces réservés tellement tentants. Un peu d'air frais. Enfin.

— Tu crois qu'il est espace VIP ? me hurla Moussah à l'oreille.

— Aucune idée. Mais c'est une star déchue, je pense pas qu'il rentre !

J'avais crié ma réponse moi aussi. En mon for intérieur, j'espérais avoir raison. Si Phil se trouvait dans le carré, tout notre entregent dans le milieu de la nuit n'allait pas nous permettre de l'approcher. Les privilégiés sur l'estrade apparaissaient dans les derniers films à la mode, les derniers matchs, les derniers clips. Ils pesaient chacun quelques millions d'euros au minimum et le faisaient savoir à travers l'achat de bouteilles et la distribution de pourboires généreux. Les 75 centilitres de vodka se payaient 250 euros pour les pauvres gens comme nous mais eux, de leur Olympe rougeoyant de mépris financier, devaient déboursier jusqu'à 350 euros pour le même liquide. Évidemment, ils avaient plus d'espace et des jolies filles à leurs bottes, mais à quel prix ? Quelques paroles de chanson me revinrent en mémoire. *Les rois du monde sont au sommet, ils ont la meilleure vue mais y'a un mais.*

Je fronçai les sourcils. Ces meurtres avaient vraiment dû me retourner pour que je commence à fredonner une comédie musicale. Heureusement, les staccatos des basses du dernier hit de Rihanna me permirent d'échapper à une honte publique. Je levai les yeux vers les fauteuils rutilants du carré VIP. Non, décidément, un gars comme Phil Turner ne pouvait pas se trouver là-haut.

— À part s'il est tombé sur un de ses fans désireux de le rincer ce soir ! mugit Deborah à mon autre oreille, comme si elle avait pu lire mes pensées.

Ce serait la poisse, et le risque n'était pas négligeable. Il n'y avait rien qui boostait autant l'ego des stars d'aujourd'hui que de se moquer de leurs prédécesseurs, forcément moins talentueux et à la gloire plus passagère. Mais nous ne pouvions rien faire si tel était le cas, j'écartai donc cette possibilité de mon esprit.

Nous continuâmes à avancer dans la marée humaine. Je ne dansais pas, mais je commençais à sentir l'envie me démanger. J'étais un clubbeur, bordel de merde, un clubbeur pur et dur, je bougeais sur ces beats depuis des semaines, des mois, des années. Les chansons changeaient, les interprètes aussi, mais l'essence restait toujours la même. Les basses vibraient dans mon corps. Je n'avais qu'une envie, oublier toute cette histoire, oublier Jessica – et Audrey, et Marie, et les autres – et replonger dans ce que je savais faire le mieux.

Pourtant, je ne lâchai pas prise. Trop stupide, peut-être. Je continuai à avancer, bras levés tel Moïse ouvrant la mer Rouge. Et au final, je vis mon Veau d'Or.

Il était là, en train de discuter avec deux grands baraqués en veste de cuir et bottes de moto qui n'auraient certainement pas pu entrer sans sa protection. Lui-même ressemblait à sa photo wikipédia presque trait pour trait, un gaillard dégingandé à la barbe mal taillée, engoncé dans du cuir qui devait lui paraître bien trop chaud dans cette ambiance mais qu'il ne pouvait pas enlever sans faillir à sa réputation. Des clous ridicules brillaient à ses épaules, à moitié recouverts par ses cheveux trop longs. Il portait des gants – là encore, malgré la chaleur – et je ne pus m'empêcher de penser à l'absence d'empreintes sur les lieux des crimes. Aucun rapport, je le savais, pourtant le détail se grava nettement dans ma mémoire. Il ressemblait à Axl Rose période November Rain, sans le smoking ni la prestance. Rien ne le distinguait de tous ces losers qu'on pouvait voir dans les émissions de fin de soirée, ouvriers et employés intimement convaincus qu'ils perceraient un jour dans la chanson et qui s'habillaient en boys band malgré leur ventre à bière et leurs cinquante ans.

La seule différence, c'était que Phil Turner avait déjà percé. À en croire sa page, il avait même vendu près d'un million d'albums. Et puis la désaffection, les feux qui s'éteignaient, l'oubli, la décrépitude. Je pouvais presque avoir de la compassion pour lui, comprendre la souffrance qu'il devait endurer.

Assez pour tuer cinq filles et les mutiler atrocement ?

— C'est lui ! me cria Moussah, un peu à retardement.

Il rajouta quelque chose mais les paroles se perdirent dans le volume de la musique.

En temps normal, la présence des deux malabars m'aurait incité à jouer la diplomatie. J'étais certes grand, mais des années de cocktails et de dance floors n'avaient pas contribué à me muscler. Les rares fois où j'attirais réellement les ennuis, je parvenais à m'en sortir avec un sourire, un trait d'esprit, des relations bien placées, parfois un billet plié en quatre. Normalement, c'est ce que j'aurais dû faire là aussi.

Seulement je n'étais pas dans mon état normal. Je revoyais la scène de crime et ça ne me donnait aucune envie de prendre des gants. J'avais Moussah avec lui, et ses muscles n'hésiteraient pas à se comparer à ceux des deux costauds réunis. Quant à Deborah... eh bien, je n'avais pas envie de paraître lâche devant elle.

J'avancai d'un pas rapide vers l'espace libéré par les gardes du corps de la pseudo-vedette. À y réfléchir, c'était étrange qu'il ne soit pas en

train de discuter avec un aréopage d'admirateurs et de pique-assiettes. Il avait l'air nerveux, son regard bondissant d'un côté à l'autre de la salle. Lorsque nos yeux se croisèrent, je pus confirmer ce que les témoins avaient rapporté : il avait des yeux d'un bleu saisissant, encore plus bleus que les miens. Cela me donnait une raison de plus de haïr ce salaud. Personne n'avait le droit de me concurrencer sur ce terrain.

Il vit que je ne détournai pas le regard et que j'avancai droit vers lui. Sa main alla s'enfoncer sous sa veste comme s'il cherchait quelque chose et pendant un instant atroce je crus qu'il allait en sortir un flingue. Mais non, il la gardait là, comme pour protéger son cœur. Il posa son autre main sur l'épaule d'un des malabars. Les sbires se tournèrent d'un seul mouvement vers moi. Eux ne paraissaient pas impressionnés pour deux sous. Ils croisèrent les bras et firent barrage avec l'habitude de videurs entraînés.

— Soirée privée par ici, bonhomme. On passe pas, gronda le premier.

Il ne prenait pas particulièrement soin de lui, ses cheveux gras répandus sur ses épaules, une barbe mal taillée lui mangeant les joues. Je coulai un regard vers l'autre, moins massif mais plus pro dans un costume taillé sur mesure.

— J'ai toujours voulu parler à Phil Turner, mais je ne pensais pas le rencontrer au détour d'une soirée, commençai-je avec un large sourire hypocrite. Si vous voulez bien vous écarter...

La difficulté de servir un discours tout en nuances et en circonvolutions en pleine soirée, c'était que le DJ n'était que rarement d'accord pour faire une pause derrière ses platines. La moitié de mon argumentation sortie du fond du cœur termina recouverte par un fond de batteries qui me secoua de la tête au bassin. Les deux haussèrent les épaules à l'unisson. On leur avait demandé de bloquer, ils bloquaient.

Derrière leur masse corporelle imposante, je pouvais voir Phil Turner se diriger d'un pas nerveux vers l'escalier, repoussant au passage un minet dont la seule chemise devait valoir la totalité de la poudre que j'avais sur moi. Le gamin se retourna en râlant, mais ses protestations furent aussi noyées par la musique que mes explications.

Le temps n'était pas à la subtilité.

— Moussah..., commençai-je à articuler en me tournant vers mon ami.

Je n'avais pas besoin de continuer. Dans un rugissement de lion,

sans même regarder si nous étions observés ou non, Moussah se jeta sur les deux balèzes pour les écarter de mon chemin. C'était des professionnels, et ils avaient fait assez de gonflette pour paraître impressionnants, mais ils ne s'attendaient pas à recevoir dans les jambes le tacle d'un grand black de cent vingt kilos. Cheveux-Gras agita les bras pour retrouver son équilibre et trouva le revers de la veste de Beau-Costard. Dans un grondement de colère, les deux s'effondrèrent.

Je n'avais pas signé pour me battre. On ne savait jamais comment les combats tournaient. Il suffisait d'un moment d'inattention pour se faire casser le nez, ou perdre une dent. Et alors quoi ? Comment pouvais-je justifier de mettre en péril un visage comme le mien ? C'était mon assurance tout-risque, mon passeport pour des nuits d'ivresse et des deals bien ficelés. J'enjambai donc les deux brutes sans hésiter, écartant les mains comme pour m'excuser, et me dirigeai vers Phil.

Je ne voulais pas crier victoire, mais il n'était tout de même pas net, le Turner. On ne prenait pas la fuite ainsi lorsqu'on n'avait rien à se reprocher. Peut-être s'agissait-il simplement de drogue ou d'un autre péché véniel (selon mon échelle de valeur un peu tordue, certes) mais je n'avais pas vraiment la tête d'un flic, plutôt d'un bon client, alors pourquoi filer ainsi ?

Derrière moi, les deux compères se relevaient mais la musique et la masse de la foule empêchaient les bruits de parvenir jusqu'à mes oreilles. Il allait probablement falloir un moment avant que les vigiles ne remarquent l'échauffourée et la prennent pour autre chose qu'une bousculade entre amis. J'espérais que Moussah tiendrait le choc, mais je me faisais peu d'inquiétude. Et puis, il avait Deb avec lui. Dans son genre, elle était redoutable.

Je me faufilai avec grâce entre les danseurs. S'il y avait bien quelque chose que mes années de clubbing m'avaient appris, c'était d'éviter la ligne droite et d'osciller en fonction des mouvements de la foule pour passer plus rapidement. Phil n'avait pas mon expérience. Je gagnai du terrain sur lui, jusqu'à poser ma main sur son épaule. Je sentis ses muscles se contracter sous le blouson de cuir, comme s'il allait tenter quelque chose, puis il se détendit. Il se retourna, les bras levés en signe de défaite.

— OK, OK, tu m'as eu, j'ai déjà la hanche qui me fait mal et pas envie de courir pour rien. Alors si tu me disais ce que tu me veux et qu'on en finisse ?

Je me penchai en avant pour comprendre ses paroles malgré la

musique. C'est à ce moment qu'il me décocha un coup de poing en plein visage. Je sentis mon nez absorber l'impact, puis une vive douleur qui irradiait dans l'ensemble de mon crâne alors que je partais en arrière et qu'il reprenait sa fuite. Normalement, je me serais retrouvé par terre mais il y avait tellement de monde que les corps arrêterent ma chute et que je restai debout, les yeux baignés de larmes. Je portai ma main à mon nez mais la douleur était telle que je la retirai tout de suite. Du sang maculait mes doigts.

Putain. L'enfoiré.

Qui était l'abruti qui avait qualifié la boxe de noble art ? Alors que je tentais de reprendre mes esprits, le nez ensanglanté, les yeux embués, je cherchais en vain la noblesse dans le coup de poing que je venais de recevoir. Me frapper ainsi en plein visage, c'était un crime de lèse-majesté – et il n'y était pas allé de main morte, l'enflure. Fort de son passé de loubard, de blouson noir ou autre gang à la mode durant son adolescence, Phil semblait s'y connaître suffisamment pour frapper là où ça faisait mal. La vibration des baffles décuplait la sensation de flou qui m'envahissait, harmonisée au rythme du sang qui battait à mes tempes.

Je le fixai avec colère à travers mes larmes. Il s'éloignait d'un pas pressé, repoussant les danseurs qui n'avaient rien vu ou refusaient de prendre parti. Dans quelques secondes, il aurait disparu et je serais toujours là, à me tenir le nez en gémissant sur ma défiguration précoce.

C'est à ce moment, les mains pleines de sang, la douleur irradiant dans tout le crâne, que je sentis la colère m'envahir. C'était assez étrange, cette rage froide. Je ne me rappelais pas m'être jamais énervé jusqu'à maintenant. Bien entendu, il y avait eu des déceptions dans ma vie, des moments de doute, parfois de frustration. Je me rappelais un esclandre voici quelques années lorsqu'on m'avait accusé de couper ma coke. Le ton était monté, des insultes avaient volé. Nous en étions presque venus aux mains.

Mais la véritable colère, cette déferlante émotionnelle qui abolissait toute logique, voilà qui était nouveau pour moi.

C'était un peu comme une montée d'ecsta. Je ne touchais plus à ces merdes depuis des années mais la sensation d'énergie et de bonheur des premiers temps me restait encore vive à l'esprit. Je sentis mes yeux s'éclaircir, les larmes ravalées par ma cornée dilatée. L'adrénaline courait dans mes veines. Je profitai de l'aide vaguement embarrassée des clubbeurs les plus proches pour me redresser. Il y avait du sang sur ma chemise. Si ce n'était pas malheureux, un D&G à plus de 150 euros que je n'avais porté que deux fois. À voir ce sacrilège, ma colère enfla de plus belle. Je pouvais encore voir mon adversaire disparaître dans la foule, de plus en plus loin, en direction de la sortie. Sans hésiter, je me lançai à sa poursuite. Le volume de la musique étouffa le chapelet d'insultes que je dirigeai à son encontre.

De nouveau, je gagnai du terrain sur lui. Certains fêtards m'apercevaient de loin, le sang, l'expression orageuse, les poings serrés ; ils déblayaient d'eux-mêmes le chemin. Je ne prenais pas le temps de les remercier ou de les rassurer. Tout en moi restait focalisé sur le large dos qui fendait la foule, certain de son impunité, convaincu d'avoir étalé d'un seul coup le gêneur qui était venu lui parler.

Eh bien le gêneur était toujours là, et de très mauvaise humeur. J'étais sur ses talons lorsqu'il atteignit l'escalier, prêt à lui plonger dans les jambes. Pendant un moment, je crus que tout était fini en voyant la silhouette soupçonneuse des videurs à l'entrée mais Phil ne fit pas le moindre geste pour se mettre sous leur protection. À la place, il poussa les doubles portes comme s'il avait le diable aux trousses et se retrouva dans la rue. Je l'y suivis presque aussitôt. La foule devant le club nous jeta un regard furtif puis retourna à son occupation principale : attendre patiemment que le physio fasse son choix. Le Parisien avait inscrit dans ses gènes la capacité à ignorer les problèmes qui ne le concernaient pas directement. À certaines époques, j'avais pesté contre une telle mentalité. Aujourd'hui, je la bénissais.

Phil tenta une nouvelle fois de prendre du champ. Il avait trop bu, ou peut-être son âge et ses excès le rattrapaient-ils enfin, mais il semblait ralentir.

Il bruinaît doucement sur les pavés inégaux, une petite pluie fine qui ne pénétrait pas mon abondante tignasse. Les gouttes effleuraient mon visage pour se mélanger au sang et aux larmes. L'éclairage blafard des lampadaires traversait quelques écharpes de brume qui donnaient à la capitale française un vague air de smog londonien. Voilà qui était de circonstance alors que je poursuivais Jack l'Éventreur.

Il tourna au coin d'une ruelle goudronnée, abandonnant le chemin balisé des magasins de luxe, et je le suivis aveuglément.

Le coup m'atteignit au menton avec toute la force dont il était capable. Cette fois-ci, il n'y avait pas de danseurs pour me retenir. Malgré toute ma volonté, je sentis mes jambes ployer et me lâcher honteusement. Je m'effondrai dans la rigole, dans les odeurs d'urine molle, en maudissant ma patte folle. La douleur me rendait poète. J'amortis tant bien que mal ma chute pour éviter de me cogner la tête et restai allongé sous la pluie, incapable de comprendre ce qu'il venait de se passer.

Je n'eus pas longtemps à attendre. Une main se posa sur mon épaule et me secoua sans ménagement.

— Hey !

Voyant que je ne réagissais pas, Phil raffermi sa prise pour me hisser contre le mur. J'ouvris péniblement les yeux. Son visage était à deux doigts du mien, les babines retroussées en une grimace terrifiante. D'aussi près et malgré la lumière défaillante, je pouvais voir toutes les cicatrices que l'acné avait laissé sur sa peau fatiguée, les cernes sous les yeux et les poches qui soulignaient ses excès. La pluie empruntait avec bonheur ces rigoles naturelles jusqu'à donner l'impression de véritables larmes.

— Maintenant, on va pouvoir s'expliquer, petit con !

Son haleine alcoolisée me fouailla les narines. Relents de vodka, de rhum et de Cointreau. Je ne voulais pas savoir ce qu'il avait pu ingurgiter. Je cherchai à reprendre mes esprits, vaguement conscient de m'être jeté tête baissée dans son piège, dans une rue où personne n'allait pouvoir intervenir. Je clignai des yeux.

— S'il y a bien une chose que je n'aime pas, c'est être dérangé par des merdeux de ton genre, des fouilles-merdes qui veulent remuer la merde, me cracha-t-il en une orgie scatophile. Alors je vais te démolir le portrait bien gentiment, te faire cracher tes dents, peut-être te saigner comme un porc. Qu'est-ce que tu en penses, hein ?

— Vous êtes malade..., balbutiai-je.

— Ah ouais ? C'est moi le malade ? Qui c'était, le bourrin qui s'est jeté sur mes amis, hein ? En plein club ? C'est pas une affaire de malade, ça ?

Son souffle était chaud contre mon visage, brûlant comme celui d'un cracheur de feu.

— Et qu'est-ce que vous avez tous à vouloir m'emmerder ce soir ? D'abord, elle, maintenant toi ?

Malgré mon évanescence, je parvins à hausser un sourcil devant ses derniers mots.

— Attends, attends une seconde. Comment ça, elle ? Qui ça ?

— Ne te fous pas de moi, bordel !

Il m'allongea un nouveau coup, mais son cœur n'y était plus. Je levai machinalement le bras et son poing vint m'engourdir l'épaule au lieu de me faire sauter quelques dents. Si je restais ainsi à attendre de l'aide, je ne voulais pas savoir dans quel état j'allais finir. J'imaginai déjà sans peine l'impression que je devais donner avec mon nez en patate.

Je me jetai donc sur lui de toutes mes maigres forces et lui attrapai les bras. Il recula, surpris. Je n'y connaissais rien en baston, en dehors de mes nombreux visionnages des Bruce Lee durant mon enfance (et, en y réfléchissant bien, quelques jours de rêvasserie devant les exploits du Karate Kid). J'agis donc par pur réflexe et, lorsqu'il se pencha en avant pour retrouver son équilibre, je lui donnai un coup de tête en plein visage. Le bruit était satisfaisant et je l'entendis crier.

Ce qu'on n'apprenait pas en regardant les films, c'est que donner un coup de crâne faisait *mal* ! Des vertiges m'assaillirent. Je reculai, pris de nausée, le nez en capilotade, le brushing dérangé. Sa main vint déchirer ma chemise sans même que je réagisse à la provocation. Je me ruai de nouveau sur lui et nous nous empoignâmes sous le ciel bas et lourd de l'orage parisien.

La pluie redoublait d'intensité, des gouttes chargées de pollution et d'amertume qui s'écrasaient désormais sur ma peau à vif. Je tenais ses poignets, il visait ma gorge, et nous dansions l'un contre l'autre en une parodie de slow morbide. L'un de nous trébucha, je ne sais pas qui, et nous nous retrouvâmes sur le sol à lutter dans le caniveau. Du coin de l'œil, je vis une jeune fille en minijupe s'engager dans la rue, nous jeter un œil puis se détourner précipitamment. J'avais envie de l'appeler, de lui demander de l'aide, mais ma voix s'étouffait dans ma gorge.

Sa main vint chercher mes yeux et je me défendis en poussant un cri perçant. Je tentai de monter à califourchon sur lui, m'écorchant les doigts sur les clous pointus de son blouson. D'une ruade, il se débarrassa de moi et entreprit à son tour de tenter de me maîtriser. Je libérai un poing pour venir lui ébranler la mâchoire. Il grogna, tenta un coup de tête qui n'atteignit pas sa cible, et la lutte recommença.

Je ne sais pas combien de temps nous avons passé à rouler ainsi sur le pavé, sans technique ni force, lui-même anesthésié par l'alcool et moi prisonnier de mon manque d'exercice, espérant sans doute chacun que la cavalerie arrive et que nos amis viennent nous séparer. Où était Moussah quand on avait besoin de lui ? D'un seul coup, le grand videur aurait pu étaler ce has-been. Dans mon état, j'aurais même été ravi de voir arriver Deborah et ses talons aiguilles redoutables.

Personne ne vint. La jeune fille n'avait pas averti la police ni même les videurs, probablement convaincue d'assister à une rixe de poivrots. Je ne pouvais la blâmer – combien de fois avais-je moi-même détourné le regard ? Nos mouvements se firent plus lents, nos coups plus mous, jusqu'à ce que nous arrivions à une trêve tacite. Nous nous séparâmes avec méfiance, haletants. J'avais la poitrine en feu. La bonne nouvelle, c'était que je ne sentais plus mon nez. Avec tous les

bleus et les coupures que j'avais récoltés, la douleur avait reflué quelque part loin de moi.

Je posai ma main contre le mur et m'accrochai désespérément aux interstices des briques. Dans un effort surhumain, je me redressai. Phil m'imita, les jambes flageolantes. Son blouson pendait lamentablement sur son bras, du sang perlait aux commissures de ses lèvres, et on pouvait voir une trace distincte de... griffure ? le long de sa joue. À quel moment l'avais-je griffé ?

— On fait une pause ? haleta-t-il.

Je hochai la tête, méfiant.

— Ça dépend. Si c'est pour me reprendre un coup en traître, je ne suis pas sûr d'être d'accord.

— Oh, c'est bon, tu l'avais cherché, le même. Mais c'est pas grave, je te pardonne tes manières.

— Monsieur est bien bon.

Je lui dédiai un sourire canaille. Avec le sang dans ma bouche, l'impression devait être faussée car il ne me rendit pas mon rictus.

— Bon, avant qu'on se remette sur la gueule, si tu me disais ce que tu me veux ?

— Et on n'aurait pas pu commencer par là ?

— Ce n'est pas moi qui ai sauté sur mes potes, ne change pas les rôles.

Je restai suffoqué devant tant d'insolence.

— Ils ne voulaient pas nous laisser passer !

— Et alors ? Quand quelqu'un te refuse l'entrée, tu fonces dans le tas ? Un physio t'interdit de passer et tu cognes les videurs ? Une star te refuse un autographe et tu assommes le service d'ordre ? Putain, elle est jolie la jeunesse ! Tu ne t'es pas dit que je voulais simplement ne pas être emmerdé ?

J'avais la vague impression que les événements ne s'étaient pas déroulés ainsi, pourtant je ne trouvais aucune faille dans son raisonnement. La pluie qui me dégoulinait dans les yeux ne cessait de me faire ciller. Je ne parvenais pas à me concentrer. La scène dans le club me revenait par vagues douloureuses, les brutes qui s'interposaient, le placage de Moussah, la poursuite... Pourtant il y avait quelque chose qui ne collait pas.

— Lorsque j'ai avancé vers toi, tu étais déjà en train de faire demi-

tour et de fuir, observai-je. Je veux bien croire que nous avons agi brutalement, mais pourquoi partais-tu si tu avais la conscience tranquille ?

— Peut-être que la musique ce soir m'ennuyait, peut-être que je voulais changer d'endroit, ça ne t'est pas venu à l'idée, non ? C'est marrant, à te voir taillé comme un poulet, je n'aurais pas imaginé que tu en viennes aussi rapidement aux mains. Faut croire que le volume sonore dans les boîtes met tout le monde sur les nerfs...

Il soupira. Toute agressivité semblait avoir disparu dans ses yeux, ses traits, sa voix. Il n'avait plus l'air que d'un homme mûr engoncé dans des vêtements trop jeunes pour lui, les cheveux trempés collés sur le sang de son visage. Je n'avais pas une grande expérience des combats mais il me semblait que le nôtre était terminé. Lorsque Phil plongea sa main dans sa veste souillée, je ne cillai même pas, n'anticipai pas une arme ou une nouvelle dérobade. Il en sortit un paquet de cigarettes écrasé.

— Tu en veux une ? Calumet de la paix ?

— Il n'y a pas de poison, là-dedans ?

— Pas plus que dans n'importe quelle clope, le même. Fumer tue, tu le sais, ça.

Je hochai la tête, acceptai son offrande avec gratitude. Je ne pus m'empêcher un geste de recul lorsqu'il avança le poing, mais sa violence semblait bel et bien éteinte. Je mis mes mains en coupe pour me protéger du vent et de la pluie ; la flamme de son briquet vint éclairer mon visage dévasté.

Putain, que c'était bon ! Une clope après la baston, c'était encore meilleur qu'après l'amour !

Je sentis presque physiquement l'adrénaline refluer, comme un liquide qui quittait mes veines après avoir atteint son objectif. La douleur revenait par vagues, de mon nez, de mes côtes. Je m'efforçai de l'ignorer et tetai ma cigarette avec l'ardeur d'un miraculé.

Nous restâmes ainsi sans rien dire, à fumer tous les deux comme de vieux compagnons. Trempés et boueux comme nous étions, la pluie ne nous gênait pas plus que ça. Le silence était agréable, mais il ne pouvait durer éternellement.

— Bon. Maintenant qu'on s'est présentés et qu'on s'est bien tabassés, si tu me disais ce que tu me veux ?

Je soufflai un nuage de fumée vers le ciel gris, jouant la montre. Pas de Deb, pas de Moussah, uniquement Fitz super-flic. Je me préparai à

lui sortir un mensonge, le couplet habituel, une histoire pour le mettre en confiance, mais quelque chose dans son regard m'en dissuada.

— OK. Je te préviens, ce n'est pas très agréable à entendre. Mais d'abord, je voudrais savoir si tu connaissais ces filles.

Je plongeai ma main dans ma poche. Je n'eus pas le temps d'en sortir les photos.

— Oh putain, j'en étais sûr. Je savais que tu allais poser les mêmes questions que l'autre folle. Va falloir que tu m'expliques clairement les choses, le même, parce que la version de ta copine ne tenait pas vraiment debout.

— Ma copine ?

— Ouais, l'Asiat. Beau cul, belle gueule, super agressive. Ne me dis pas que tu ne vois pas de qui je veux parler, ça ferait gros comme coïncidence. Elle est venue s'installer à ma table sans invitation, a commencé à m'expliquer que j'étais dans la merde, que j'allais finir en tôle, qu'on avait retrouvé une fille morte et que j'étais le dernier à l'avoir fréquentée, ce genre de bordel. Devant mes potes, comme ça, sans introduction.

— Oh, merde.

J'avais beau ne pas avoir beaucoup de recul, ça sonnait au moins physiquement comme Mei. Qu'est-ce qui avait pris à la jeune Coréenne de tenter de mener son enquête toute seule ? Pas étonnant que Phil Turner soit aux abois si on lui avait déjà sorti un couplet sur les filles mortes. S'il était bien le meurtrier, il devait sentir la traque se refermer sur lui.

Pourtant, malgré sa réaction initiale, malgré la violence dont il avait fait preuve, j'avais du mal à voir dans ce grand dadais désabusé le croque-mitaine qui avait expédié ces filles ad patres. Trop de lassitude pour commettre des actes d'une telle barbarie. Alors je haussai les épaules, et écrasai ma clope par terre d'un pied mal assuré.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit, exactement ?

— Des conneries, enfin je crois, je ne sais pas. Que quelqu'un avait tué plusieurs filles, et que comme par hasard je les avais sautées juste avant. Dans sa bouche, ça faisait de moi leur meurtrier. Elle menaçait de tout dire à la police si je ne lui parlais pas. Qu'est-ce que je m'en souviens, des filles avec qui je couche, bordel ? Je l'ai envoyée chier, bien sûr, mais elle paraissait déterminée. Je ne frappe pas les femmes, alors il a bien fallu que je subisse ses questions.

Je me tâtai le nez.

— C'est bien la première fois de ma vie que je regrette d'être un mec, maugréai-je. Écoute, je ne vais pas te raconter de conneries, ça ne servirait à rien de toute façon. Je ne connais pas cette fille plus que ça, à part qu'elle s'appelle Mei. Je l'ai rencontrée hier alors que je menais mon enquête de mon côté, et je crois que ça lui a monté à la tête. Elle a voulu faire sa justicière, ou quelque chose de ce genre.

— Et toi, t'es flic ? Journaliste ? Non, il me semblait bien. Alors ce n'est pas ce que tu veux faire toi aussi, ta propre histoire, ta propre justice ?

— C'est plus compliqué que ça...

Je lui racontai succinctement mon implication, lui fis jurer le secret, confirmai la mort des deux filles – quand je pensais à Jessica qui voulait garder tout ça secret – et rajoutai la photo d'une troisième. Marie Taillet, la première victime. Il s'en empara, loucha à travers un coquart pour tenter de mieux voir. Il me la rendit en haussant les épaules.

— Ta copine Mei m'a parlé de celle-là aussi, mais je te ferai la même réponse qu'à elle. Autant je me souviens vaguement des deux autres, autant cette fille ne me dit rien. Désolé, le même. J'aime bien avoir la réputation d'un mec qui s'est tapé le tout-Paris, mais elle n'en fait pas partie.

— Ne dis pas de conneries, quelqu'un t'a vu avec elle !

— Ah ouais ? Parce que ce n'est pas ce que m'a ressorti l'Asiatique. Pour elle, c'était juste un mec brun avec une barbe et des yeux bleus. Du coup, forcément, comme il y a qu'un seul barbu dans le coin, ça tombe sur moi. Sauf que c'est pas vrai, justement. Y a pas qu'un seul barbu. Si tu veux un suspect, j'en ai un pour toi, et un juteux !

La conversation commençait à m'échapper. Je rejetai en arrière mes mèches trempées pour plonger mon regard dans le sien. Bleu contre bleu. Je sentais le froid pénétrer mes os et n'avais qu'une seule envie, retrouver mon lit et mes couvertures. Pour la première fois depuis des années, l'envie d'éventrer l'un des sachets que je vendais se fit jour. Une ligne, une seule petite ligne et mes problèmes me sembleraient bien innocents.

Je laissai fuser un soupir.

— Qu'est-ce que tu as dit à Mei ?

— La même chose que ce que je vais te dire. On peut se foutre sur la gueule autant que tu veux, ça ne changera rien. Je n'ai jamais frappé une fille – bon, sauf en levrette – et je n'en ai certainement jamais tué. Je ne sais pas qui a commis tes crimes, mais c'est pas moi. Si tu ne me

crois pas, envoie-moi les flics et lâche-moi le cul.

— Et cette histoire de suspect ?

Il haussa les épaules, son regard se fit roublard.

— D'habitude, je ne reste pas longtemps avec les filles que je croise en soirée. Question de réputation, tu vois. Qu'on ne dise pas que le brave Phil est devenu soft. Mais la petite Esmerelda, je l'avais quand même bien dans la peau, j'avais l'intention de la revoir. Elle m'avait dit où elle sortirait le week-end d'après, donc j'étais là pour lui payer un verre, ce genre de connerie, la parade nuptiale habituelle. C'est pas à toi que je vais faire la leçon.

Je hochai la tête, masquant mes sentiments. Ce genre d'homme me crispait particulièrement, et la comparaison qu'il établissait entre nous me donnait envie de vomir. Pourtant, ses renseignements valaient le prix de mon silence. Je tendis ma main vers lui et il comprit mon geste muet, sortit une nouvelle cigarette. Mon mépris se dissimula derrière des volutes bleutées.

— Continue, offris-je.

— Lorsque je suis arrivé au Cercle ce soir-là, elle était déjà en conversation avec un mec. Un gars plus âgé que moi, si tu veux bien le croire. Genre vieux beau, tu sais, cheveux poivre et sel soigneusement peignés en arrière, sourire blancheur deux en un, regard charmeur. Ils discutaient tous les deux, ils avaient l'air super proche. Il avait sa main sur sa cuisse, si tu vois ce que je veux dire.

— Je vois...

— Bref, c'est pas des manières, tu comprends, je décide de revoir une fille et elle ne m'attend pas, c'est pas vraiment le truc super correct. Alors j'avance, je m'interpose entre Esmeral... Esmer... – putain, mais quelle idée d'avoir un prénom aussi compliqué – Esmerelda et le vieux pour lui dire ma façon de penser. Et là...

Il s'interrompt. Je le sentis hésiter, vis une ombre passer sur son visage. Peut-être était-ce la pluie. Si j'attrapais une pneumonie, Jessica allait devoir payer la note.

— Et là ?

— Et là, il m'a lancé un putain de regard. Il avait les yeux les plus froids que j'ai jamais vus, bleus comme les miens, comme les tiens, mais pire, comme si... je ne sais pas, comme un putain de mort-vivant. Un seul regard et il m'a fait reculer. Pourtant, je n'ai rien contre une petite baston de temps en temps, mais là je n'avais qu'une envie, partir et m'écraser.

— Laisse-moi deviner, il avait une barbe comme la tienne, aussi ?

Phil ricana.

— Comme la mienne, pas vraiment, mais une barbe, ouais. Le genre de truc taillé en pointe, très vieux siècle, si tu vois ce que je veux dire. En fait, tout chez lui faisait Renaissance, son costume, son regard, sa coiffure... à se demander ce qu'il foutait dans le temple de la House à kiffer un DJ colombien.

— Il était grand ? Petit ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? Je l'ai vu qu'une fois, et je peux te dire que j'ai pas vraiment eu l'intention de traîner autour de lui. Pas vraiment une personne saine, si tu vois ce que je veux dire. Je l'imagine bien en parrain de la mafia avec des porte-flingues.

— Tu me disais qu'il sortait tout droit du XVI^e siècle ?

— Des porte-épées si tu préfères. Du pareil au même pour moi. Esmerelda avait beau avoir un super cul, j'ai pas vraiment insisté et j'ai continué la soirée ailleurs. Alors tu vois, si elle a disparu, si elle s'est fait buter, j'ai comme dans l'idée que ce mec-là y est peut-être pour quelque chose. Seulement à ta place, je laisserais tomber.

Sa voix baissa d'un ton, devint confidentielle. Je m'approchai avec méfiance. La dernière fois que j'avais cédé à ce stratagème, je m'étais fait aplatis le nez.

— Pourquoi veux-tu que je laisse tomber ?

— Je te l'ai dit, ce mec n'est pas net. Je ne veux pas te vexer, mais niveau dangerosité t'es pas au niveau. Je suis raide bourré et t'as été infoutu de faire autre chose que de me chatouiller. Alors je n'ose pas imaginer ce que ça donnerait si tu rencontrais cet enfoiré.

— Hey ! protestai-je.

J'avais eu l'impression de donner une excellente prestation. Pour une première fois, en tout cas. Il gloussa dans la semi-pénombre.

— Fais ce que tu veux, joue les fouille-merdes si ça t'amuse, mais ne t'étonne pas de récolter des coups. Ce gars-là, il sent les embrouilles. T'as pas les épaules pour ça. Alors va voir ta copine, va voir la police, fais ce que tu veux, mais lâche l'affaire. Y a une raison pour laquelle ces connards de flics existent, et c'est pas uniquement de foutre des papillons sur nos pare-brises. Tout ça ne te concerne pas, au fond.

— Le problème, c'est que ça me concerne. Je connaissais une de ces filles.

Il haussa les épaules.

— Et alors ? J'en connaissais deux. Elles auraient pu finir écrasées par une voiture, butées pour leur portefeuille, noyées en mer. C'est pas de bol pour elles, mais honnêtement je n'y suis pour rien, et toi non plus. Ta copine commissaire t'a donné un fardeau trop lourd pour toi. Qu'elle fasse son boulot, on fera le nôtre.

Je ne pus retenir un ricanement de dérision.

— Le nôtre ? Qu'est-ce que tu fais, toi, comme boulot ?

— Je fais tourner les industries des loisirs et de l'alcool. Ça, je le fais très bien. Et m'est avis que grâce à moi, une pharmacie du coin te vendra quelques pansements et du mercurochrome. Voilà ma contribution à l'économie française. Je ne vais pas chercher plus loin, et tu ne devrais pas non plus.

Il se détourna. Je le laissai partir. Que pouvais-je faire, de toute façon ? Je tenais à peine debout, et il avait déjà dit tout ce qu'il souhaitait partager. Je ne pensais pas qu'il était l'assassin. Peut-être m'avait-il raconté n'importe quoi, peut-être m'avait-il jeté de la poudre aux yeux. Mais l'allusion au bonhomme en vieux costume piquait ma curiosité. Une nouvelle piste à explorer.

Non, je n'avais pas l'intention de lâcher aussi facilement cette histoire. En explorant d'une langue hésitante l'intérieur de ma mâchoire, je goûtai le sang frais. Pour la première fois depuis des années, je me sentais vivant. C'était donc ça, cette fameuse ivresse du combat dont certains parlaient et qui m'avait toujours paru ridicule.

Il s'enfonça dans la nuit. Un premier réverbère ralluma sa silhouette, puis un second ; il se para de couleurs floues. Il boitait de la jambe gauche et je sentis une sourde satisfaction à voir qu'il ne s'en sortait pas indemne.

Je le vis se retourner, hésiter. Dans la lumière du dernier réverbère, il me semblait bien plus fragile et tassé, les clous moins fringants qu'il y avait quelques minutes.

— C'est quand même dur de vieillir. À une époque, on venait me demander des autographes. Maintenant, on me tabasse dans le caniveau.

Le retour jusqu'au club n'eut rien de glorieux. La bruine se transforma en pluie fine, puis en averse, alors que je quittai la ruelle pour rejoindre la civilisation. Le ciel dégorgeait son trop-plein de pollution en gouttes grasses et le tonnerre venait noyer épisodiquement les bruits de la circulation. J'avancais dans mes chaussures pleines d'eau, les chaussettes en tire-bouchons sur mes mollets de coq, les orteils désagréablement immergés. Chaque pas martyrisait un peu plus le cuir de mes semelles.

Une chemise D&G : 150 euros. Un jean Diesel : 100 euros. Des mocassins Tony Hilfiger : 200 euros. Se rouler dans la boue avec un inconnu ? Ça n'avait pas de prix.

J'arrivai devant l'entrée du Purple sans grande illusion. J'avais beau être connu, il y avait peu de chances qu'on me laisse rentrer dans un état pareil, trempé, habits déchirés, sang sur le visage, regard hanté.

Ça se bousculait sur le trottoir malgré la pluie. Les minets qui attendaient depuis plus d'une heure n'allaient pas renoncer pour quelques gouttes ; je pris un malin plaisir à les observer dans leur hésitation, certains ôtant une veste qui coûtait un SMIC pour la tendre au-dessus de la tête de leur partenaire, d'autres renfonçant la tête dans les épaules en attendant stoïquement la fin de l'averse. C'était impressionnant de voir à quel point peu connaissaient encore l'usage du parapluie. C'était impressionnant de voir que j'étais exactement comme eux.

Je restai en retrait pour fuir la lumière des lampadaires. Mon portable était toujours dans ma poche, miraculeusement intact malgré mes pitreries. Je m'en emparai pour appeler mes amis lorsqu'une commotion à l'entrée me fit relever les yeux. Pas besoin de téléphone – ils étaient là, accompagnés manu militari vers la sortie. L'escorte de videurs semblait amicale, riant et plaisantant avec Moussah, mais ça n'en était pas moins une expulsion et la foule ne s'y trompa pas. Les minets prirent du champ devant mes deux compagnons comme devant des pestiférés.

Je pris le temps de les détailler avant de sortir de la porte cochère où j'avais trouvé refuge. Deborah semblait en bonne santé, avec ce regard un peu vide qu'elle arborait lorsqu'elle s'ennuyait. En plissant les yeux contre la pluie, je remarquai tout de même que sa robe était de travers, exposant une épaule de manière peu naturelle.

Pour Moussah, c'était une autre affaire. Je ne pus m'empêcher de grimacer, oubliant mes propres blessures devant son visage ravagé. Il saignait d'une pommette, liquide sombre contre peau noire, et son œil gauche restait fermé, la paupière collée. Dans la lumière fantomatique des lampadaires, je pouvais distinguer ses lèvres étirées en un sourire rougeâtre. Son T-shirt avait subi le même sort que ma chemise, déchiré en plusieurs endroits, exhibant un torse musclé dont je ne pouvais que rêver. Frimeur.

Ils s'immobilisèrent dignement à bonne distance de l'entrée. Deborah envoya un baiser à l'un des gros bras qui lui sourit, mais se campa fermement devant la porte. Une rixe au Purple, cela n'arrivait quasiment jamais – les videurs devaient être sur les dents. Je regardai autour de moi, mais ne vis aucune trace du parti d'en face, Beau-Costard et Cheveux-Gras. Soit ils s'en étaient sortis, soit ils étaient restés sur le carreau, soit on les avait discrètement éjectés par une autre sortie pour éviter une échauffourée devant la porte. Peu importait.

— Par ici ! sifflai-je vers Deborah lorsque je la vis regarder autour d'elle, l'air perdue.

Elle mit sa main en visière contre la pluie pour mieux voir, puis fit signe à Moussah. Quelques secondes plus tard, ils me rejoignaient dans l'alcôve. On était désespérément à l'étroit sous le petit porche et malgré tous mes efforts, la pluie se remit à me battre le flanc.

— Où est-ce que tu étais passé, bordel ? C'était chaud-bouillant là-dedans, et tu nous as laissés en plan !

Moussah s'interrompit en voyant mon visage. Deborah porta sa main à mon front, ses mains glacées contre ma peau brûlante. Je grimaçai en sentant ses ongles caresser mon nez tordu.

— Ça va ? Tu as réussi à le retrouver ? J'aimerais croire que cet esclandre n'a pas été inutile. Il va nous falloir un peu de temps pour nous débarrasser de l'étiquette indésirable au Purple, je dirais.

Elle était comme ça, Deb. Ses deux amis venaient de se faire casser la gueule, et la seule chose qui lui importait concernait sa place sur la liste. Je ne lui en voulais pas : je pensais de la même manière, et je grimaçai d'avance en pensant aux contacts que j'allais devoir activer pour retrouver un semblant de respectabilité. Enquêteur, ce n'était pas un métier de tout repos.

— Oui, j'ai mis la main sur lui. Ou pour être honnête il a mis la main sur moi. Enfin, ce n'est pas important. L'essentiel, c'est qu'on a eu le temps de discuter, et qu'il n'est pour rien dans ces meurtres.

— Et tu le crois ?

— Ouais. Ça n'a pas l'air d'un tueur en série. Un enfoiré, certainement, mais je ne le crois pas capable de dépecer des filles comme ça. D'autant plus qu'il m'a donné une nouvelle piste, à vérifier.

— Bordel... ne me dis pas qu'on va de nouveau poser des questions et montrer des photos ? J'ai ma réputation en jeu, mec. S'il fallait se faire virer du Purple pour que tu aies tes infos, OK, mais je n'ai pas l'intention de me voir interdire tous les lieux hype de la capitale juste pour tes beaux yeux. Sans même parler de s'en prendre plein la gueule à chaque fois.

Je pointai le menton en direction de son coquart.

— Ils ne t'ont pas loupé, hein ?

— Ils savent se battre, clair et net. Ces cons de videurs ont mis trois plombs pour intervenir, du coup j'ai dégusté sévère pour les empêcher de vous courser. Faut croire que ça a servi à quelque chose, c'est déjà ça.

La où j'avais eu affaire à un has-been alcoolisé, lui avait dû se battre contre des gardes du corps hargneux. Le combat ne s'était pas passé dans la même ambiance de franche camaraderie. Je doutais qu'ils aient partagé une clope après la bagarre.

Deborah renifla. La pluie lui avait plaqué les cheveux contre le front. Elle faisait petite chose fragile ainsi, son arme la plus redoutable. Deb n'était jamais une petite chose, jamais fragile.

— Bon, et c'est quoi ta nouvelle piste ?

— Pas ici, venez.

Nous trouvâmes refuge contre l'orage dans un bar de nuit, spécialisé dans les cocktails à base de vodka. Il pratiquait des prix prohibitifs mais nous permettait de rester au sec loin de la cohue du Purple. Je sentis la chaleur bienfaisante des radiateurs se répandre en moi. Ce n'était pas encore assez pour sécher mes habits mais suffisamment pour que le sang circule de nouveau dans mes articulations.

Je résumai la discussion que j'avais eue avec Phil Turner, ainsi que la description du fameux barbu dont il m'avait parlé. Moussah paraissait dubitatif, mais l'image sembla parler à Deborah. Elle resta un instant les yeux fermés, concentrée pour faire rejaillir les souvenirs.

— Ça me dit quelque chose, ça, un vieux beau en gabardine avec une barbe et des yeux bleus. Peut-être qu'il m'a offert un verre un jour, qu'il m'a draguée. Ou alors je confonds. Mais ça me parle vraiment. Je me demande s'il ne portait pas une canne, d'ailleurs, une

de ces cannes au pommeau orné, tu sais, le truc kitsch par excellence.

Je mentionnai également la présence de Mei, ce qui fit rire Moussah aux éclats.

— Sérieusement, Fitz, je ne sais pas comment tu fais pour toujours tomber sur des cas sociaux. Tu as un don, c'est pas possible ! Entre celle qui avait croché ta serrure pour te faire une surprise, celle qui t'a fait une scène en plein club, celle qui a brûlé tes fringues pendant que tu étais sous la douche, tu les cumules ! Et là, tu tombes sur une fille qui décide de te piquer ton enquête et qui en plus se débrouille mieux que toi ? C'est juste énorme !

— Quelle idée de l'emmener sur la scène d'un crime, en même temps. C'est pas vraiment mon idée d'une soirée romantique, rajouta Deb.

— C'est bon, c'est bon. Je ne sais pas ce qui l'a pris, mais ce qui est sûr, c'est que je vais l'appeler dès demain pour mettre les choses au point. Tant qu'à faire, ça me permettra aussi de savoir si Phil lui a dit les mêmes trucs qu'à moi ou pas.

Les verres s'accumulèrent devant nous au fur et à mesure de la soirée. Durant la semaine, il n'y allait pas y avoir grand-chose à faire. Moussah travaillerait comme vigile dans un Auchan de banlieue et Deborah assurerait quelques heures de cours de mathématiques en tant que vacataire en ZEP. Je m'étais toujours demandé comment un si petit bout de femme parvenait à tenir en respect des classes réputées difficiles, mais elle n'avait jamais eu le moindre problème jusqu'à présent. Tant que la coke ne bousillera pas tous ses neurones, ses élèves seraient à bonne école.

Tout cela voulait dire que j'allais devoir passer les prochains jours en solo. Mes amis étaient prêts à me donner un coup de main pendant leurs sorties en soirée, mais la semaine leur servait à gagner un peu d'argent. J'avais mauvaise conscience moi-même de rester au lit pendant qu'ils travaillaient. Privilège du dealer sans ambition sur les besogneux. Différence entre le véritable noctambule et ceux qui troquent leurs oripeaux de travailleurs pour quelques nuits décadentes.

Dans un élan de générosité, je sortis quelques billets de mes poches pour régler nos consommations. Moussah protesta mollement, Deb ne s'en donna même pas la peine.

L'aube parisienne nous accueillit sous un ciel grisâtre mais sec. Les pavés luisaient encore de la pluie nocturne, comme un rappel de la dégelée que nous avions tous subie. Je sentis la fatigue me rattraper. J'embrassai Deb, secouai virilement la main à Moussah – entre frères

combattants qui avaient répandu le sang – puis boitai vers mon appartement, le dos voûté, incapable de penser à autre chose qu'à cette enquête ridicule.

En bas de chez moi, je contemplai l'escalier d'un œil mauvais et appelai l'ascenseur.

Je n'avais qu'une envie : me glisser sous les draps et dormir jusqu'à la fin du monde. Malheureusement, nous étions dimanche matin, et cela rendait ce doux rêve impossible.

La visite dominicale chez mes parents datait de mes années de fac, lorsque je possédais déjà un studio (merci papa, merci maman) mais revenais chaque semaine les bras chargés de linge sale. À l'époque et comme la plupart des mâles débrouillards de dix-sept ans, je n'avais pas la moindre idée du fonctionnement d'une laverie. Mes premières tentatives pour nettoyer mes T-shirts avaient abouti à délayer la moitié de ma garde-robe à une époque où, hélas, les couleurs défraîchies n'étaient plus à la mode.

Lorsque j'avais fini par gagner mon indépendance vestimentaire de haute lutte, j'avais conservé ce rendez-vous hebdomadaire. C'était pour moi un moyen de ne pas perdre le contact avec la réalité, de remettre les pieds sur terre après mes nuits d'excès et de fatigue. Ça me faisait chaud au cœur de savoir que quelqu'un, quelque part, se souciait de moi. Ça, c'était la théorie.

En pratique, ces repas se muaient de plus en plus en corvées. À commencer par leur horaire immuable. Qui en France prenait son repas de midi à midi pile, particulièrement le dimanche ? Personne ! Si, mes parents. À douze heures précises, ils s'attablaient en dépliant soigneusement leur serviette.

D'habitude, à cette heure-ci, je ronflais béatement dans mon appartement (75 % du temps), dans celui d'une conquête (20 % du temps) ou sur un banc au sortir d'un after (5 % du temps). Au début, j'avais grappillé un peu de sommeil en mettant mon réveil à onze heures, mais la sonnerie était trop brutale pour mes oreilles fatiguées. J'avais finalement pris la décision de ne pas me coucher et de récupérer en dormant *après* le repas.

Malgré le combat, ce dimanche ne fit pas exception. Je rentrai chez moi pour allumer mon ordinateur et lancer un jeu en ligne pour passer les quelques heures qui me restaient. Tout le monde avait déjà entendu parler de World of Warcraft – j'y jouais presque tous les jours.

Mon activité réduite me laissait énormément d'heures de libre. Je me glissai dans la peau d'un de mes personnages, un elfe de la nuit voleur, et éprouvai un frisson de plaisir en voyant l'équipement dont il

était doté. Uniquement du matériel épique, venu des donjons les plus difficiles et des quêtes les plus complexes.

Clubbeur et geek : bien sûr, que ça existait. Il suffisait juste de compartimenter les activités pour ne pas que les filles découvrent ma passion coupable.

J'avais quelques heures devant moi avant de devoir me rendre présentable pour mes parents. Je branchai mon micro, vérifiai que quelques amis étaient connectés, puis me lançai à corps perdu dans l'instance la plus proche.

— Yo Fitz, on se fait la Salle des Reflets ? Je passe en mode heal.

— No souci, on a un tank ?

Ce vocabulaire, aussi obscur que pouvait être celui des soirées, devenait une seconde nature pour moi. Comme d'habitude, je perdis la notion du temps. Le massacre de la nuit passée s'effaça devant les giclées d'hémoglobine qui apparaissaient à l'écran. Dans ces jeux, il n'y avait pas de videurs intraitables ou de musiciens qui voulaient vous casser la gueule. C'était rafraîchissant.

Je me déconnectai vers dix heures pour me traîner vers la douche. Ce bref repos avait laissé mon corps reprendre ses droits. Je n'étais qu'une masse de courbatures ; je sentais grincer mes os, ou mes muscles, mes nerfs – je n'avais jamais été calé en anatomie malgré les cours accélérés que mon enquête me donnait. J'avais mal.

La douche ne parvint pas à me rendre le sourire. Je n'en sortis que pour m'arrêter devant le miroir, un rictus incrédule aux lèvres devant le massacre perpétré par Phil Turner. Avec le repos, mon visage avait enflé, et je ressemblais à une de ces caricatures de bande dessinée, les joues gonflées, les paupières à demi fermées, le nez épaté. Je plissai les yeux mais la vision de cauchemar ne diminua pas. Mon fonds de commerce ! On était en train d'anéantir mon fonds de commerce ! Si je n'inspirais pas confiance, si je donnais l'impression de sortir d'une rixe, qui allait m'acheter ma poudre ?

Pour me consoler, je versai le lait à même mes céréales et tendis l'oreille pour les entendre craquer. Plaisir de l'enfance, souvenir de l'adolescence, stupidité de l'adulte. Le bruit familier me calmait lorsque l'angoisse menaçait de m'étreindre, lorsque je me demandais ce que je faisais de ma vie, si j'avais pris les bonnes décisions, si tout cela pouvait continuer indéfiniment. Mes dents étaient encore en bon état ; peut-être devrais-je me sentir soulagé de m'en sortir à si bon compte.

Je m'habillais sobrement, comme tous les dimanches. Un jean

propre, un T-shirt sans marque, un pull à col roulé. Un peu de fond de teint me permit de dissimuler la majorité des bleus, mais ça ne les tromperait pas longtemps. Je pouvais déjà voir le regard inquiet de ma mère et l'air réprobateur de mon père. Pendant un moment, le courage me manqua. Puis je serrai les poings. J'étais Fitz, le dieu de la nuit, le combattant des petits matins glauques. Ce n'était pas un couple de presque-retraités qui allait me faire peur.

Je calai mes Ray-Ban sur l'arête de mon nez – aïe – afin qu'elles cachent mon coquart puis m'engageai dans l'escalier.

Mes parents vivaient en banlieue proche, à Boulogne-Billancourt. Quand je disais proche, ça pouvait sembler simple sur le papier, mais cela demandait près de quarante-cinq minutes de métro.

Le dimanche matin, les rames vides étalaient leur collection de sièges et de strapontins. Les noctambules étaient déjà rentrés, la plupart des gens ne travaillaient pas. En dehors de quelques catholiques pratiquants qui devaient se rendre à la messe, je ne vis personne d'autre.

Malgré mes bonnes résolutions, je somnolai contre la vitre durant tout le trajet. Un sixième sens m'incita à ouvrir mes paupières collées par la fatigue alors que le train arrivait dans ma station. Je me levai péniblement et titubai jusqu'à la sortie.

La maison, douillettement logée dans l'allée Maillasson, donnait toujours cette impression de quitter la ville pour rejoindre la campagne. Moi qui restais un enfant de la capitale, c'était ainsi que je m'imaginai le bonheur : quatre murs et un toit qui nous appartenaient sans distinction de syndic ou de copropriétaires. Il y avait même quelques mètres carrés de jardin, trop peu pour un vrai potager mais suffisamment pour que ma mère y ait entretenu quelques plants de laitue et de tomates.

Je sonnai, et des bruits de pas me répondirent aussitôt. La porte pivota pour révéler le visage hilare de mon père.

— Bonjour ! Pile à l'heure, comme d'habitude ! Entre, ta mère est en train de mettre la table.

On allait fêter ses soixante ans dans six mois, et l'ancien ouvrier rayonnait de santé. Il mesurait près d'un mètre quatre-vingt-dix et sa chemise déshabillée recouvrait un torse qui hésitait encore entre les muscles et la graisse. Sa joie de vivre et son dos droit étaient un pied de nez formidable envers les conditions de travail qu'il avait dû subir durant des années, avant que le mot *pénibilité* ne rentre dans le langage des politiques.

C'était aussi un macho de première, un de ces hommes élevés à la vieille école, qui laissait les tâches ménagères à ma mère tout en regardant la télé dans le fauteuil du salon. Il compensait cela par un amour et une fidélité si inconditionnels que je ne pouvais m'empêcher de me demander s'ils n'avaient pas trouvé la recette du bonheur.

La table était déjà mise lorsque je pénétrai dans la salle à manger, et je cherchai ma mère jusqu'à la cuisine. Elle surveillait le four d'un air inquiet, et se retourna à peine ; ses bottines tapant en rythme contre le carrelage trahissaient son impatience.

— Je suis à toi dans quelques secondes, mon John-Fi.

C'était la seule au monde à m'appeler John-Fi. Tout le monde m'avait abrégé en Fitz, sauf elle. Elle ne vit pas le sourire ému que je lui dédiai, trop occupée à estimer la cuisson du poulet.

Poulet-frites. Tous les dimanches le même menu. Mes parents croyaient aux vertus diététiques des légumes, mais ils s'étaient depuis longtemps fait une raison sur mes préférences alimentaires. C'était ma mère qui avait eu le dernier mot : s'il fallait du poulet pour que son John-Fi revienne à la maison, alors poulet il y aurait. Je n'avais pas le cœur de lui dire que je finissais par en avoir assez.

J'ôtai mes lunettes au moment où elle se tourna vers moi. Aussitôt, le sourire de bienvenue se métamorphosa en grimace. Elle avança d'un pas, leva sa main vers ma joue pour en toucher les ecchymoses.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? cria mon père du salon.

— Viens voir ! Il est arrivé quelque chose à John-Fi !

Je secouai la tête en signe de dénégation, mais elle resserra sa prise et me maintint en place pour examiner mes blessures de guerre.

— Dans quoi est-ce que tu t'es fourré ?

— M'man, c'est rien, vraiment, je t'assure !

— Rien ? Tu vas me faire croire que tu es tombé dans un escalier, c'est ça ? Qui t'a fait ça ? Tu es allé voir la police ?

— Fais voir ?

Mon père me tourna d'autorité vers lui. Je n'aurais pu me débarrasser de sa poigne même si j'avais voulu. Il plissa les yeux à la lumière de la fenêtre.

— Il t'a pas loupé, le salaud. Et toi, est-ce que tu lui as mis une branlée ?

— Emmett ! protesta ma mère.

— Quoi, Emmett ! Comment ça, Emmett ! C'est la vérité, non ? Quitte à se faire péter la gueule, j'espère bien que celui d'en face a morflé aussi ! Alors ?

L'image de Phil Turner boitillant passa devant mes yeux, et je ne pus dissimuler la fierté dans ma voix.

— Je pense qu'il s'en souviendra, lui aussi.

Ma mère leva les bras au ciel pendant que mon père me souriait avec un air complice. C'était un homme des anciens temps, une grande gueule au cœur d'or, et je n'aurais pas été surpris qu'il ait été impliqué dans quelques combats lui-même dans sa jeunesse. À mon avis, il s'en était sorti bien mieux que moi.

— Ce n'est pas trop douloureux ? Dis-moi, tu as un bel œil au beurre noir, grimaça ma mère.

— Oh, ça va, laisse-le, il n'est pas en sucre !

Je ravalai rapidement la plainte que je me préparais à sortir et hochai la tête avec componction. Ma mère n'était toujours pas convaincue, mais elle avait son poulet à surveiller et elle se retourna pour couper le feu.

— À table, tout le monde. Et toi, fit-elle en dardant un doigt vers mon torse, il va falloir que tu nous expliques comment tu as pu te retrouver à te battre. Toi si gentil d'habitude...

— Juste une petite dispute avec quelqu'un du boulot, m'man. Rien de grave, c'est déjà réglé.

— J'aime mieux ça. Je ne voudrais pas que tu traînes trop avec des voyous. Les rues ne sont plus sûres, de nos jours.

L'éternel couplet maternel. Nous prîmes place autour de la table, et le repas commença. C'était un exercice de style dans l'art du mensonge, car mes parents n'avaient pas la moindre idée de l'origine de mes revenus et j'avais bien l'intention de les laisser dans l'ignorance. Ils me croyaient commercial itinérant, VRP pour une entreprise de jeux vidéo, et ça leur semblait très bien.

J'avais passé longtemps à réfléchir à ma couverture et à la parfaire pour les besoins de la cause. Je n'avais rien trouvé de mieux que cela : les horaires expliquaient ma fatigue chronique et la réception de textos à toute heure du jour et de la nuit. Les aléas des ventes justifiaient la fluctuation de mon portefeuille en fonction des périodes. Je n'avais pas de bureau qu'on puisse appeler, pas de client fixe, rien auquel mes parents puissent se raccrocher pour détricoter mon

mensonge.

Sans compter que je connaissais sur le bout des doigts l'univers des jeux vidéo, suffisamment en tout cas pour donner le change à deux quasi-retraités qui avaient considéré le minitel comme le nec plus ultra de la technologie française.

Je me servis de poulet avec l'avidité qu'on attendait de moi, recouvrant le blanc d'une copieuse dose de sauce. Ils me racontèrent leur semaine, les projets qu'ils avaient pour les ponts de mai. En tant que secrétaire de direction dans un grand groupe, ma mère avait beaucoup de RTT. Mes parents bénéficiaient de nombreux congés, mais leur bas de laine les empêchait de partir pour des destinations de rêve. La plupart du temps, comme pour le week-end du 1^{er} mai, ils restaient en France dans des campings. La vieille caravane Burstner qu'ils avaient achetée lors de ma naissance leur servait encore.

— Tu sais qu'on va probablement encore croiser les Gaumet cette année. Ça serait tellement agréable. La dernière fois, on s'était vraiment beaucoup amusés avec eux.

Je dodelinai de la tête en souriant. C'était tellement agréable de pouvoir faire le vide pendant un moment et penser à autre chose qu'à mes soirées, ma dope et mes embrouilles. Je regardai avec émotion leur visage buriné. Les massacres que je venais de vivre me les rendaient tellement plus précieux. Pour la première fois, je réalisai qu'ils ne seraient pas éternels. Je sentis comme une boule dans ma gorge.

La seule chose qui gâchait ma vie de débauche et de plaisir, c'était l'idée que mes parents apprennent un jour la vérité sur moi. Ils m'imaginaient sérieux et travailleur, fiers d'avoir élevé un gamin qui ne trimait pas à l'usine. Je me sentais un peu merdeux. Ouais, c'était le mot.

Comme tous les jours, lorsque ma mère se leva pour débarrasser et que mon père l'accompagna avec force exclamations – c'était la seule corvée ménagère qu'il daignait accomplir – j'en profitai pour glisser quelques billets pliés en quatre dans le tiroir du salon.

Ça faisait longtemps que je savais qu'ils y cachaient un peu d'argent liquide pour les courses et les dépenses courantes. Ils ne prenaient jamais la peine de compter. J'espérais que les quelques dizaines d'euros que je leur glissais chaque semaine leur permettraient un jour d'économiser assez pour un séjour au soleil, un vrai. Ils avaient bien mérité ça, après m'avoir élevé.

Mon père revint, et je retirai ma main d'un air coupable. Comme d'habitude, il extirpa de son bar une bouteille de calva et ignora mes

dénégations. Je m'emparai du verre avec stoïcisme. Après tout ce que je m'enfilais en soirée, l'alcool brûlant ne m'impressionnait plus autant qu'à mon adolescence.

Puis je pris congé et je les regardai me saluer du pas de leur porte, le sourire en place mais l'expression songeuse, comme toujours lorsque je les abandonnais.

La vie allait reprendre son cours. Le métro me ramena vers les beaux quartiers, vers cette chambre de bonne dans laquelle je passais le plus clair de mes journées. Il était quinze heures, et je ne tenais plus debout. Je m'allongeai tout habillé et sombrai dans un profond sommeil.

Lorsque mon réveil sonna, je poussai un juron. Vingt heures, comme d'habitude. J'avais oublié de le couper.

Je me tournai sur le côté, puis changeai d'avis. Ma main tâtonna pour trouver le portable près du futon.

Il était temps d'appeler Mei.

Je fouillai dans mon portable jusqu'au numéro enregistré la veille – ce n'était qu'hier matin, ça me semblait une éternité – et lançai la numérotation. Les bips familiers me répondirent.

Une sonnerie, deux sonneries, trois. Puis le dé clic d'un répondeur et la voix de la jeune Asiatique, avec son accent chantant et son sourire permanent. En parlant de sourire, j'avais un peu l'impression qu'elle se moquait de moi.

— Bonjour, vous êtes bien sur le répondeur de Mei Pak, je ne suis pas là pour le moment, laissez-moi un message.

Simple et sobre. Je devais trouver la manière la plus habile et diplomate de lui demander ce que c'était que ce bordel, putain, Mei, quoi.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel, putain, Mei, quoi ? Je suis tombé sur Phil Turner et il m'a dit que tu lui avais posé des questions, que tu l'avais accusé. Euh, j'aimerais te parler, savoir où tu en es et ce que tu as appris. Et puis c'est dangereux. Enfin tu vois ce que je veux dire, merde. (Je me préparai à raccrocher, puis :) Euh, c'était Fitz. Le mec du Purple, le beau gosse sexy. Tu as mon numéro, j'attends ton appel.

Je prenais peu de risques. Il y avait certainement beaucoup de beaux gosses au Purple, mais un seul appelé Fitz. Je coupai la communication et posai mon téléphone sur la table basse.

Ce genre de message me remémorait une autre époque, une période où je rappelais systématiquement les numéros que les filles voulaient bien me donner, et où je sentais mon cœur battre dès que j'entendais leur voix sur le répondeur. Que dire, que faire, quel message laisser ? Ce ne fut que plus tard que je compris cette grande vérité : le contenu n'avait aucune importance, la décision de se revoir ou non avait déjà été prise en amont.

Je fouillai dans mes poches à la recherche d'un paquet de cigarettes, grimaçai en voyant l'état dans lequel la pluie l'avait laissé. Le carton trempé finit à la poubelle tandis que je me vissai une clope intacte entre les lèvres.

Je fis quelques courses, rangeai mes affaires, m'emparai d'un livre pour lire quelques pages, tout cela pour tuer le temps en attendant son hypothétique rappel. Deux heures passèrent ainsi. Je composai de

nouveau son numéro, tombai encore sur son répondeur.

Peut-être devenais-je paranoïaque, mais le message semblait clair. Depuis hier, elle aurait pu me tenir au courant de ses recherches, me passer un coup de fil, ou simplement m'envoyer un texto. À la place, elle faisait cavalier seul. Pourquoi ?

— Mei Pak...

Je prononçai son nom tout bas, Aucune idée de comment on orthographiait ça, mais c'était un début. Ce matin je n'avais qu'un prénom, je connaissais désormais son nom de famille. À l'ère d'internet et du web 2.0, c'était amplement suffisant pour débiter mes recherches.

Dans les films ou les romans d'espionnage, un numéro de portable permettait de remonter la trace de sa détentric. Un appel à la PJ, et j'aurais eu toutes les informations que je voulais. Seulement je n'étais pas un héros de cinéma, et je n'avais aucune envie d'appeler Jessica pour lui raconter mes déboires. Il allait falloir que je me débrouille seul.

Je restai les yeux dans le vague à rêvasser jusqu'à ce que ma cigarette se termine, puis je l'écrasai dans le cendrier et allumai mon ordinateur.

Facebook. Viadeo. Linked in. Autant de sites communautaires qui pourraient me donner les informations nécessaires. Je commençai par le premier, me loggai sous mon profil puis tapai Mei Pak dans le moteur de recherche intégré.

Une fille aussi fêtarde qu'elle ne pouvait pas se passer de Facebook, j'en étais convaincu. La difficulté allait être de la trouver ; la recherche préliminaire me donnait plusieurs dizaines de profils dont des Pak Mei, des Mei Pak et, de manière incongrue, une Pak Mei Pak.

En temps normal, observer tous les profils m'aurait pris un temps certain, mais je partis du principe qu'elle avait renseigné sa fiche. En quelques clics, je rajoutai un filtre sur la France puis sur Paris et me débarrassai des homonymes vivant en Corée. Bien joué : il ne restait plus que deux profils ; l'un d'eux appartenait à une personne née en 1954, je me concentrai donc sur l'autre.

La photo ne me donnait pas d'indication particulière. On voyait la fille dans un déguisement élaboré de pin-up, probablement en soirée, sous un éclairage vert blafard. Pour rajouter une touche artistique, le photographe lui avait demandé de rabattre ses cheveux sur son visage, ce qui donnait un air de Cousin Machin particulièrement troublant. La couleur des cheveux était la bonne, la longueur également, mais cela

ne voulait rien dire. Lorsqu'on s'appelait Mei Pak, on avait peu de chances d'être blonde ou rousse.

Le profil était fermé, bien entendu. Impossible de m'y connecter pour y trouver des informations ou même la simple confirmation de son identité. À tout hasard, je cliquai pour la demander en ami, mais je doutai des résultats de ma démarche. Si elle ne me prenait pas au téléphone, elle ne m'accepterait pas plus sur Facebook.

Même si j'avais pu accéder à son profil, je n'y aurais sans doute rien trouvé pour lui mettre la main dessus. Les gens ne rentrent jamais leur adresse, se limitant à leur ville ou leurs études. Pourtant, bloqué comme je l'étais, je pouvais me servir d'un outil bien plus puissant : sa liste d'amis. Comme toujours, elle était en libre accès. Il suffisait que je tombe sur quelqu'un que je connaisse de nom pour pouvoir lui demander des nouvelles de ma belle inconnue.

— Toi, ma mignonne, je vais finir par te trouver, sifflotai-je entre mes dents.

Si le profil se révélait ne pas lui appartenir, je ferais tout ce travail pour rien. Mais j'en doutais. Les Mei Pak parisiennes ne devaient pas courir les rues. Afin de me préparer à une longue séance de surf sur mon ordinateur, je me levai, m'étirai puis m'emparai d'une canette de soda dans le frigo.

D'habitude, lorsque venait la semaine, je passais le temps où je ne jouais pas dans différents vernissages, dans les expositions, tout ce qui pouvait me forger une culture artistique et un solide réseau d'amitiés. Tout ça, c'était des conneries. Je n'aimais pas la peinture, je dormais à l'opéra, je tolérais tout juste les meubles anciens. Je venais par devoir, parce qu'il fallait des références communes pour infiltrer les cercles les plus élitistes.

Ce soir même, je devais normalement aller admirer les barbouilleries infâmes d'un client peintre. L'idée d'annuler cette corvée pour traquer une jolie fille dans les méandres du web me provoquait une curieuse excitation.

Un rapide coup d'œil me confirma que nous avions quelques amis communs ; en théorie, car en pratique aucun des noms ne me rappelait quelque chose. À force de rajouter spontanément les gens comme amis, on en finissait par galvauder ce terme. Je n'avais pas leur numéro, je ne me souvenais même pas d'eux, et un passage sur leur profil ne me rafraîchit pas la mémoire. Probablement des clubbeurs que j'avais croisés en after ces dernières années et qui, sous l'effet de l'alcool ou d'un stupéfiant quelconque, avaient trouvé pertinent de m'ajouter à leurs contacts. Rien de bien transcendant.

Il fallait passer à l'étape suivante.

Elle possédait près de cinq cents amis. Il restait donc tout simplement à voir qui parmi eux possédait des relations en commun avec moi – de vraies relations, cette fois-ci, des personnes que je puisse rencontrer – et remonter tranquillement la piste.

En théorie. En pratique, les amis en question pouvaient avoir eux aussi des contacts avec lesquels ils ne parlaient plus depuis des années. Mais cela valait le coup d'essayer, et cela m'occupait l'esprit pour ne pas penser à mon nez aplati, mon dos endolori et aux griffures sur mon visage.

Oh, et à ces filles assassinées, également.

Je promenai ma souris avec lassitude sur les centaines de photos, attendant de tomber sur le jackpot. Le monde de la nuit n'était pas si grand que ça – en moins de cinq minutes, j'avais déjà une vingtaine de possibilités, plusieurs liens avec des gens que je connaissais réellement. Je me massai les tempes et appelai le premier.

— Hello, Pierre, c'est Fitz à l'appareil ! Dis-moi, je cherche à contacter Daniel Terrago, tu n'aurais pas son numéro par hasard ? Non ? Merde... bon, tant pis. Tu connaîtrais quelqu'un qui l'aurait ?

Pas de succès au premier appel, pas non plus au second. Le troisième lien que j'avais identifié me donna spontanément le numéro d'une certaine Mélanie Santoro qui figurait parmi les amies de Mei. Je l'appelai, tombai sur un répondeur, laissai un message, raccrochai, puis appelai mon quatrième contact.

C'était la première fois que je tentais une recherche aussi aveugle et aussi systématique via Facebook. Je pensais que les réseaux sociaux avaient rapproché les gens, mais ils avaient également un effet pervers : tout le monde se côtoyait, personne ne se connaissait. Je pouvais parier que n'importe lequel de mes interlocuteurs pourrait me dire le dernier concert auquel avait assisté Mei, ses goûts cinématographiques, ses applications préférées ou même – si elle se montrait un tant soit peu exhibitionniste – l'emplacement de ses tatouages.

Mais pour savoir qui se cachait derrière le profil et où elle habitait, il n'y avait plus personne.

Je râlai contre les incohérences du monde moderne, enchaînant les coups de téléphone aussi vite que je pouvais cliquer. Mon manque de préparation m'incita à appeler plusieurs fois certains amis pour des contacts différents. Lorsque l'un d'eux finit par me raccrocher au nez, je décidai de m'organiser plus efficacement. Je parcourus l'intégralité

de la liste de Mei, reliai les résultats à mes propres contacts, puis priorisai mes futurs appels en fonction du nombre de liens communs.

C'était un travail harassant. Je n'avais pas l'habitude de passer autant d'heures devant un ordinateur, encore moins de travailler. Pourtant, un absurde sentiment d'accomplissement me remplit en observant la matrice Excel complétée devant mes yeux. Je m'accordai une nouvelle cigarette pour fêter ça. La première bouffée m'emplit les poumons, la seconde s'enroula autour de la lumière froide de mon lustre.

Je pris à peine le temps de manger un morceau avant de reprendre mon téléphone. Un appel, deux appels, dix, quinze. Le plus souvent, mes interlocuteurs ne connaissaient pas leurs propres contacts. Parfois, j'obtenais un numéro pertinent et appelai, pour me faire répondre que non, désolé, ils ne connaissaient pas plus Mei que ça, que c'était une vague amie de soirée, qu'ils n'avaient aucune idée d'où la trouver.

Facebook de merde, web 2.0 de merde, vie de merde. Je commençais à désespérer lorsque mon téléphone annonça un double appel d'un numéro inconnu. Je changeai de ligne.

— Allô ?

— Bonjour, Mélanie Santoro à l'appareil. Vous avez cherché à me joindre ?

La première, bordel. C'était la première que j'avais contactée, et il fallait que ce fût elle qui ait l'information que je voulais. Si elle avait pris la peine de me répondre au début, je me serais épargné des heures de recherche abrutissantes.

Mélanie connaissait bien Mei ; c'était sa partenaire de shopping préférée. Elle se tint d'abord sur la défensive, me demandant pourquoi je cherchais à connaître son adresse. Je supposais que les soirées étaient pleines de stalkers qui pourchassaient leur proie de leurs assiduités.

À cette étape, mon discours était bien rodé. Je reparlais du casting, prétextai m'être entretenu avec la jeune Asiatique, mentionnai l'importance de lui envoyer immédiatement le dossier de candidature par la poste car nous étions le dernier jour.

— La poste du Louvre ferme dans une heure, je lui ai déjà laissé deux messages et elle ne m'a toujours pas répondu. Je suis désolé de vous déranger, mais j'ai vraiment besoin de cette adresse.

— Rappelez-moi pour quel magazine vous travaillez, encore ?

— Maximal. Écoutez, vous avez mon numéro, mon nom, un

message sur votre répondeur, vous pouvez me trouver sur Facebook. Si j'étais vraiment un pervers, vous pensez que je laisserais une trace si évidente ?

Je pouvais l'imaginer hocher la tête à l'autre bout du fil. Le bobard était gros, mais ma logique imparable. Si cette Mélanie était une véritable amie...

— 3, rue du Pôle Nord, 75018 Paris. Ce casting, il est encore ouvert ? Vous pouvez m'envoyer un exemplaire aussi ? Je ne sais pas si mes photos Facebook suffisent à vous faire une idée, mais j'aimerais bien tenter ma chance.

Ce fut mon tour d'opiner dans le vide. Je pris son adresse, posai deux ou trois questions pour la forme, commentai avec sagacité quelques-unes de ses photos, puis raccrochai en promettant de lui envoyer également le dossier.

3, rue du Pôle Nord.

Cette rue ridicule existait réellement. Bingo.

Il était temps de prendre le métro.

Paris la nuit avait une beauté qu'on ne retrouvait pas durant la journée. Sous le manteau de l'obscurité, tous ses défauts étaient gommés. On ne voyait plus les pavés inégaux, les trottoirs mal lavés, les lourds nuages de pollution. C'était une nouvelle naissance à chaque sortie, une redécouverte de mon univers. *Carpe Diem*, disaient les épicuriens. Pour moi, c'était plutôt *Carpe Noctem* – profite de la nuit.

Encore aujourd'hui, après des années de parisianisme primaire, je continuais à découvrir des quartiers au fil de mes pérégrinations. Il y avait les Champs-Élysées, bien sûr, et le Quartier latin, et Châtelet, et Bastille, et Montparnasse, et République, et Montmartre, mais également des rues plus confidentielles, des coins plus discrets, où les magasins devenaient familiaux et les touristes inexistantes. Lorsque je prenais le temps de marcher au petit bonheur, je découvrais des endroits magnifiques autour du square des Épinettes, de la Butte-aux-Cailles ou du canal de l'Ourcq.

Pourtant, Paris regorgeait également d'endroits déplaisants. En sortant du métro à Jules-Joffrin pour rejoindre l'adresse de Mei, je ne pus m'empêcher de me demander si la nuit était systématiquement une alliée. Les rues étaient silencieuses au milieu des coiffeurs afros, des friperies et des enseignes de kebabs fermés. *Salade, tomate, oignon*, sifflotai-je à mi-voix. Dans un coin, quelques jeunes discutaient en fumant des clopes autour d'un scooter à l'arrêt. Ils me suivirent des yeux lorsque je m'engageai dans la rue adjacente.

Quelques jeunes ? Je devais avoir cinq ans de plus qu'eux, maximum ; et s'ils étaient en train de dealer, après tout, nous serions deux. Alors pourquoi ce sentiment désagréable qui me remontait le long de l'échine ? Je me savais victime de préjugés, pourtant je n'étais pas tranquille. Les mains dans les poches, je pressai le pas. Mon visage tuméfié me rappelait trop bien que je n'étais pas fait pour les situations difficiles. C'était ridicule – si une fille de cinquante kilos maximum parvenait à vivre ici sans crainte, pourquoi me sentais-je aussi mal ?

Ce fut là, dans la lumière jaunâtre d'un lampadaire fatigué, que je réalisai que je n'étais pas fait pour ce métier – enquêteur, je voulais dire. Depuis que Jessica m'avait parlé de ces filles assassinées, depuis que j'avais vu de mes yeux la scène d'un crime, j'avais l'impression que ma vie allait de travers. Ma place n'était pas ici, dans une rue déserte, mais dans un bar ou un vernissage avec un cocktail de tafiole à la main. Voilà où je me sentais en phase, à rire poliment devant les plaisanteries de jolies artistes en décidant laquelle j'allais tenter de ramener chez moi sous un prétexte fallacieux.

Je remontai la rue jusqu'au bon numéro et me retrouvai devant un hall d'immeuble.

Merde. Merde. Merde.

Je n'avais pas pensé à ça. Je n'avais pensé à rien, dans cette affaire. Comment est-ce que j'allais faire sans le digicode ? Ça ne serait certainement pas Mélanie qui me renseignerait, cette fois-ci. En supposant qu'elle ait le code, ça ne pouvait pas coller avec mon histoire de casting. Elle appellerait les flics, et elle aurait bien raison. Bordel...

Un regard rapide à ma montre me rappela qu'il était minuit et quart, un dimanche soir. Les chances que quelqu'un entre dans le hall à ce moment étaient plutôt minimes. Quant à celles qu'on me laisse passer sur la foi de ma bonne tête, Phil Turner les avait réduites à néant.

Je me refusai à renoncer si près du but et m'emparai de mon téléphone pour une dernière tentative. Je composai le numéro, laissai sonner jusqu'à ce que le répondeur se déclenche (à quoi m'attendais-je donc ?).

— Mei ? C'est Fitz. Je suis en bas de chez toi et j'aimerais vraiment te parler. Tu peux me rappeler ? Merci.

Je restai là, les bras ballants, à contempler la maudite porte d'immeuble qui me barrait le passage. Les touches froides du digicode semblaient me narguer. À tout hasard, je tentai de presser sur le

bouton « cloche », mais rien ne se produisit. Ce n'était pas comme si je m'attendais à un miracle. Découragé, je fouillai dans mes poches pour trouver ma seule alliée dans une telle situation.

La cigarette se glissa amoureusement contre mes lèvres, et la flamme de mon briquet vint illuminer mon visage quelques secondes. J'avais déjà trop fumé ce soir, mais bordel, j'avais une bonne raison, là. Tout ce temps perdu pour rien. J'étais à court d'idée.

Je m'adossai au mur pour profiter de la clope jusqu'au bout. Il n'y avait personne à droite, personne à gauche. Des idées d'effraction me traversèrent l'esprit, pour les rejeter aussitôt. Je n'avais aucune compétence dans ce domaine – je ne savais même pas par quoi commencer. Crocheter un digicode, ça se faisait ? Escalader un immeuble et passer par la fenêtre ? Les étoiles dans le ciel semblaient se moquer de moi. Privé de la pollution lumineuse habituelle des lampadaires, je réalisai que c'était une des premières fois que je les observai réellement. Ça avait une certaine poésie. Aux riches la lumière, aux pauvres les étoiles.

Ce fut à ce moment de mes réflexions philosophiques que mon téléphone vibra.

— Allô ?

— Tu es un putain de mec persistant, Fitz, je ne peux pas t'enlever ça.

Je sentis l'excitation m'envahir. Enfin ! Juste quand j'allais abandonner.

— Mei ? Tu as eu mon message ? Tu sais que je suis en bas de chez toi ?

— Oui, je sais. J'ai aussi eu un message de Mélanie concernant un soi-disant casting. Je suppose que c'était bidon, ça aussi, juste une manière d'avoir mon adresse ? Tu sais que pendant les premières secondes, j'y ai cru, qu'un scout m'avait vraiment repérée pour une agence ?

— Désolé, ce n'était que moi...

— Oui, c'est ce que j'ai compris quand elle a donné ton nom. Tu imagines ma déception.

— J'ai souvent cet effet-là la première fois.

Un petit rire étouffé.

— Tu m'en diras tant. Bon, Fitz, qu'est-ce que tu veux, et qu'est-ce que tu fous devant chez moi à cette heure-ci ?

— Tu dois bien t'en douter. J'aimerais te parler, Mei. Si possible à l'intérieur. Ce n'est pas que je n'aime pas ta rue, mais un petit verre me ferait le plus grand bien.

— Et si je ne te fais pas monter, tu resteras là toute la nuit à attendre patiemment que je sorte, je suppose ?

L'idée ne m'était pas venue à l'esprit, mais si elle voulait le croire, grand bien lui fasse. Je laissai planer un silence éloquent, et elle soupira.

— OK, je descends t'ouvrir, ne bouge pas.

— Tu ne préfères pas me donner le code ?

— Ne me prends pas pour une poire non plus...

Elle raccrocha, et je patientai seul dans le froid de la nuit.

La lumière du couloir s'alluma, puis la porte coulissa sur ses gonds. Devant moi, Mei, l'expression mi-figue mi-raisin, juchée sur des talons de près de dix centimètres. Elle s'effaça pour me laisser entrer et je me glissai à son côté.

De l'intérieur, l'immeuble faisait déjà meilleur genre. Les murs étaient repeints, le carrelage propre, les boîtes aux lettres sagement alignées. Les talons de la jeune fille claquaient sur le sol alors qu'elle me précédait puis s'engageait dans l'escalier. Deux étages plus haut, elle m'ouvrit sa porte et je pénétrai dans son appartement.

Des heures sur Facebook, au téléphone, dans le métro, dans la rue, pour en arriver là. Une certaine fierté m'envahit en réalisant que j'avais réussi, alors que ce n'était pas gagné d'avance.

C'était un petit deux-pièces qu'un agent immobilier aurait certainement qualifié de *coquet*, avec du parquet au sol, des rideaux chatoyants aux fenêtres et la lumière tamisée des ampoules à économie d'énergie. Deux bâtonnets d'encens se consumaient sur la table basse entourée de poufs, et l'odeur caractéristique vint me chatouiller les narines – masquant presque une autre senteur plus entêtante, plus familière. Je baissai les yeux et vis le joint en train de se consumer dans le cendrier. Joint ? Buzz ? Cône ? Ça faisait tellement longtemps que je ne fumais plus que je ne connaissais plus les mots à la mode.

— Tu veux boire quoi ?

— Vodka. Après tout ce que j'ai traversé, vodka.

Elle se pencha pour fouiller dans le frigo à la recherche d'une bouteille.

— Je n'ai que du champagne rosé, on va dire que ça t'ira. C'est vrai que tu as l'air bien amoché. Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Figure-toi que je suis tombé sur Phil Turner. Et qu'il était de mauvaise humeur, parce qu'on lui avait déjà posé pas mal de questions avant que j'arrive. Ça ne te dit rien, tout ça ?

Mei avait de nombreuses qualités, mais savoir mentir n'en faisait pas partie. Étrange, dans le monde pervers de la Nuit.

Devant ma question directe, je la vis hésiter, les joues soudain colorées. Elle se mordit la lèvre inférieure avant de détourner le regard. Pas besoin de traité de psychologie pour deviner qu'elle s'apprêtait à me sortir un magnifique bobard.

— Phil Turner ? Tu l'as rencontré ?

Pas un bobard, donc. Plutôt du gain de temps.

— Ouais, on peut dire ça. Et comme tu peux le voir, ça s'est plutôt mal passé. À cause de lui, j'ai le nez qui me fait atrocement mal, sans parler du coquart. J'ai beau avoir mis du fond de teint, ça ne dissimule pas tout.

Elle eut un sourire amusé.

— Pauvre Fitz, obligé de mettre du fond de teint. Les gens sont vraiment cruels, hein ?

— Ne te fous pas de ma gueule, s'il te plaît, ce n'est pas le moment. Je te jure que je n'avais pas prévu de me rejouer une scène des trois mousquetaires, sans Aramis ni Porthos.

Ça n'allait pas, je m'embrouillais dans les métaphores et les chiffres. Je trempai mes lèvres dans son champagne pour me donner une contenance. Les bulles n'avaient jamais été ma grande passion, mais celui-ci n'était pas mauvais. Je hochai la tête d'un air connaisseur avant de faire claquer ma langue.

— Très bon cru.

— Ça vient de l'ED du coin de la rue.

Décidément, ce n'était pas ma journée. Je reposai la coupe avec un soupir mélodramatique.

— Bon. Comme je te disais avant de me perdre dans mes histoires de mousquetaires, j'aimerais savoir ce qu'il s'est passé avec Phil Turner. Qu'est-ce que tu as fait, pourquoi est-ce que tu es allé le voir ? Tu essaies d'enquêter en solitaire ? Tu sais que c'est dangereux ?

Elle restait stoïque sous le flot de questions. Je n'étais pas du genre à me répandre en généralités mais, franchement, la sérénité bouddhique, ce n'était pas des conneries. J'aurais aussi bien pu être en

train de lui parler de la météo du jour.

— Ça y est ? Ça va mieux ? Tu t'es calmé ?

— Ouais, mais je veux quand même une réponse.

Ce fut à son tour de soupirer. Elle se leva et me tourna le dos, fixant à travers la fenêtre les quelques flaques de lumière qui jouaient sur les toits.

— Tu sais ce que j'aimerais faire, plus tard ?

— Actrice, non ?

Ma mémoire pouvait paraître impressionnante, mais je n'avais aucun mérite ; elles voulaient toutes percer dans le cinéma ou la télévision.

Je fus donc d'autant plus surpris lorsqu'elle secoua lentement la tête.

— Non. Enfin si, bien sûr, mais je ne pense pas que j'ai ce qu'il faut pour ces métiers. Du coup, j'ai un back-up.

— Tu voudrais devenir détective privé ?

Elle renifla.

— Presque. Si je n'arrive pas à m'en sortir avec mon visage, j'aimerais utiliser ma plume. Devenir journaliste d'investigation.

— À la Tintin et Milou, tu veux dire ?

— Quelque chose comme ça. Voyager, trouver des scoops, enquêter sur des sociétés-écrans, sur l'argent sale... il y a pas mal de journaux qui sont spécialisés là-dedans. Ça me plairait bien d'en faire partie.

Je sifflai doucement.

— Bon courage. À mon avis, c'est encore plus concurrentiel que le mannequinat...

— Exactement. C'est pour ça que je me suis dit qu'il fallait que je me démarque, d'une manière ou d'une autre.

— Attends une minute...

— Quand tu m'as dit la nuit dernière qu'aucun journal n'était sur le coup, j'ai pensé que j'allais mener l'enquête et faire un papier là-dessus. Ce n'est pas vraiment la grande porte, mais ça me permettrait de rentrer et de me faire un nom. Le serial-killer des nuits parisiennes, ça claque. Tu vois ce que je veux dire ?

Oui, je voyais. Je voyais même très bien. Mei avait l'intention de coiffer tout le monde au poteau et de divulguer les éléments d'une

enquête de police à la presse. Que je l'aie informée alors que j'avais juré le silence restait accessoire. Je fulminai, furieux contre moi-même de n'avoir pas vu ça venir.

— En même temps, ton enquête n'a pas vraiment avancé. J'ai rencontré Phil, moi aussi, et je pense qu'il est innocent.

— Tu crois ? (elle haussa les épaules). C'est aussi l'impression qu'il m'a fait, mais bon... dans le showbiz, il ne faut jamais rien prendre pour argent comptant.

— Et du coup, tu comptes faire quoi ? Toujours avancer seule ? Tu as des pistes ?

Elle plissa les yeux.

— Si c'était le cas, tu ne crois pas que je te le dirais, j'espère. Je ne veux pas te vexer, Fitz, mais on n'a pas vraiment le même objectif.

— On veut tous les deux coincer le tueur.

— Ouais. Sauf que tu le fais pour lécher les bottes de ton ex, tandis que j'essaie de sortir un Pulitzer.

Je fronçai les sourcils.

— Ce n'est pas ça du tout...

— Ah ouais ? Tu crois que je n'ai pas vu comme tu m'as paradé devant ta copine flic ? Je ne sais pas si vous avez déjà couché ensemble ou si tu en rêves, mais ton petit jeu était clair. Je n'aime pas vraiment servir d'appât pour rendre les autres jalouses, si tu vois ce que je veux dire.

Je restai bouche bée devant cette accusation injustifiée. Je ne l'avais absolument pas *paradée* ! Et puis, si je ne m'étais pas retrouvé avec elle au moment de l'appel, jamais nous n'y serions allés à deux ! Elle me prêtait des motivations qui...

Qui n'étaient pas si fausses, tout bien réfléchi. Je lui dédiai un sourire gêné.

— Désolé, ça n'a pas dû être facile.

— Me faire découvrir une scène de crime avec une macchabée complètement dépecée, et une ex qui me gueule dessus, je t'avoue qu'on ne me l'a jamais faite.

Le silence retomba entre nous. Elle restait de dos, contre la fenêtre, comme si elle refusait de croiser mon regard. Je sirotai mon champagne par petites gorgées. Maintenant que je savais d'où il venait, je sentais ses bulles râpeuses contre mon palais.

— Qu'est-ce qu'on fait, finalement ? finis-je par demander pour rompre le silence.

— Je ne sais pas, qu'est-ce que tu proposes ?

Je haussai les épaules.

— Je pense qu'on va pouvoir s'arranger. Personnellement, je n'en ai rien à foutre que cette histoire finisse dans les journaux. Tout ce que je veux, c'est coincer le connard qui fait ça et revenir à ma vie normale.

— Du coup...

— Du coup, on peut s'entraider. Si tu as des infos, c'est le moment de les donner. Sinon, je t'assure que je préviens la commissaire de ton implication dès que je vois une fuite dans la presse. Elle ne va pas être ravie, si tu vois ce que je veux dire.

— C'est pas illégal.

— Je ne te parle pas de prison, mais ça te ferait plaisir d'avoir une femme comme ça à tes trousses ? Crois-moi, elle est capable de faire vivre un enfer à qui elle veut.

Un petit sourire plein de sympathie.

— Tu en as chié, hein ?

Quoi ? Qui parlait de moi ? Je fronçais les sourcils devant son regard amusé.

— Ce n'est pas ce que je veux dire...

— Ouais. Écoute, Fitz, si tu me dis que je peux utiliser les infos pour faire un bon article, je te crois.

— Croix de bois, croix de fer. (Je mis ma main sur mon cœur) Tu ne me connais pas encore très bien, mais je suis l'honnêteté incarnée.

— C'est ça, comme lorsque tu as dit à ma copine que tu voulais me voir pour un casting...

Hmm.

— Ou quand tu m'as d'abord montré les photos des victimes en prétendant qu'elles allaient paraître dans un magazine.

Hmm.

— Ou quand tu as dit au policier...

— C'est bon, j'ai compris. En tout cas, tu as ma parole. Je n'ai pas l'intention de finir journaliste, et cette affaire m'écoeure trop pour que je veuille me plonger là-dedans. Plus tôt je m'en débarrasserai, plus tôt je redeviendrai un clubbeur lambda.

Je me penchai en avant.

— Alors raconte-moi. Tu as continué ton enquête après avoir discuté avec Phil Turner ? Il t’a parlé du...

— Du mec sorti tout droit du XIX^e siècle, avec sa gabardine et sa canne ? Ouais, il m’a fait le coup. Au début, je ne le croyais pas. Je veux dire, c’est pas vraiment discret pour un tueur en série...

— Continue...

— J’avais quelques heures d’avance sur toi. J’ai pu me renseigner auprès des copines sur un tel mec. Sûr qu’il passe pas inaperçu. Et bingo, j’ai fini par le trouver.

Je haussai un sourcil.

— Sérieusement ?

— Sérieusement. Au Baron, tranquillement accoudé au bar, pas plus perturbé que ça. S’il se sait recherché, il a des nerfs d’acier. Il était en train de draguer une fille, et vu la manière dont elle gloussait, je dirais qu’il est soit très sexy, soit très riche.

— Je vois le genre.

— Non, je ne pense pas que tu voies. Il fait vraiment dandy, en fait. Très classe, très propre sur lui. Vieux beau, mais pas dégueulasse. Pas un de ces mecs en pleine crise de la cinquantaine qui cherche à ramener de la viande fraîche. Juste un gars sûr de lui, tranquille. À mon avis, elles le prennent toutes pour leur pygmalion. Il n’a pas besoin de bouger le petit doigt.

— Jusqu’à ce qu’il les bute, ouais... Et tu as son nom, à ce pseudo-George Clooney ?

Elle me regarda, et je ne baissai pas les yeux. Nous restâmes ainsi longtemps. Pouvait-elle me faire confiance ? Bien sûr, je n’avais aucune intention de la doubler – mais comment la convaincre ?

Bleu contre brun, clair-obscur en contrepoint. Je me rendis compte pour la première fois, à l’éclat de ses pupilles, que son verre de champagne n’était pas le premier. Elle finit par se détourner.

— Tu sais que tu me dois toujours une nuit ?

Je souris, croyant à une plaisanterie.

— Échanger des faveurs sexuelles contre ce nom ? Pas follement romantique, dis-moi...

— Je n’ai jamais prétendu l’être.

Elle s'avança.

Nos lèvres se touchèrent, et ce fut comme si la tension accumulée depuis notre rencontre se relâchait soudain. Mes mains contre son dos, qui cherchaient le soutien-gorge, qui le dégrafaient, plus vite, toujours plus vite. L'impression que ce baiser pouvait durer une éternité, et pourtant cette urgence palpable qui nous poussait vers l'avant. Ses doigts qui glissaient le long de mon torse, ôtant les boutons de ma chemise les uns après les autres jusqu'à ce que le dernier cède avec un crissement indigné. Le frôlement de ses ongles avec le haut de mon jean. La peau de son ventre, pâle sous la pâle lueur, pâle et pâlissante, cette peau claire au clair de lune. Ce baiser qui continuait, continuait toujours.

Nous nous embrassions encore lorsqu'elle me renversa sur le lit, et le contact brièvement interrompu me permit de reprendre mon souffle. Elle laissa tomber son T-shirt et me révéla sa poitrine, ses petits seins parfaits que je voulais embrasser, et je les sentais pointer entre mes doigts, et ça me rendait dingue, et nos bouches se cherchaient de nouveau, et sa main descendait, et mon dos se tendait, et la lampe se renversait, et les draps frissonnaient, et c'était tellement bon, et je ne pensais plus ni au boulot, ni à l'enquête, et sa peau avait l'odeur de la vanille.

Lorsque nous roulâmes enfin chacun de notre côté, j'avais le souffle court. Une fine pellicule de transpiration me couvrait le visage et le torse, suffisamment pour me poser des questions sur mon endurance. Elle se tourna vers moi, le sourire aux lèvres, et je lui rendis son regard.

C'était pour ça que j'étais né, pour ces moments. Au-dessus de moi, le lustre se balançait. Il y avait des moulures au plafond, incongrues pour un appartement de cette époque. Peut-être les propriétaires avaient-ils voulu engranger une éventuelle plus-value en conduisant ces travaux. Pour moi, ça donnait surtout une impression de dissonance, comme si l'ouvrage n'était pas à sa place.

Les yeux dans le vague, dans la sourde béatitude post-coïtale, je me pris à rêvasser. Clairement, cette moulure et moi étions pareils : loin de notre foyer.

Ce n'était pas pour Fitz, les planques interminables sous la pluie. Pas pour lui les témoins à interroger, les massacres à observer, les filles à sauver. Je n'étais qu'un noctambule, un parasite, un dealer. Il fallait que j'arrête toute cette histoire tant qu'il en était encore temps. Si cela continuait, j'allais me retrouver dans le même état que ce plafond : massacré.

À côté de moi, Mei somnolait, les yeux à moitié fermés, un sourire de contentement aux lèvres. Du moins espérais-je que c'était du contentement et pas une ironie mordante devant ma prestation. Elle semblait proche du sommeil.

Je regardai ma montre : deux heures du matin. Elle surprit mon geste et fronça un sourcil.

— Ça y est, tu veux partir, tu as eu ce que tu voulais ?

— Ce que je voulais, c'est un nom, je te rappelle.

J'esquivai l'oreiller qu'elle me jetait au visage.

— Tu es impossible !

— Je sais. On me l'a souvent dit.

Ma main tâtonna dans mon jean délaissé à la recherche de mon paquet de cigarettes. Ce n'était pas le cliché pathétique de la clope après l'amour, mais celui non moins pathétique du fumeur en manque. Mes doigts se refermèrent sur une mince tige que je glissai entre mes lèvres. Mei grimaça.

— Pas de fumée ici. Mon appart est trop petit pour que tu me le pollues.

— Mais ça sent le cannabis dans toute la pièce !

Je la regardai avec un air suppliant mais elle ne céda pas. Je remplaçai soigneusement la cigarette dans le paquet. À bientôt, volutes enchanteresses et fumée bienfaisante. Je ne vous oublierai pas.

FUMER TUE, proclamait la légende. À propos de tuerie, il était temps de me débarrasser de mon enquête.

— Alors, ce nom ? Tu ne vas pas me dire que je n'y ai pas mis du mien.

— Ose prétendre que c'était une corvée !

Je souris sans répondre. De nouveau, l'oreiller qui visait ma tête. Cette fois-ci, je levai mes mains en geste de paix.

— OK, très bien, je me rends. C'était phénoménal. Maintenant, le nom ?

De nouveau cette hésitation dans son regard. Peut-être était-ce l'intimité que nous avions partagée, peut-être l'heure tardive, mais je la sentais bien plus fragile qu'avant. Ses épaules se voûtèrent.

— Il s'appelle Enguerrand. Le vicomte Enguerrand de Baudry de Chermont.

Je laissai échapper un sifflement.

— Tout ça ?

— Eh oui. Que veux-tu, c'est la noblesse française, c'est un autre monde.

— Enguerrand... V'là le nom. À croire qu'ils se vengent sur leurs enfants d'avoir dû fuir sous la Révolution.

— Tu peux parler, Fitz.

Bon. Elle n'avait pas tort.

— Enguerrand de Baudry de... attends que je note ça.

À une époque, j'aurais dégainé un papier et un stylo. Enquêteur de l'extrême, je m'emparai à la place de mon portable pour noter.

— C'est bon, c'est l'information que tu voulais ?

Je plaquai un baiser sonore sur ses joues.

— Tu as été dure en affaires, mais je te remercie. Comment est-ce que tu as fait pour savoir comment il s'appelait ?

Elle haussa les épaules.

— Je lui ai parlé, bien sûr.

— Tu lui as... pardon ?

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Il fallait bien que je le rencontre pour les besoins de mon article, tu comprends. Alors j'ai attendu qu'il aille chercher un verre pour sa proie de la soirée, et je me suis rapprochée.

Je hochai la tête en cadence avec son histoire.

— Plutôt courageux. Si c'est vraiment le désaxé qui a commis ces meurtres, tu pouvais être en danger.

— En plein milieu du Baron ? Je ne crois pas, non. Et je ne serais pas partie avec lui ; de toute manière, il ne me l'a pas demandé.

Une note de regret dans sa voix, peut-être ? Elle n'était tout de même pas si stupide.

— Tu as l'air de l'avoir bien aimé.

— On peut dire ça. Il a du charme, il est cultivé, beau gosse, avec pas mal d'argent... le genre de gars que beaucoup de filles cherchent dans le coin.

— Et vous avez parlé de quoi ?

— Oh, de la pluie et du beau temps.

Elle évitait mon regard ; ce n'était pas bon signe. Dire qu'il y avait quelques minutes, nous évoluions les yeux dans les yeux...

— Mei, de quoi est-ce que vous avez parlé ? (Une pensée me vint soudain, et je grimaçai). Ne me dis pas que tu as mentionné ces histoires de disparition ?

Toujours son regard fuyant. J'insistai :

— Mei ?

— Oh, bon, d'accord. J'ai peut-être glissé en passant qu'il y avait des copines à moi qu'on avait retrouvé mortes en soirée. Mais je n'ai jamais dit qu'on le soupçonnait. Je voulais juste voir sa réaction.

Je me pris la tête entre les mains.

— Bordel...

— Ça va, ce n'est rien de méchant ! Je t'assure que j'ai été plutôt subtile. Et puis si c'est pour me critiquer, c'était pas vraiment la peine de venir. Je te laisse monter, je te donne tes infos, on couche ensemble, et tu as le culot de râler ? Elle serait où, ton enquête, sans moi ? Tu devrais me remercier d'avoir avancé de mon côté !

Tout ne s'était pas vraiment passé dans cet ordre-là, mais je devais reconnaître qu'elle marquait un point. Après quelques secondes de silence, je hochai la tête.

— Tu as raison. C'est juste que ça m'ennuierait qu'il t'arrive quelque chose.

— Je ne suis pas rentrée avec lui, que veux-tu qu'il se passe ? Il ne connaît pas mon adresse.

— Moi non plus, à l'origine, et pourtant je suis là.

La première trace de peur dans son regard.

— Tu penses vraiment que je n'aurais pas dû lui parler ?

— Ce qui est fait est fait. En tout cas, maintenant qu'on a un nom, peut-être que la police pourra avancer ou le surveiller un peu.

Elle plissa les yeux.

— On est bien d'accord que tu n'en parles pas à la presse, hein ?

— Pas un mot ! Motus.

Si elle voulait vendre son article, grand bien lui fasse. Pour ma part, je n'avais qu'une envie : refermer cette page et revenir à une activité normale. Le nom soigneusement consigné contre mon cœur allait

pouvoir racheter ma liberté.

Je me levais pour enfiler mes habits lorsque sa main jaillit de sous la couette.

— Tu ne pensais pas partir sans me dire au revoir, j'espère ?

— Mais il est deux heures du matin...

— Et alors ?

Je hochai la tête et me laissai retomber sur le lit.

Je ne sortis de l'immeuble que bien plus tard. Oh, je ne cherchais pas à exagérer mes aptitudes sexuelles (qui n'avaient nul besoin d'exagération, merci bien) mais Mei avait tenu à effacer les atrocités de ces derniers jours dans toujours plus d'étreintes. Je la laissai s'accrocher à moi, le visage contre mon torse, tandis que je pensais à l'avancée de l'enquête. J'avais l'impression d'être vide de tout sentiment. Je n'avais jamais été particulièrement démonstratif, mais ma dernière part d'humanité avait disparu avec ces meurtres.

La première chose que je fis une fois dehors, bien sûr, fut de m'allumer une clope. Le soulagement lorsque la fumée pénétra mes poumons était presque aussi intense que les moments vécus dans l'appartement de la jeune Asiatique. Je m'adossai contre un mur et me laissai aller à la douce euphorie post-coïtale. J'avais lu quelque part que c'était dû à un débordement d'endorphines. J'étais accro à cette sensation. D'une certaine manière, ça ne me rendait pas moins camé que Deb et Moussah.

À cette heure-ci, il n'y avait plus de métro. J'aurais pu prendre un bus de nuit, mais je me décidai à rentrer à pied. Un peu de marche me ferait le plus grand bien. Les jeunes dont la vue m'avait inquiété à l'aller – préjugés, préjugés – avaient libéré les bancs. C'était la petite heure, entre la nuit et l'aube, où les rues se vidaient entièrement et où Paris goûtait enfin au calme. Les fêtards étaient rentrés cuver, les travailleurs profitaient encore de quelques heures de sommeil. Un homme voûté contre une arcade de la rue, probablement alcoolisé, constituait le seul spectateur de mes rêveries. Je remontai le col de mon manteau et me détournai avant qu'il puisse me voir et vienne me demander des clopes.

J'avais le pavé tout à moi. Je pris la rue Damrémont. La rue Caulincourt m'amena jusqu'à la place de Clichy, puis j'empruntai la rue de Saint-Pétersbourg. J'avais toujours eu un faible pour le quartier Europe. Ces noms chargés d'histoire résonnaient dans l'écho de mes

pas. Il faisait bon, je me sentais bien, l'enquête se terminait, et je venais de baiser. À tout prendre, une excellente soirée.

Les premières lueurs de l'aube commençaient à filtrer lorsque j'arrivais dans mon quartier – je n'avais pas eu conscience d'avoir passé autant de temps chez Mei. L'odeur entêtante du pain frais me chatouilla les narines alors que je passai devant une boulangerie, et je sentis mon estomac gargouiller. Avec toutes ces aventures, je n'avais pas pris le temps de manger. La boutique était fermée, mais je n'en tambourinai pas moins à la porte avec un air suppliant.

Le boulanger sortit de l'arrière-salle, le tablier farineux sur son torse de taureau. Il me fit signe que tout était fermé, l'expression peu amène. Je fouillai dans mes poches et en sortis un billet de dix euros que je collais contre la vitre. Il parut hésiter. Son regard me jaugea rapidement, puis plongea dans mes yeux tandis qu'il jugeait de mon état d'ébriété. Il dut déterminer que je ne représentais pas une menace car le verrou tourna et la porte s'ouvrit.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Le billet disparut dans sa main en échange de ses premiers pains au chocolat et je m'éloignai de nouveau, ravi. Je débouchai sur la place de l'Étoile et descendis les Champs-Élysées en mordant à pleines dents dans la pâte brûlante. C'était délicieux.

Lorsque j'arrivai chez moi, je pris le temps de tourner la clé dans la serrure pour refermer ma porte de l'intérieur. Simple précaution, mais cette affaire me rendait parano. Je retrouvais avec délice mon lit, mes affaires, et me laissai tomber sur le matelas. La couette portait encore vaguement l'odeur de Deborah.

Je réfléchis à l'enquête en observant le plafond – une nouvelle fois. Plus je devenais contemplatif, plus les hauts lambris me fascinaient.

Quelque chose clochait dans toute cette histoire. J'avais le nom et le prénom d'un suspect, quelqu'un que tout semblait désigner. Pourtant, c'était trop facile. Pourquoi un tueur en série voudrait-il tellement se distinguer de la masse ? Il était évident que l'on ferait le rapprochement entre les disparitions et sa présence. On n'oubliait pas aussi facilement des habits grand siècle et des manières aussi policées – sans même parler de son âge dans un temple de la jeunesse.

Alors, quoi ? Une double personnalité ? Une soudaine poussée de fièvre ? Un complice ?

Je finis par me tourner et étreindre mon oreiller à la recherche d'une position confortable. Ces réflexions ne menaient nulle part. Demain, j'allais livrer le nom tant convoité à Jessica et elle me

lâcherait enfin les basques, c'était tout ce que je demandais. Lorsque le sommeil vint enfin, je l'accueillis à bras ouverts et sombrai dans un coma sans rêve.

Ce ne fut pas mon réveil mais la sonnerie du téléphone qui me tira de mon hébétude. Je grimaçai. J'avais trop de sujets de réflexion hier pour me concentrer sur la règle numéro un du noctambule : mettre son portable en vibreur pendant la journée.

Ma main jaillit hors de la couette, tâtonnai un instant sur le parquet pour attraper la jambe de mon jean. Je tirai le vêtement jusqu'à moi. Le téléphone dans la poche continuait à sonner, et je l'extirpai avec colère. Dix heures du matin. J'avais à peine dormi, et je savais que j'aurais du mal à me rendormir.

Les lettres brillantes sur l'écran contribuèrent à m'éclaircir l'esprit. Jessica – ex. Encore ? Qu'est-ce qu'elle me voulait à cette heure-ci ? Elle savait pourtant que ce n'était pas le bon créneau.

Je décrochai machinalement l'appel et posai le combiné contre ma joue. Je me rencognai dans la chaleur des oreillers.

— Allô ? Tu as vu l'heure ?

Un silence à l'autre bout.

— Allô ? répétais-je.

— Fitz ? Tu ne dors pas ? Je pensais tomber sur ton répondeur.

J'enfonçai mon visage sous la couette.

— Non, tu m'as réveillé, figure-toi.

— Tu es où ?

La note d'inquiétude dans sa voix balaya les dernières traces de sommeil.

— Où ? Comment ça, où ? Je suis chez moi. Pourquoi ?

J'avais failli rajouter un « *tu veux passer ?* » automatique mais son ton n'incitait pas à l'ironie.

Elle fit une pause à l'autre bout. Lorsqu'elle reprit, son ton sonnait froide et professionnelle.

— Tu te souviens, la fille que tu avais ramenée sur la scène de crime ? L'Asiatique ?

— Mei, oui. Qu'est-ce qu'elle a fait ?

Je savais déjà ce dont elle allait me parler, et je grinçai des dents sous mes draps. La petite Coréenne était passée à l'attaque auprès des

journaux. Jessica devait avoir reçu une bonne centaine de coups de fil de la part de reporters anxieux de remplir leur une sur le tueur en série. Jess avait dû apprendre d'où ça avait fuité, et maintenant ça me retombait dessus. Classique.

— Elle est morte, Fitz. La police a trouvé son corps vers sept heures ce matin.

Quand on n'avait rien à se reprocher, un commissariat, ce n'était pas si impressionnant. C'était là qu'on pouvait rencontrer les policiers bienveillants qui facilitaient notre quotidien, qu'on déclarait un vol ou une agression en bénéficiant d'une écoute compatissante. À se demander pourquoi tant de nos concitoyens en avaient une image erronée.

Lorsqu'on touchait au trafic de drogue et que la commissaire possédait des photos de nous en pleine action, les murs pouvaient sembler plus oppressants.

L'agent qui m'escortait n'avait pas l'air particulièrement heureux de faire office de baby-sitter. Il devait avoir des dossiers importants ou des parties d'Angry Birds qui l'attendaient. Ses sourcils étaient froncés, son pas rapide. Ses bottes de service râpaient le linoléum jaune et moche du premier étage.

Même les institutions comme la police se mettaient au goût du jour. Autour de moi, des fonctionnaires pressés travaillaient en open space dans un brouhaha d'appels téléphoniques et de cliquetis de touches. Le cliché de l'agent incompetent qui tapait à la machine avec deux doigts disparaissait devant ces fronts sérieux gavés d'Excel et de Word. Je tentai de me faire le plus petit possible, de me fondre dans le paysage, mais c'était peine perdue. Les prévenus comme les visiteurs n'avaient pas accès d'habitude à cette zone du commissariat, et je ressortais comme un furoncle sur le cul d'une mannequin. Il ne manquait plus que ma tête d'abruti soit connue de toute la section. Bravo, Jessica, je ne sais pas comment tu aurais pu rendre les choses moins discrètes.

Lorsqu'elle m'avait appelé, j'avais mis du temps à absorber la nouvelle. J'étais si convaincu qu'elle me parlerait de fuites dans la presse que je n'avais pas envisagé une seconde d'autre raison à son appel. J'étais déjà en train de préparer mes arguments – *ça en valait la peine, elle m'a donné des infos précieuses, de toute façon ça aurait bien fini par se savoir* – lorsque la nouvelle m'avait cueilli au menton.

Mei. Morte. Je refusais d'y croire. Si je fermais les yeux, je pouvais encore voir son visage, sentir sa peau. Je me rappelais son air faussement exaspéré, l'amusement dans ses yeux en amande, le contact de ses doigts contre mon torse. Aussi facilement que ça, je conjurai l'image de son corps mutilé comme celui des autres victimes.

Bordel.

Une putain d'envie de vomir me prenait aux tripes, et je secouai la tête pour me débarrasser de cette vision d'horreur.

Devant moi, le flic je-suis-trop-bien-pour-toi sortit un badge de son portefeuille et le passa devant le capteur d'une porte. Il y eut un bip. La porte coulisssa, laissant apparaître un nouveau couloir. Mais on était où, ici ? Fort Knox ?

— Je ne pensais pas que c'était aussi sécurisé, murmurai-je.

— Ah bon ? Vous vous imaginiez qu'on pouvait entrer ici comme dans un moulin ?

— J'imaginais que la présence de vos collègues devait suffire à repousser le bas-peuple.

Il renifla et ne répondit pas. À la place, je le vis frapper à la porte d'un bureau.

— Entrez ! fit Jessica de l'intérieur.

Il s'effaça, et je pénétrai dans l'antre de mon ex.

J'aimerais bien donner des accents mélodramatiques à son bureau, mais le premier mot qui me vint à l'esprit en pénétrant dans la pièce fut : banal. Après toutes ces mesures de sécurité, je m'attendais à – je ne savais pas à quoi je m'attendais, mais pas à ça.

Jess trônait derrière un bureau sombre et froid agrémenté de chaises en bois. Un dossier soigneusement étiqueté reposait dessus, à côté d'un ordinateur portable qui ne devait plus être de première jeunesse. Seul un pot rempli de stylos complétait ce tableau vide. Un néon grésillant donnait à la pièce des airs d'hôpital. Il y avait une fenêtre vers l'extérieur qui aurait pu laisser entrer la lumière, mais les volets restaient obstinément fermés. Tout autour d'elle, des casiers métalliques renfermaient les précieux dossiers de son service.

Autant les prémices du bâtiment donnaient une impression de modernité, autant cette pièce semblait tout droit sortie d'un film des années soixante. Je pouvais presque imaginer le nuage de fumée lentement battu par les pales d'un ventilateur.

Bien sûr, la loi anti-tabac était passée par là.

— Merci, François. Tu peux nous laisser seuls ?

Le dénommé François eut un regard désapprouvateur avant de tourner les talons et de disparaître. Le bruit de ses pas décroût progressivement. Celui-là se comportait avec une rigueur toute militaire ; il aurait été mieux à son aise dans la gendarmerie que la

police.

— Je t'en prie, prends une chaise.

Elle jouait à l'hôtesse gracieuse ; je m'assis en lui lançant un regard méfiant. Le silence s'étendit. Une seconde, dix secondes. Elle ne savait pas par quoi commencer, et je n'avais pas l'intention de lui faciliter les choses. L'air morne, je fixai mes chaussures.

Elle finit par se pencher en avant.

— Ça va ? Tu as l'air de t'être pris quelques coups.

— Rien de grave. Le métier qui rentre.

Avec tout ça, j'en avais presque oublié le visage de déterré que je devais promener. Pas étonnant que l'agent ne se soit pas montré très loquace. Comment inspirer confiance avec la gueule de travers ?

— Je suis désolée d'avoir dû t'annoncer la nouvelle aussi brutalement. J'imagine que ça a dû te faire un choc.

— Tu ne peux pas imaginer, marmonnai-je.

— Non, c'est vrai. Je t'avoue que j'ai manqué de sang-froid. J'aurais dû te demander de venir, et te dire les choses en face.

— Ça n'aurait pas changé grand-chose. Elle serait quand même morte, pas vrai ?

— Oui...

Jessica se massa les tempes un instant, comme pour se concentrer. Ce geste, je l'avais déjà vu cent fois lorsque nous étions en couple. Elle était sujette à des migraines, et c'était sa manière de les exorciser. En temps normal, j'aurais pu éprouver de la compassion pour les terribles élancements qui ruinaient ses journées. Aujourd'hui, je me sentais tout simplement vide.

— Je suis désolée, Fitz, mais je vais devoir te poser quelques questions. La routine, tu comprends ?

Je hochai la tête avec lassitude. Elle prit cela pour un acquiescement.

— À quel point est-ce que tu connaissais la victime ?

— Tu veux dire, est-ce que je me la suis tapée ?

— À quel point est-ce que tu connaissais la victime ?

Son regard ne vacillait pas ; je finis par baisser les yeux, vaincu.

— Je l'ai rencontrée le soir même où tu l'as vue. Donc on ne peut pas vraiment dire que je la connaissais bien.

— Deux jours – non, trois, corrigea aussitôt Jess en comptant sur ses doigts. Et tu amènes une parfaite inconnue sur la scène d'un crime, au milieu de mon enquête ?

— Est-ce que tu crois que c'est vraiment le bon moment pour une engueulade ?

Elle soupira.

— Non, tu as raison. Je suis désolée. C'est juste que je ne m'habitue toujours pas à voir des cadavres, encore moins quand je les connaissais. Même si, dans le cas de cette Mei Pak, c'était une entrevue de quelques minutes où elle n'a fait que vomir. Bon. Trois jours, donc. Qu'est-ce que tu pourrais me dire sur elle ?

Je rassemblai mes pensées avant de répondre, puis je lui donnais toutes mes informations. Ça ne servait à rien de se regarder en chiens de faïence. Dans la situation où nous nous trouvions, l'animosité entre ex n'avait aucune valeur.

J'expliquai les circonstances de notre rencontre, et la manière dont elle avait reconnu l'une des victimes en photo. Je lui parlai de sa présence lors de l'appel de Jess, et la décision que j'avais prise de la mettre au courant. Je lui racontai sa réaction devant le corps de la fille mutilée. Je détaillai notre dernière conversation du matin, la manière dont elle était partie et j'étais rentré seul.

Jessica notait tout, ses doigts parcourant les touches de son notebook avec rapidité. J'étais impressionné – c'était donc ça que l'on enseignait aux futurs commissaires. Lorsque je pris une pause pour respirer, elle se pencha en avant.

— C'était la dernière fois que tu l'as vue ?

Je secouai la tête.

— Non. Dis-moi, *dura lex sed lex*, et toutes ces conneries, mais tu crois que je pourrais m'allumer une cigarette ? Ça me détendrait vraiment.

— Désolée. Tu sais bien que je dois donner l'exemple. Circulaire du 29 novembre 2006 sur l'interdiction de fumer dans les lieux publics.

— Allez, Jessica, déconne pas. Je te promets que je vais te dire tout ce que tu veux, mais j'ai vraiment besoin d'une clope, là.

Elle jeta un œil à mes mains qui tremblaient. J'exagérais ma nervosité, bien sûr, mais je n'avais pas besoin de feindre beaucoup. La mort de Mei m'avait vraiment remué. Je la vis se mordiller la lèvre, regarder rapidement en direction du couloir. Elle se leva et ferma les stores jusqu'à ce que personne ne puisse regarder dans la pièce.

— OK, ouvre la fenêtre et grilles-en une. Une seule, on est bien d'accord ?

— Croix de bois, croix de fer.

Je m'approchai de la fenêtre. D'une poussée, j'écartai les lourds volets. Le soleil d'avril pénétra d'un seul coup dans la pièce, supplantant le néon maladif et nimbant le bureau de lumière.

Devant moi, Paris dévidait ses toits à l'infini. Je pouvais voir au loin la tour Montparnasse qui me clignait de l'œil. Quelques pigeons effrayés par l'ouverture inattendue se rapprochèrent en roucoulant. Je n'avais jamais compris comment ces volatiles pouvaient se montrer si confiants. Si je l'avais voulu, j'aurais pu étendre mon bras pour en étrangler un.

Je tirai une cigarette de mon paquet, l'allumai, pris une bouffée avec délectation. C'était encore meilleur lorsque c'était interdit. Je croisai le regard de Jess et y détectai avec amusement une lueur d'envie. Je lui tendis le paquet.

— Tiens. En souvenir du bon vieux temps. Tu te rappelles, tu me taxais à chaque fois mes clopes.

— Tu sais bien que j'ai arrêté, fit-elle, mais elle n'en avança pas moins la main.

Bientôt, ce furent deux volutes de fumée qui s'élevaient par la fenêtre.

— Heureusement que personne de mon équipe ne peut me voir par ici. J'imagine déjà ce qu'ils diraient.

Je haussai les épaules.

— Même une commissaire a besoin de décompresser de temps en temps. D'ailleurs, je ne comprends pas pourquoi tu n'as pas ouvert ces volets plus tôt. La vue n'est pas si désagréable.

— J'aime bien la semi-pénombre. Lorsqu'il y a trop de lumière, j'ai du mal à voir mon écran.

— C'est l'excuse la plus ridicule qu'on m'ait jamais donnée.

Elle esquissa un léger sourire, et nous continuâmes à fumer dans un silence agréable. J'écrasai mon mégot contre la balustrade, puis la regardai d'un air interrogateur. Elle jeta le sien dans la cour, je fis de même.

— Ça va mieux, maintenant ? On peut reprendre le cours de l'interrogatoire ?

Je fronçai les sourcils.

— C'est ce que c'est ? Un interrogatoire ?

— Désolée, le mot m'a échappé. Déformation professionnelle.

Avec un dernier coup d'œil méfiant, je refis le tour du bureau et me rassis. J'attendis qu'elle ait pris place également avant de reprendre mon histoire.

Avant de lui parler de ma recherche Facebook, je dus lui expliquer les premières informations que j'avais eues, les soupçons qui avaient pesé sur Phil Turner. Elle leva les yeux au ciel lorsque je le mentionnai, et éclata ouvertement de rire au moment de notre combat épique.

— Alors c'est lui qui t'a mis dans cet état ?

— Je me suis bien défendu, il a pris cher lui aussi, protestai-je. Dis donc, je ne m'attendais pas à cette réaction ! Je pensais que tu m'aurais dit de faire plus attention dans mon enquête, de ne pas sauter à la gorge des gens.

À peine le mot enquête avait-il été prononcé qu'elle redevint sérieuse.

— Tu sais, Fitz, si tu as besoin de tabasser la moitié des clubbers de Paris pour trouver les informations dont on a besoin, tu as carte blanche. Je veux coincer cet enfoiré, et je le veux rapidement.

— Pas besoin de me le répéter...

Je gardai pour l'instant pour moi le tuyau que Phil m'avait donné, histoire de sérier les problèmes. Je mentionnai uniquement le fait que Mei l'avait déjà contacté et continuait l'enquête en solo. J'expliquai mes recherches Facebook, le coup de bluff qui avait permis de remonter sa piste, puis mon arrivée dans son appartement et notre discussion.

— Tu veux dire que tu étais avec elle quelques heures avant le meurtre ?

— Oui. Je crois que j'ai quitté son appartement vers quatre heures du matin, peut-être cinq.

— C'est important pour nous. Tu dirais quatre ou cinq heures ?

Je plissai le front, tentant de me souvenir.

— Je dirais entre les deux, en fait. Quatre heures et demie. Le temps que je rentre dans mon quartier, les premiers boulangers étaient au travail.

Elle se renversa en arrière sur son fauteuil et mordilla son stylo, les yeux dans le vide. Ça aussi, c'était un air que je lui connaissais bien.

— À quoi tu penses ?

— Je me dis que tu as vraiment de la chance qu'on se connaisse bien, et que je considère les probabilités quasi nulles que tu sois un assassin.

Quoi ? Je restai bouche ouverte quelques secondes, incapable d'émettre le moindre son cohérent. Lorsque je fus enfin en état de répondre, je n'en eus pas l'occasion : elle reprit la parole, la voix neutre.

— Comprends-moi, Fitz. Tout ce que j'ai comme info, c'est ça : une fille, Mélanie Santoro, nous parle d'un gars qui a obtenu l'adresse de Mei en lui mentant. On trace l'appel, et ça tombe sur toi. On arrive sur les lieux du crime pour trouver une fille morte avec des traces claires d'un rapport sexuel. Quelque chose me dit que, si on analysait l'ADN et les empreintes, on tomberait de nouveau sur toi. Tu vois ce que je veux dire ?

Je voyais, oui. Je ne voyais que trop bien. Je déglutis en réalisant à quel point tout cela m'accusait. Puis je fronçai les sourcils :

— De toute façon, je ne suis pas crédible en suspect. Tu sais bien que je suis bien trop maladroit pour manier un scalpel et que j'ai du mal avec la vue du sang. Ou alors certains pensent que c'est moi, le tueur en série, depuis le début ?

Jessica me contempla un instant, perplexe. Puis une étincelle de compréhension se fit jour dans ses yeux.

— C'est vrai que j'ai été brève au téléphone, et que je ne t'ai pas donné tous les détails.

— Comment ça, les détails ? Si c'est encore pour me parler d'un anus découpé de manière sordide, je t'avoue que j'ai eu ma dose.

— Non, justement. Rien de tout cela. Mei n'a pas été exécutée comme les autres. Elle est simplement morte d'une balle dans la tête. Un seul trou, au milieu du front. Propre et précis.

Je me renfonçai dans ma chaise, sonné. Je n'avais pas pensé une seule seconde qu'il s'agissait d'un meurtre classique. Lorsque Jess m'avait parlé de la mort de l'Asiatique, j'avais tout de suite imaginé un massacre à la tronçonneuse.

— Attends une seconde. Tu veux dire qu'elle n'a pas été tuée par la même personne que les autres ?

Elle haussa les épaules, écarta les mains pour montrer qu'elle n'en savait rien.

— Je n'ai pas plus d'informations que toi. La police scientifique a relevé de nombreuses empreintes, mais j'imagine qu'elles t'appartiendront toutes. On peut imaginer que c'est toujours le même homme, mais qu'il n'a pas eu le temps d'arriver à ses fins. Ou bien ça n'a rien à voir. Pour ce que j'en sais, elle a pu se faire tuer parce qu'elle était une dealeuse ou une call-girl.

— Mei ne trempait dans rien de tout ça !

— Tu es sûr ? Je ne pense pas qu'une nuit avec elle te permet d'être aussi catégorique. En tout cas, toutes les pistes sont ouvertes, et c'est pour ça que j'ai besoin de ton témoignage. Tu n'as rien remarqué de spécial dans son comportement, rien d'étrange ? Elle ne t'a parlé de rien ?

Pendant un instant, j'hésitais à garder certaines informations pour moi, mais Jess cherchait simplement à faire avancer son enquête. Elle était du côté des gentils, comme moi. Enfin, j'espérais.

Je lui expliquai ce que Mei m'avait raconté sur ses ambitions journalistiques. Comment elle voulait trouver des indices, contacter des reporters, dévoiler l'histoire dans toute la presse. Au fur et à mesure de mon récit, Jess devenait de plus en plus pâle.

— Et tu ne l'en as pas dissuadée ? Tu te rends compte du mal que ça ferait à l'enquête si jamais tout était rendu public ? Tu crois que je n'ai pas assez de pression pour que tes pouffes en rajoutent ?

— Je te rappelle que la pouffe en question est morte, grinçai-je froidement.

Mon ton tranchant la ramena à la raison. Elle respira une fois, deux fois.

— Je suis désolée. Tu as raison, je me laisse emporter. Je t'avoue que cette affaire me rend folle. Je suis au bord de la dépression. Et rien, rien du tout. Pas un seul indice. Tu me parles de ce Phil Turner uniquement pour m'avouer plus tard que le tuyau était percé. Je ne sais pas ce que je dois faire, Fitz. Je suis paumée.

Je me demandais si c'était l'humidité qui rendait ses yeux aussi brillants. Mais non, impossible ; Jessica la super-flic ne pouvait pas se montrer tellement humaine. J'avais envie de me lever. J'avais envie de faire le tour de ce bureau et de la serrer dans mes bras. J'avais envie de lui dire que tout irait bien. J'avais envie de la gifler pour avoir insulté Mei.

À la place, je fis ce pour quoi j'étais particulièrement doué : rien. J'attendis que l'éclat de son regard s'atténue, qu'elle se penche en arrière.

Ce fut à ce moment que je posai mes coudes sur son bureau.

— Ne fais pas cette tête, Jess. J'ai bien une information pour toi. Je pensais que c'était un peu prématuré, que j'allais d'abord tout vérifier pour éviter un malentendu – comme avec Phil – mais je me rends compte que j'en ai marre. Marre de cette enquête, marre de ces mortes, marre de me demander froidement pourquoi un taré a utilisé un flingue plutôt qu'un scalpel. C'est pas mon milieu, et c'est pas ma vie. Je n'en peux plus. Alors j'ai un nom pour toi, je vais te le donner, mais en échange je me retire de cette histoire. Deal ?

— Fitz, tu ne peux pas...

— Deal ?

Elle me regarda longtemps, mon coquart, ma lèvre fendue, mon expression résolue. Ses doigts pianotèrent sur le bureau. Elle soupira.

— Deal. Tu as raison, Fitz, c'était dégueulasse de ma part de te mêler à cette affaire. Je n'aurais pas dû te demander, et encore moins te faire du chantage. J'ai l'impression que pour une fois, tu as pas mal payé de ta personne.

— On peut dire ça, ouais.

— OK. Donne-moi ce nom, et c'est mes gars qui bosseront sur ton info. Je te laisse retourner à ta vie de soirée et de lose. C'est ce que tu veux, après tout.

Je hochai la tête.

— C'est ce que je veux. Et pour la photo ?

Elle farfouilla dans son dossier et en ressortit le cliché qui m'incriminait. En quelques coups de ciseaux, elle le transforma en charpie.

— Ça te va ?

Il devait y avoir des copies, il y en avait toujours. Je n'étais pas naïf au point de m'estimer tiré d'affaire. Mais j'étais fatigué, et elle m'avait autorisé à tout abandonner. Rien que pour ça, je lui en étais reconnaissant.

— Enguerrand de Baudry de Chermont, lâchai-je.

— Pardon ?

— Enguerrand de Baudry de Chermont. C'est lui, ton suspect. Je te

conseille de le noter, il y a plein de lettres.

Elle me demanda de répéter, et tapa le nom avec application dans son formulaire.

— C'est tout ce que tu as ? Pourquoi penses-tu que c'est lui ?

Je lui donnai les infos de Phil Turner, les remarques de mes amis, les recherches de Mei. Elle nota tout sans faire de commentaire.

— Un peu léger pour incriminer quelqu'un, mais c'est un bon début, admit-elle enfin. Franchement, c'est plus que ce que j'attendais de ta part. Je suis fière de toi, Fitz.

Mei était morte. Audrey était morte. J'étais rayé de la liste du Purple Rain. Mon nez ressemblait à une pomme de terre.

— Oh oui, il y a de quoi, marmonnai-je.

Je me jetai de côté et la hache me manqua d'un cheveu ; sa lame recouverte de runes vint heurter le sol dallé en une gerbe d'étincelles. Je profitai du moment de confusion pour rouler sur le côté et réapparaître dans le dos de la créature. Mes dagues frappèrent de concert avant qu'il ait eu le temps de réaliser le danger. Il gronda, puis ploya le genou. Pas suffisant pour le tuer, assez pour l'étourdir.

Heureusement, je n'étais pas seul. À côté de moi, Laenerith prononça une formule cabalistique. Je vis ses mains s'entrouvrir et une colonne de feu s'abattit sur le monstre. Toujours debout, il se tourna vers moi. Incapable de me fondre dans l'obscurité, j'étais une cible facile. Si jamais il me touchait...

Sa hache se dressa de nouveau – puis il frémit, une flèche plantée en pleine poitrine. Son dernier grognement avait des accents désespérés.

— Putain, enfin ! hurla Laenerith.

En vrai, le joueur s'appelait Frédéric. La voix grave qui résonnait dans les tréfonds de mon casque tranchait fortement avec son personnage d'elfette à gros seins. La première fois que je l'avais entendu, ça m'avait vaguement déçu. Depuis, je m'étais habitué. Dans le monde impitoyable de World of Warcraft, les filles n'étaient pas si nombreuses.

— Ça fait trois fois qu'on recommence, c'est pas trop tôt, renchérit Mehdi (dont le personnage gisait au sol dans une flaque de sang depuis deux minutes).

Fred renifla.

— La faute à qui ? Tank en carton ! Comment tu fais pour crever aussi facilement avec ton stuff ?

— Demande ça au heal, je crois qu'il s'est endormi.

— Hey ! protesta notre soigneur, dont je ne connaissais pas le vrai nom.

— Pick-up group de merde, grommela Fred.

— Bon, on se détend et on loot, les djeunz ?

Je laissai la discussion continuer sans moi alors que j'enlevais mon casque pour me masser les tempes. Il était quatre heures du matin, et la fatigue commençait à se faire sentir. À croire que l'appel de Jessica

et la visite au commissariat avaient perturbé mon rythme biologique.

Une bouteille de vodka vide gisait devant moi, à côté des cadavres des briques de jus de pomme. J'avais bu toute la nuit – si les autres voyaient ça, ils ne tarderaient pas à mettre nos défaites sur le compte de mes réflexes diminués.

Heureusement, ils étaient loin, et je ne les avais même jamais rencontrés. La magie d'internet. Je repris le micro d'une main lasse.

— GG tout le monde. Je dois déco, on se retrouve demain ?

Je n'attendis pas le concert de protestations pour me déconnecter. Si ça n'avait tenu qu'à Mehdi (pardon, au guerrier Wilmarak), nous aurions joué vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Chômeur et insomniaque, la combinaison était redoutable.

Pour ma part, je laissai mon personnage disparaître en une explosion de pixels avant de me laisser tomber sur mon lit. C'était facile, le futon se trouvait au pied de ma chaise.

Pour la première fois, je commençais à me demander si ma vie était aussi épanouissante que je le pensais. J'avais un peu d'argent de côté, quelques amis, de nombreuses connaissances, une sexualité variée, la possibilité de sortir dans les endroits les plus hypes de la capitale et du temps libre à ne pas savoir qu'en faire.

C'était là que le bât blessait.

Je bénissais le ciel de ne pas avoir besoin de travailler, comme tous ces gens (Moussah et Deb compris, sans même parler de Jess) qui se levaient à l'aube pour s'entasser dans le métro ou le RER. J'avais essayé ça, au début, quand je faisais des stages dans la pub. Ça m'avait vite convaincu que ce monde n'était pas pour moi.

Les gens regardaient dans le vide avec un fatalisme qui me donnait froid dans le dos. Ils restaient assis sur leur strapontin, leur attaché-case sur les genoux, un iPod vissé aux oreilles. Les plus courageux sortaient un livre à la couverture jaunie, les plus blasés ronflaient avec application. J'avais toujours été impressionné par ces derniers et leur don naturel pour ouvrir un œil à la bonne station.

Oui, en temps normal, je me considérais comme incroyablement chanceux. Ma vie était enviable, à ouvrir un œil comme je le souhaitais, me glisser péniblement jusqu'à l'ordinateur pour jouer en réseau, et profiter du week-end pour sortir sans crainte des lundis matin.

Seulement voilà. Aujourd'hui, je n'étais plus tellement sûr d'avoir fait le bon choix. Un travail avait au moins un avantage : ça vous

occupait, ça vous abrutissait, ça vous empêchait de réfléchir à des détails comme, je ne sais pas, le fait que la fille que vous serriez dans vos bras il y a quelques heures reposait à la morgue. Qu'un médecin légiste caressait sans émotion la peau que vous respiriez à pleins poumons.

Et merde, j'y pensais de nouveau. Avec humeur, je m'emparai de la bouteille vide et en pressai le goulot contre mes lèvres. La goutte qui me brûla la gorge ne suffit pas à m'engourdir le cerveau.

Je finis par abandonner et me couchai tout habillé sur le futon. Je m'enroulai dans ma couette jusqu'à ce que seul le haut de mon visage dépasse.

Ce fut à ce moment que la pensée me frappa.

Il n'y avait eu que deux heures entre ma sortie de chez Mei et son décès. Si sa mort avait un lien avec ses questions indiscretes, et ça me paraissait le plus probable, alors peut-être le tueur m'avait-il vu sortir de chez elle ?

Si c'était le cas, étais-je le prochain sur la liste ?

Un frisson me parcourut, qui n'avait rien à voir avec la température de la pièce. Je repoussai les draps pour me lever d'un bond. La porte était bien fermée. Il fallait une clé pour tourner la poignée mais je poussai tout de même le verrou. Histoire d'être complètement sûr.

Soudain j'entendis le craquement du plancher, de l'autre côté. Je me figeai, la respiration haletante.

L'avantage d'un studio aussi petit, c'était que tout se trouvait à portée de main. D'un pas, je me retrouvai près du coin cuisine. Mes doigts se refermèrent sur le manche d'un couteau. Le contact du bois me rassura quelques secondes, le temps que je me souvienne que je n'étais pas un elfe voleur, et que je ne savais absolument pas m'en servir.

Il n'empêche, c'était toujours mieux que rien. Les sens aux aguets, je me préparai à mettre l'oreille contre le chambranle. Puis l'image d'un tueur sans visage, le flingue pressé de l'autre côté, prêt à me refroidir à travers le bois, me fit pivoter.

Je tendis l'oreille.

Rien.

Je me forçai à calmer ma respiration, à réduire les battements de mon cœur.

Rien.

Le sang qui me battait aux tempes m'empêchait de me concentrer. Je pris une grande inspiration, essuyai ma main gauche sur la chemise. J'avais les doigts moites. J'écoutai de nouveau.

Rien.

Quel était l'abruti qui avait considéré que la porte de mon studio n'avait pas besoin d'œilleton ? Un simple coup d'œil aurait pu dissiper mes craintes. Je grinçai des dents. Si le couloir était vide, je me rendais ridicule à rester le couteau à la main.

Et s'il y avait vraiment quelqu'un... Je déglutis, puis me morigénai de ce bruit intempestif. Sans un mot, je m'emparai de mon téléphone. Il était comme d'habitude en mode silencieux, et les touches ne produisirent aucun son lorsque je les activai. Que faire, appeler la police, demander de l'aide à Jessica ? Appeler Moussah ? Mes doigts restaient là, prêts à composer le texto salvateur, incapable de déterminer à qui j'allais bien pouvoir l'envoyer.

Il n'y avait toujours aucun bruit sur le palier. Si jamais personne ne s'y trouvait, je passerais pour un abruti auprès de mes potes. Pire, auprès de Jess.

J'attendis, puis attendis encore. Toujours rien. Au bout d'un moment, je finis par me rallonger. Je me refusai à lâcher le couteau. Je tendais l'oreille, attentif au moindre son, au moindre craquement.

Ce fut dans cette position que le sommeil s'empara de moi.

Je ne me réveillai qu'une dizaine d'heures plus tard. Les chiffres sur mon poste radio se moquaient de moi. Mes doigts étaient toujours serrés autour du manche du couteau, et je m'accordai un léger sourire d'autodérision. Ça aurait été une manière vraiment stupide de se blesser.

Putain, Fitz, tu déconnes complètement.

Je me levai, de nouveau sur le qui-vive, mais les bruits habituels de mon immeuble en journée résonnaient autour de moi. Les voisins du dessous, avec le mari au chômage qui regardait la télévision à plein volume. La musique de l'étudiant d'à côté, Hardcore Death Over Black Metal, qui ne cessait de baisser le son pour accommoder les autres locataires et se voyait remercié par des regards méprisants. L'aspirateur de la concierge, quelque part vers le troisième étage, qui vrombissait dans tout l'immeuble.

D'habitude, ces bruits ne dérangaient pas mon sommeil de plomb. Aujourd'hui, ils me réchauffaient le cœur. Je me forçai à lâcher le couteau et à le remettre à sa place dans la cuisine, là où il ne servait d'ailleurs à rien – je ne me souvenais pas de la dernière fois que j'avais

fait à manger.

J'ouvris en grand le vasistas pour laisser rentrer la lumière. *Let the sunshine in*, comme disaient les autres. Il n'y avait pas à dire, même pour un noctambule, ça faisait du bien. Je restai un instant à respirer, heureux d'être en vie. Il me restait une dernière formalité avant de me détendre totalement, et je me figeai dans une posture d'autodéfense, la main sur la poignée de la porte.

Je tournai le verrou, poussai le pêne, et le couloir se révéla à moi.

Vide, bien entendu. Ma concierge avait assez d'énergie pour faire déguerpir tout tueur en série qui se serait avisé de salir ses tapis.

À tout hasard, je regardai si un éventuel visiteur ne m'avait pas laissé de message en lettres de sang mais il semblait que ce ne fût pas le cas. Tout cela n'avait dû vivre que dans mon imagination. Je laissai échapper un petit rire dépréciateur et refermai la porte.

Tueur ou pas, ma routine était détruite. Je m'étais couché bien plus tôt que prévu, réveillé de la même manière. Je me glissai sous la douche et poussai un grognement de plaisir. Puis le rituel habituel, les crèmes de soin appliquées autour de mon œil au beurre noir, le rasage, la coiffure.

Après réflexion, je décidai de profiter de ces quelques heures de jour pour passer à mon club de gym – des mois que je m'y étais inscrit sans en profiter – et suai à grosses gouttes sur un vélo. Ces accessoires avaient vraiment été inventés par des sadiques. Comme si ça ne suffisait pas de pédaler, on pouvait également régler le braquet pour imiter la montée d'une côte ! Une heure de ce traitement suffit à me réduire à l'état de misérable loque, et ce fut le second passage par la douche.

Mes journées de semaine n'étaient pas très remplies. Je passai mon temps à dormir, me promener, jouer. À une époque, j'avais décidé de devenir écrivain maudit. J'en avais le profil, et ça marchait plutôt bien auprès des filles. Malheureusement, j'avais arrêté en réalisant que ça nécessitait tout de même un minimum d'écriture. Les quelques pages d'une histoire d'amour entre une fille de soirée et un informaticien avaient fini à la poubelle. N'est pas Musso qui veut. Et puis, ça me prenait du temps. J'avais bien mieux à faire – ou pas.

Je ne mis pas longtemps à retrouver ma routine habituelle. Levé à vingt heures trente, couché vers dix heures. Je regardais des séries, je jouais à World of Warcraft. De temps en temps, Moussah et Deb prenaient de mes nouvelles d'un rapide texto. J'avais fini par leur raconter pour Mei, et leur confirmer que l'enquête était finie. Ils avaient eu l'air plutôt soulagés, tous les deux.

Je réchauffais mes plats Picard, je mangeais devant l'ordinateur, je faisais un peu de sport, je buvais pour oublier. Ça marchait plutôt pas mal.

Et puis il y eut l'épisode Nadège.

Elle était inscrite dans mon répertoire sous le nom Nadège – Plan Q, ce qui lui allait plutôt bien. Elle ne demandait rien de plus, et moi non plus – la relation parfaite. Nous nous voyions de temps en temps, quand on y pensait, quand on en avait envie. Elle se foutait de ce que je faisais dans la vie, je n'avais aucun intérêt envers son futur. Juste du bon vieux sexe des familles.

Elle me contacta le jeudi soir, demanda si elle pouvait passer. J'avais encore la gueule de bois de la veille et l'image de Mei dans la tête, mais il fallait soigner le mal par le mal. Si Fitz devait se reconstruire, ça allait commencer par là.

Ça ne commença pas.

Elle resta à genoux longtemps, à regarder mon sexe flasque, les yeux incrédules, la mine boudeuse. Je n'avais pas pour habitude de la laisser tomber.

— Qu'est-ce qui se passe, Fitz, tu as un souci ? Quelque chose dont tu as besoin de parler ?

Le pire, c'est que j'aurais presque voulu tout lui raconter, toute cette histoire qui me collait à la peau. J'en crevais, de ne pas pouvoir me confier. J'en pleurais, de me rappeler la terreur que j'avais vécue en entendant les bruits derrière la porte. J'aurais presque été prêt à enfreindre la règle entre sex friends : ne jamais se confier.

Presque. Je la regardai, et j'imaginai comment je le vivrais si Jess m'appelait de nouveau pour me parler d'une fille tuée ou dépecée.

Le moment passa ; je me refermai comme une huître, elle eut un dernier regard écoeuré pour ma virilité rabougrie, puis elle tendit la main vers ses habits.

— Tu ne veux pas parler, tu ne veux pas baiser, pas vraiment de raison que je reste, non ?

Je hochai la tête, trop amorphe pour répondre. Lorsqu'elle ferma la porte, elle le fit avec assez de violence pour me faire comprendre que j'allais devoir effacer son numéro.

Je n'étais plus que l'ombre de moi-même. J'avais toujours confronté la vie avec le sourire aux lèvres, et cette histoire me minait. Si des petits détails comme voir des filles horriblement mutilées et apprendre qu'une amante avait succombé deux heures après mon départ

suffisaient à ébranler ma libido, où allait le monde ?

Je regardai ma montre. Vingt-deux heures trente. Ce fiasco avec Nadège n'avait pas duré plus de quinze minutes. Pas mal, pas mal du tout. Je tendis la main vers une bouteille de vodka. Je me servis un verre.

Puis je m'immobilisai. Lentement, comme à contrecœur, ma main s'approcha de mon téléphone. À cette heure-ci, elle devait être rentrée chez elle. Peut-être qu'elle dormait, ou qu'elle ne voudrait pas répondre.

Je composai le numéro de Jessica. Elle décrocha à la première sonnerie.

— Fitz ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

Maintenant que je l'avais en ligne, je ne savais pas quoi lui dire. Je restai muet, incapable de trouver une raison crédible de l'avoir appelée.

Elle laissa le silence se prolonger puis, doucement :

— Ça va ?

Je hochai la tête, sans réaliser qu'elle ne pouvait pas me voir. Quand elle demanda de nouveau, je répondis :

— Ouais. Bien sûr. Le Fitz va toujours bien.

Ma voix tremblait à peine.

— Content de t'entendre ça. Écoute, je suis encore au boulot, là...

— À cette heure-ci ?

Elle renifla.

— Qu'est-ce que tu crois ? Tu pensais qu'on ne bossait pas, dans la police ? J'ai les dossiers qui s'empilent, j'ai l'impression que je n'en verrai jamais le bout. Tu m'appelais pour quoi ?

— Je voulais savoir si tu avais du nouveau. Tu sais, sur l'enquête. Savoir si vous aviez chopé le tueur. Ça t'a servi, mon info ?

Silence à l'autre bout du fil. Puis :

— C'est confidentiel, Fitz.

— Oh, allez. Ne me fais pas ce coup. Je n'arrive pas à penser à autre chose depuis lundi, depuis la mort de... putain, Jess, j'ai bossé pour toi, j'ai fait ce que j'ai pu pour t'aider, c'est à toi de me répondre, maintenant !

— Non.

— Comment ça, non ? Bien sûr que si !

— Je veux dire, non, on n'a pas encore attrapé le tueur.

Je ne m'attendais pas à grand-chose, pourtant ce fut comme si une main glaciale me serrait l'endroit que Nadège n'avait pas pu stimuler.

— Merde. C'était pas le vicomte machin-truc du genou ?

— Enguerrand de Baudry de Chermont.

— Ouais, lui. C'était pas le bon ?

Un soupir, au bout du fil.

— Fitz, je te répète, c'est confidentiel.

— Mais j'ai besoin de savoir !

Je mis quelques secondes pour réaliser que je venais de hurler dans le combiné. Pas la meilleure méthode pour extorquer des secrets à un flic. Le silence réprobateur me fit déglutir.

— Ce que je veux dire, Jess, c'est que...

— On ne sait pas si c'est lui.

La réponse, incomplète, imprécise, mais pourtant bien là.

— Comment ça ?

— Comme je viens de te le dire. Il n'est pas enlevé de la liste des suspects, bien au contraire, mais on n'a aucune preuve contre lui.

— Et le fait qu'il connaisse toutes ces filles ? Tu lui as parlé ? Je veux dire, vous l'avez interrogé ?

Elle soupira. Je connaissais bien ce soupir et, pour une fois, je pris le parti de me taire. Elle se débattait avec sa conscience. Si j'étais bon juge de caractère, elle finirait par me donner plus d'informations. Maintenant qu'elle avait commencé, elle allait continuer.

— Rien que le fait de le mettre en garde à vue, ça a été un bordel pas possible. C'est pas vraiment un gars lambda, ton suspect. Famille noble, beaucoup d'argent, batterie d'avocats. On n'a pas eu le temps de lui poser beaucoup de questions avant d'avoir tout un bataillon de robes noires sur le dos.

— Et il ne vous a rien dit ? Vous ne savez rien ?

— Si. Il ne nie rien par rapport aux filles, il admet les connaître, il dit même avoir eu des relations sexuelles avec elles.

— Toutes ?

— Toutes. Sauf Mei, bien entendu. Là, il prétend qu'il ne la connaît

pas.

— Bzzt, mauvaise réponse. Elle m'a dit spécifiquement qu'elle l'avait rencontré et lui avait parlé.

— En attendant, ce n'est pas elle qui va le contredire – et ça aurait été sa parole contre la sienne. Bref, pas grand-chose.

Je m'étouffai à moitié.

— Tu avoueras quand même que c'est une sacrée coïncidence, ça. Il couche avec cinq filles, elles sont toutes les cinq butées par un tueur en série. Ça ne suffit pas à l'inculper, ça ?

— Ça suffit à lui demander de coopérer. Pas grand-chose de plus. Sans compter qu'il a des alibis pour certaines des dates. On est en train de les vérifier.

— Merde... alors ce n'est pas lui ?

Un petit rire sans joie à l'autre bout du fil.

— Peut-être, peut-être pas. Un alibi, ça se trafique. On verra bien. En attendant, c'est vrai que c'est un personnage étrange. Beaucoup de morgue et de charisme. Il n'a pas montré la moindre surprise en apprenant la mort de ces filles. À peine s'il a levé un sourcil.

— Il n'a rien dit ?

— *Regrettable*, voilà tout ce qu'il a prononcé comme mot. Et je peux t'assurer qu'il n'avait pas vraiment l'air effondré.

— Eh ben voilà, tu tiens ton coupable.

— Fitz. On ne condamne pas quelqu'un parce qu'il manque d'empathie, sinon tu serais derrière des barreaux depuis longtemps.

Aïe, touché.

— Du coup, qu'est-ce qu'il se passe ?

— Stand-by. On va bien voir s'il y aura d'autres crimes. Il sait qu'il est soupçonné. Si c'est lui, je pense qu'il va devoir se calmer. Mais il use et abuse de tous les moyens légaux pour freiner notre enquête. Il devrait comprendre, pourtant, il a deux enfants dont une fille d'une vingtaine d'années. Je lui ai demandé quel effet ça lui ferait de la retrouver dépecée, et il s'est contenté de me dire que ma remarque était inappropriée. Soit il a des choses à cacher, soit c'est vraiment un putain de fils de pute.

L'expression sonnait déplacée dans sa bouche. Jess devait vraiment être en rogne contre le vicomte. Je la comprenais.

C'était le moment de vérité. Je pris une grande inspiration.

— Bon. Qu'est-ce que je peux faire pour t'aider ?

Je pouvais imaginer ses sourcils se froncer.

— Pardon ? Tu m'avais dit que tu ne voulais plus rien avoir à faire avec cette histoire...

— Eh bien je me suis trompé. Ça me mine encore plus de ne rien faire, alors je suppose qu'il faut bien que je m'occupe.

— L'ennui, Fitz, c'est qu'il n'y a plus rien dans tes cordes. Franchement, je suis impressionnée par la rapidité avec laquelle tu m'as trouvé cette piste, et j'espère vraiment qu'elle mènera quelque part. Mais maintenant, c'est le boulot de la police. Je suis désolée, je n'ai plus besoin de toi.

J'encaissai le choc.

— Il y a bien quelque chose que je peux faire !

— Désolée. Vu comme tu renâclais au début, je t'avoue que je suis surprise de ce changement. Ça me ferait plaisir de te donner du boulot, mais je n'ai rien.

— Je suis sûr qu'il y a quelque chose ! Même du travail à la con, recouper des fichiers, regarder des données, faire une planque... putain, Jess, ne me fais pas croire que ton commissariat n'est pas en sous-effectif !

— Je ne peux pas, Fitz. Et de toute façon, je ne suis pas sûre que tu aies les compétences requises. J'ai besoin de gens en qui j'ai une totale confiance, et qui ne vont pas se vider une bouteille de vodka ou se faire une ligne à la moindre contrariété.

— Je ne touche pas à cette merde, tu le sais.

— Tu la vends aux autres, c'est pas mieux. Désolée, Fitz, mais c'est non. Si tu veux, je te recontacterai si j'ai besoin d'un mec qui s'y connaît en soirée, en alcool ou en drague.

— Parce que c'est mes seules compétences, c'est ça ?

— Tu ne m'as jamais prouvé le contraire.

— Bordel !

Je raccrochai le téléphone et résistai à l'impulsion de le lancer à travers la pièce. Merde, merde, merde, quelle connasse ! Je lui mettais son enquête sur les rails, je lui trouvais un lead, et tout d'un coup je n'étais plus assez bon pour elle ?

Je restai un instant prostré sur mon futon. C'était donc ainsi qu'elle me voyait. Un dragueur, un charmeur, mais aussi un loser sans avenir.

Comme elle n'avait plus besoin du dragueur, elle me rangeait comme un outil qui avait rempli son objectif. Je grimaçai. De nouveau, ma main se tendit vers la bouteille de vodka.

Qu'est-ce qu'elle avait dit ? Que je buvais à la moindre contrariété ? Putain !

La bouteille vola à travers la pièce. Je fus assez chanceux pour qu'elle heurte le dossier du fauteuil et rebondisse sur le sol, intacte. Même mes colères étaient pathétiques et inefficaces.

Qu'est-ce que j'allais faire, maintenant ? Me connecter comme si de rien n'était à World of Warcraft ? Me préparer pour aller en soirée ? De toute façon, il allait falloir que je sorte pour vendre un peu de C. Peut-être séduire une fille au passage, histoire de me convaincre que j'étais toujours ce tombeur au grand cœur que je m'imaginais représenter. Il n'y avait pas une fille qui me résistait, et pourtant je pouvais voir le regard méprisant de Jess, ses commentaires acides si je ramenaient quelqu'un chez moi.

Puis je me redressai, frappé par une idée soudaine.

Pas une fille qui me résistait ?

Il était temps de prouver l'utilité de mes talents.

Je n'aimais pas traverser le périph'. Les voies encombrées de véhicules représentaient un *limes* moderne, une ligne de démarcation entre la grandeur et la décadence. Bien sûr, j'accordais quelques mérites à certaines communes. Neuilly-sur-Seine. Levallois. Boulogne-Billancourt. Je côtoyais ces banlieusards dans les soirées de la capitale où ils avaient le bon goût de sortir. Avec un petit effort, je pouvais presque les considérer comme parisiens.

Malgré toute ma compréhension, je ne pouvais accorder le même privilège à Nanterre.

Mon pass Navigo ne me permettait de voyager que dans la capitale intra-muros, et je dus sortir quelques pièces pour payer mon trajet. Encore une nouvelle preuve que je m'aventurais en territoire inconnu.

J'avais pris une douche chaude et passé une demi-heure dans la salle de bains. Je m'étais rasé à l'ancienne, un blaireau dans la main gauche, une lame dans la droite, pour obtenir l'effet désiré. J'avais ensuite réalisé un gommage du visage et un soin matifiant spécifique pour ma zone T. Puis du fond de teint, suffisamment pour dissimuler mes blessures.

Certains pouvaient me traiter de métrosexuel – mais l'enjeu était de taille. Si ma mission nécessitait d'étaler de la préparation H sur mes cernes, alors je me sacrifierais pour la cause. J'avais soigneusement choisi mes habits pour rehausser mes yeux bleus. Je n'avais pas l'intention de laisser le moindre détail au hasard.

Je sortis à Nanterre-Université, accompagné de la foule de l'après-midi. Je retrouvai avec curiosité cet univers que j'avais quitté depuis tant d'années. Des dizaines d'élèves se bousculaient dans une morne indifférence. Les attachés-cases de marque côtoyaient les sacs à dos déchirés. Une fille ondulait sur de hauts talons, engoncée dans son tailleur Massimo Dutti. Un garçon tout de noir vêtu avançait sans quitter le sol des yeux. Un autre restait perdu dans son monde, le casque de son iPhone vissé aux oreilles. Malgré la fraîcheur de ce début de printemps, plusieurs étudiantes arboraient déjà des jupes courtes. Je dissimulai un sourire d'enfant dans un magasin de bonbons.

Je restai quelques instants à observer le plan de rue avant de sortir. Je n'aurais pas dû me donner cette peine : il m'aurait suffi de suivre la foule. Même en plein après-midi, la fac représentait l'endroit le plus

vivant des environs.

Une couche de plâtre récente dissimulait les tags les plus anciens. Effort futile, tant les graffitis s'étaient renouvelés aux alentours. Je ne pus m'empêcher de hocher la tête avec admiration devant certaines œuvres, bien plus élaborées que les simples signatures à la bombe. Un frisson d'excitation remonta le long de ma colonne vertébrale. C'était donc ça, la vraie banlieue.

Je me mêlai aux étudiants jusqu'à la fac, puis m'adossai à un mur en face de l'entrée principale. Il y avait plusieurs sorties, bien sûr, mais une seule qui permettait d'atteindre le RER facilement. Si je ne me trompais pas, ce serait le meilleur poste d'observation.

Afin de me fondre dans le décor, je mis moi aussi mes écouteurs. Je devais me préparer à une longue attente, qui n'avait aucune raison d'être fructueuse. Ma main hésita un instant au-dessus de mon paquet de clopes avant d'abandonner. J'avais une envie dévorante de fumer mais cela affecterait mon haleine. Je ne pouvais pas me le permettre – tout devait rester parfait.

Les premières notes électro de Sexy Sushi résonnèrent dans mes oreilles. D'après mes renseignements, ses cours venaient de se terminer. Je ne savais pas si elle rentrerait tout de suite chez elle, si elle allait traîner avec ses amies ou travailler à la bibliothèque universitaire. Tout ce que j'avais, c'était sa photo Facebook et les quelques bribes d'information que Google avait pu me donner.

Julie de Baudry de Chermont, la fille d'Enguerrand. Je jetai un regard à l'image sur mon téléphone. Elle était plutôt mignonne, si on aimait bien les physiques secs et les brunes vaporeuses. Mince à la limite de l'anorexie, les cheveux sombres, les yeux hésitants, elle contemplait l'objectif en se mordillant la lèvre inférieure. Je n'étais pas de ceux qui lisaient trop dans une simple photo, pourtant je ne pouvais m'empêcher de l'imaginer triste et mélancolique. Le genre de fille qui pouvait facilement basculer dans un look goth-emo, habits noirs et coke de rigueur. En même temps, si son père était réellement le psychopathe que nous imaginions, je ne pouvais que la plaindre.

Avec un nom aussi original, il ne m'avait fallu que quelques minutes sur Google pour trouver son profil, et tomber sur les études qu'elle faisait. Master 2 en Psychologie cognitive à Paris 10. Autrement dit, Nanterre.

Un recoupement rapide des UV nécessaires, un coup d'œil sur les horaires des programmes, et je me retrouvais là. Normalement, son cours de psychologie des apprentissages devait finir à seize heures.

Il ne me restait plus qu'à espérer qu'elle soit une élève assez assidue

pour être venue à l'amphi – et pas assez pour continuer à travailler après que l'heure eut sonné.

Alors, qui étais-tu, Julie B.C. (tu permets que je t'appelle comme ça, ton nom de famille est vraiment trop long) ? Une fille sérieuse ou une branleuse ? Je n'allais pas tarder à le découvrir.

Vingt longues minutes se passèrent sans que je la repère parmi les étudiants qui sortaient du campus. Je perdais la foi. Sur le moment, ça m'avait paru une excellente idée de venir la retrouver à la sortie des cours. Maintenant, je commençai à avoir des doutes. Et si elle était déjà passée, et que je ne l'avais pas reconnue ? Une simple visite chez le coiffeur pouvait changer suffisamment l'apparence pour que sa photo ne me serve à rien. Décidément, je comptais bien trop sur la chance, trop peu sur la planification. Jess secouerait la tête avec un sourire de commisération.

Désabusé, je finis par céder à l'appel du tabac. La cigarette se fraya un chemin entre mes lèvres et je l'allumai d'un geste sec. Je poussai un soupir de soulagement en sentant la nicotine se répandre en moi. Il était temps d'oublier toute cette histoire. Le ciel lourd ne présageait rien de bon, et j'avais subi assez d'averses pour le mois. Tant pis pour mon billet zone trois et le temps perdu.

Bien sûr, ce fut à ce moment que je la vis traverser la rue.

À la différence des autres étudiantes, elle marchait seule. Je n'aurais pas dû m'inquiéter tant elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à sa photo de profil. On reconnaissait au premier regard ses cheveux noir corbeau, sa silhouette frêle et la courbe de son nez. Comme pour me faciliter le travail, elle allait jusqu'à porter la même robe. Les sangles d'une besace rentraient dans ses épaules osseuses tandis qu'un sac à main se balançait à son bras.

Ce qu'on ne ressentait pas sur une photo, c'était la rapidité de ses pas, la nervosité de ses gestes. Cette fille était mal dans sa peau, ça sautait aux yeux. Elle gardait le regard fixé droit devant, comme si elle avait voulu le baisser et s'obligeait à y renoncer par un effort de volonté.

J'avais préparé tout un baratin pour l'aborder, passant et repassant dans mon crâne les différentes possibilités. Autant je me sentais à l'aise dans le milieu de la nuit, autant aborder une fille à la sortie d'une fac me semblait périlleux.

J'avais toujours eu le plus grand mépris pour les dragueurs de rue. C'était souvent des hommes sans finesse, sans technique, sans amour. La plupart du temps, ils ne s'attendaient même pas à voir leur verre accepté, mais simplement à passer le temps. Chaque fois que je les

entendais insulter les innombrables femmes qui leur tournaient le dos, j'avais envie de les cogner. Petits machos de pacotille, galvaudeurs de rencontre, briseurs de séduction. C'était eux qui nous rendaient la tâche plus difficile en donnant une mauvaise image des hommes. Combien de fois avais-je vu une fille me regarder avec angoisse lorsque je venais vers elle, inquiète de ce que j'allais dire et faire ?

C'était pourtant simple à comprendre. Marcher dans la rue avait généralement un but. Aller d'un point A à un point B, par exemple. Ne pas arriver en retard au bureau. Faire les courses avant que le magasin ne ferme. Profiter de la pause-déjeuner. Ne pas manquer la séance de cinéma. Retrouver ses amis à l'heure dite.

On pouvait dire ce qu'on voulait, ce n'était pas une période propice pour être dérangé.

Et voilà que j'allais me mettre au même niveau. Je ne pouvais m'empêcher d'y penser, et cela ruinait ma belle assurance. Cette Julie venait de terminer une journée de cours ; elle devait aspirer à l'anonymat du RER avant de pouvoir rentrer chez elle et de s'effondrer sur le sofa comme une jeune femme normale.

Seulement voilà. Elle n'était pas une jeune femme normale. C'était la fille de mon seul et unique suspect.

Avant de me mettre de nouvelles barrières, j'avançai droit sur elle. Je gardai les yeux baissés, marmonnant dans ma barbe, avalant l'asphalte à grandes enjambées.

Mes réflexions lui avaient laissé le temps de sortir une cigarette. Elle fouillait dans son sac pour trouver son briquet lorsque je la percutai violemment.

Sous le choc, elle se retrouva les quatre fers en l'air. De mon côté, j'accompagnai l'impact en agitant les bras tel un équilibriste. La gravité remporta ce combat inégal ; je m'écrasai au sol en grognant.

De nous deux, elle fut la première à parler.

— Putain de bordel de merde !

Mais où allait la noblesse ? Les damoiselles pratiquaient un langage de moins en moins châtié. Pas étonnant que le tiers état en conçoive des idées de grandeur.

Je grommelai de manière inintelligible avant de me redresser sur un genou. Ma tentative avait mieux fonctionné que je ne l'avais envisagé. Son sac à main s'était à moitié répandu dans la rue. Quelques feuilles s'échappaient de sa besace, recouvertes d'une écriture élégante mais serrée.

— Je suis désolé, balbutiai-je. Je vais t'aider.

— Pas la peine. Putain, mais quel abruti !

L'expression figée, les sourcils froncés, la fille entreprit de ramasser ses cours. Un tube de rouge à lèvres avait glissé entre deux pavés, et elle s'en empara d'une main rageuse.

Je me relevai, un sourire vacillant aux lèvres. Suffisamment fragile pour montrer mon embarras, assez chaleureux pour désamorcer la situation.

— Je suis désolé, répétais-je. Vraiment, je ne t'avais pas vue. Ça va ?

— À ton avis ? Sérieusement, tu peux pas regarder devant toi quand tu marches ?

Je récupérai une feuille tombée à mes pieds et la lui tendis sans commentaire. Elle s'en saisit d'une main impatiente.

Son regard se promena sur moi. Je savais qu'elle n'y trouverait rien à redire. Jean bien coupé, chemise blanche. J'avais pris la peine d'adopter un style totalement neutre en prévision de qui j'allais rencontrer. Elle leva les yeux vers mon visage, fronça les sourcils.

— Tu comptes rester longtemps à me regarder comme ça ?

Au temps pour Fitz le séducteur. Je me redressai et m'époussetai avec affectation.

— Je voulais juste vérifier que tout allait bien. Tu as tout récupéré ?

— Je crois, oui.

Elle agita vaguement la main en direction de sa besace enfin refermée, puis se releva.

— Ça t'arrive souvent, de foncer dans les gens comme ça ?

— J'en ai fait ma spécialité. Je trouve que je m'en sors pas mal, cette fois-ci. D'habitude, on essaie de me casser la gueule.

Un sourire flotta sur ses lèvres.

— Attends avant de crier victoire, je n'en ai pas encore fini avec toi.

— Ça va, tu n'as pas l'air si violente que ça.

— Tu serais surpris.

Je la détaillai de pied en cap, l'expression volontairement amusée.

— Karaté ? Kung-fu ?

— Ateliers d'autodéfense féministe.

— Ah oui, quand même.

Son sourire s'accroissait. Oh, c'était léger, mais j'avais passé des années à guetter ce genre de relâchement. Je me raclai la gorge, hésitai un instant.

— Écoute, si tu me promets de ne pas me répondre par un low-kick rotatif, j'aimerais bien te proposer un verre pour me faire pardonner.

Elle haussa un sourcil.

— Et si je ne te le promets pas ?

— Je te propose quand même, mais en me protégeant le visage. Après tout, niveau rentre-dedans, il faut croire que je n'en suis plus à ça près.

— Le low-kick, c'est dans les jambes, gros malin.

Tout résidait dans le sourire. Le mien, le sien. Je la sentis hésiter. Une seconde, deux. Je pris cet air mi-amusé, mi-implorant dont j'avais fait ma signature. Le chat de Shrek n'avait rien inventé.

— Je ne connais même pas ton nom, monsieur je-ne-regarde-pas-où-je-marche.

— Fitz. Et toi ?

— Fitz ? Qu'est-ce que c'est que ce pseudo pourri ? Tu es un agent infiltré, c'est ça ?

— J'avoue, CIA, FBI, choisis ce qui te plaît le plus. Non, c'est juste que mes parents ont eu la bonne idée de m'appeler John-Fitzgerald.

— Non...

— Mais ne t'en fais pas, j'assume.

Elle ricana.

— Tu as tort. À ta place, je serais morte de honte.

— Ça va, c'est pas si terrible ! Tu as vu tous les Brandon et les Kelly qui envahissent les amphis ?

— J'avoue...

— Et tu t'appelles comment, mademoiselle je-me-moque-du-prénom-des-autres ?

— Julie.

Je hochai la tête.

— Ouais. Le prénom banal par excellence. Je compatis.

— Hey !

Le silence retomba entre nous, mais il respirait désormais la chaleur. Je l'observai du coin de l'œil vérifier la lanière de sa besace. Elle finit par se retourner vers moi.

— Si j'étais parano, je pourrais imaginer que tu m'as bousculée exprès pour pouvoir me parler. C'est une nouvelle technique de drague ?

— Nouvelle, nouvelle... à mon avis, ça existait déjà chez les néanderthals. Mais non, si j'avais eu le choix, j'aurais évité de me casser le coccyx. Alors, ce verre ?

Elle haussa les épaules. Je l'avais mal jugée. Au début, j'avais pensé qu'il s'agissait d'une fille complexée et renfermée, qui aurait passé son temps à regarder ses pieds. À la place, je tombais sur une femme assurée dont les yeux restaient fermement plantés dans les miens.

— Tu fais le coup à toutes les filles, Fitz ?

J'éclatai de rire. C'était un rire franc et naturel, communicatif. Je savais qu'elle se détendrait, et je vis avec plaisir ses épaules se décontracter.

— J'aimerais bien, mais c'est trop douloureux. Tu imagines mon état en rentrant chez moi ? Sans parler des adeptes de l'autodéfense féministe qui voudraient me casser la gueule.

— Les risques du métier...

Je regardai rapidement ma montre.

— Écoute, je dois filer, mais ça te va pour le verre ? Je prends ton numéro et je t'appelle ce soir ?

— Mouais. C'est vraiment une coïncidence, alors ?

— Promis ! Je ne suis pas sûr que renverser tes affaires soit la bonne solution pour rentrer dans tes bonnes grâces.

— Tu marques un point.

Elle se mordit la lèvre, comme sur la photo Facebook. C'était maintenant son portrait craché. Je retins ma respiration. Elle pouvait encore m'envoyer balader, mais je voulais y croire.

— Tu voudrais le prendre quand, ce verre ?

— Je ne sais pas, quand tu veux. Enfin ce soir ça va être compliqué, mais demain ? Tu finis les cours à quelle heure ?

— Attends, je n'ai pas encore dit oui.

— Tu me ferais cette fausse joie ? À moi ?

Elle me rendit mon sourire. Le silence s'étendit quelques secondes. Cette fois, je me gardai bien de le rompre. Elle finit par soupirer avec affectation.

— OK. Je pense que j'ai un don pour attirer les psychopathes. Pourquoi pas un de plus ?

— Voilà, j'espérais cet enthousiasme !

Elle découvrit ses canines dans un rire léger. Elle avait des dents blanches, parfaites – quoiqu'un peu longues.

— Tu as de quoi noter ?

Je sortis mon portable et rentrai son numéro avec soin. Elle me jetait des regards en coin tandis que je me penchai sur l'écran. Probablement en train de se demander si elle faisait le bon choix. Je ne pouvais pas la blâmer, il y avait tant de malades dans les rues. Du genre à stalker son profil Facebook et étudier ses horaires de fac pour la rencontrer.

— Tu ne m'as pas dit quand tu terminais les cours demain.

— C'est vrai.

J'attendis qu'elle complète sa réponse mais elle m'observait, la tête penchée.

— Tu t'es battu ? J'ai l'impression que tu as des bleus sur le visage.

— Ça ?

Je portai ma main à mon visage.

— Non, ce n'est pas grand-chose. Une mauvaise chute en roller.

— Ah. Dommage.

— Comment ça ?

— J'ai toujours adoré les mecs qui savent se battre.

Je restai un instant interdit, un reste de fond de teint au bout de mes doigts. Elle tournait déjà les talons et s'en allait, légère, aérienne. Je ne voyais plus son visage, mais je sentais son sourire.

Merde alors. Elle n'était pas du tout comme je me l'étais imaginée. J'avais pensé rencontrer une post-ado emo, scarifiée jusqu'à l'os et traumatisée par un père forcément sadique. À la place, j'avais croisé une fille à peu près bien dans ses baskets, avec de la répartie et du charme. Ça ne collait pas avec l'image de nervosité qu'elle renvoyait avant que je ne la heurte.

Alors quoi ? L'une de ces attitudes devait être un masque, mais laquelle ?

Je soupirai, et mis mes mains en porte-voix.

— Je t'appelle demain ?

Elle se retourna une dernière fois avant de disparaître dans une rue adjacente.

— Oui, excellente idée, John-Fitzgerald !

Je me pris à sourire comme un abruti.

Voilà. Ça avait commencé.

Puisque je n'avais aucune compétence en tant qu'enquêteur, il me fallait changer de tactique.

Je ne savais pas mener de filature, interroger des gens, me battre, soudoyer pour obtenir des informations, me dissimuler dans l'ombre. Tout ça, ce n'était pas mon monde ; j'avais perdu Mei en l'y mêlant.

Ma vraie force venait d'ailleurs. J'avais une belle gueule, je le savais ; pas assez pour faire du mannequinat mais suffisamment pour m'attirer les sympathies féminines. Je pouvais tenir une conversation, mes bribes de culture générale suffisaient à donner le change et mon assurance tranchait agréablement avec l'hésitation des garçons moins aguerris.

Ce n'était pas à moi de m'attaquer à Enguerrand de la Cabane du Fond du Jardin. Je n'en avais pas la carrure.

Sa fille représentait une cible plus facile, plus dans mes cordes et, soyons honnêtes, plus sensuelle. En me rapprochant d'elle, je pourrais me mêler à l'entourage du psychopathe et l'observer dans sa vie quotidienne. Jess allait être impressionnée de voir les résultats dans quelques semaines. Si je jouais finement, la fille pourrait même m'inviter chez elle – une occasion en or de fouiller leur maison sans avoir à m'y introduire par effraction.

La première partie de mon plan s'était déroulée sans accroc. C'était la plus difficile. Maintenant que Julie avait accepté de prendre un verre avec moi, je savais qu'elle ne résisterait pas à mon charme ô combien raffiné.

J'étais tellement ravi de mon succès que je ne rentrai pas directement chez moi. À la place, j'appelai Deb pour la retrouver dans un café du centre-ville. Je mourais d'impatience de tout lui raconter : il n'y avait rien de plus agréable que de voir une lueur d'admiration se

faire jour dans les yeux d'une fille.

— Putain, mais t'es complètement taré, Fitz !

Bon, la conversation ne se déroulait pas comme prévu.

Nous étions attablés à la terrasse du Tropic Café, un cocktail multicolore à la main. Des serveurs trop souriants pour être hétéros s'agitaient entre les clients, jean serré et musculature apparente.

J'avais toujours aimé ce quartier, l'endroit où le quatrième arrondissement rencontrait le premier. La rue des Lombards prenait sa source près de la place Saint-Opportune pour aller mourir dans les confins du Marais. On pouvait y voir les métalleux tatoués du Black Dog côtoyer les barbus gays du Bears Den, les amateurs de Jazz du Sunset jouer des coudes avec les étudiants qui mangeaient au Flam's. C'était Paris dans sa plus belle expression, le mélange sans douleur des minorités visibles.

Lorsque j'avais retrouvé Deborah, j'avais eu du mal à la reconnaître. Il était rare que nous nous voyions en semaine, et elle venait directement du lycée où elle enseignait. Chignon strict, lunettes de rigueur, pull informe et jean sans marque, elle ne ressemblait en rien à la fille qui dansait sur les podiums en gloussant comme une pintade.

— Qu'est-ce que tu me wacontes là ? demandai-je dans ma plus belle imitation d'Arnold et Willy.

D'habitude, mes talents d'acteur avaient le don de dérider Deborah. Pas aujourd'hui. Elle passa son doigt sur les contours du verre pour récupérer le sucre glace. Elle coula un regard vers la rue piétonne, se renfonça dans son siège, soupira. Tout pour ne pas me parler.

— Si tu as quelque chose à dire, c'est le moment...

— J'ai pas envie que tu crèves comme un con, c'est si difficile à comprendre ?

— Comment ça ?

— Mais quoi, comment ça ? Tu ne te rends pas compte que tu fais n'importe quoi ? T'es en train de m'annoncer tout joyeux que tu dragues la fille d'un tueur en série. Tu espères quoi, que je te dise bravo, envoie-moi un de tes morceaux par la poste ? Tu es complètement malade, Fitz.

Je restai abasourdi devant la violence de ses paroles. Elle se tenait penchée en avant, prête à me postillonner au visage et ses poings se serraient comme si elle voulait me secouer.

— Je ne comprends pas... ça me paraissait une bonne idée.

— Mais une bonne idée pour quoi ? Pour continuer l'enquête ? Tu l'as dit toi-même, c'est pas notre monde. Oublie tout ça. Franchement, je te préférerais quand tu étais insouciant. T'avais des côtés cons, mais au moins tu ne te prenais pas la tête.

Je reposai mon verre sur la table avec force. C'était difficile d'avoir l'air autoritaire avec un Sex on the Beach à la main. Le parasol planté dans le morceau d'ananas gîta sous l'affront.

— Tu m'emmerdes, Deb ! Putain, je pensais que tu allais me soutenir un peu dans cette histoire. Tu t'en fous, toi, ça te touche pas c'est comme un jeu ! Tu peux comprendre que je sois flippé en permanence ? Mei a été butée une ou deux heures après que je suis passé. Si je ne connaissais pas Jess, je serais en prison à l'heure qu'il est avec mes empreintes partout dans l'appart. Je deviens dingue à tourner en rond, je me sens inutile, et je n'ai qu'une envie, venger Mei, venger Audrey, et toutes les autres. Tu peux le comprendre, ça ?

Elle m'observa un instant de ses yeux froids. Je ne l'avais jamais vue si lucide et composée. Son chignon accentuait son air sévère.

Lorsqu'elle reprit la parole, ce fut d'une voix douce et persuasive, celle dont elle devait user avec les élèves récalcitrants.

— Je comprends, Fitz, je comprends tout à fait. Mais il faut te faire une raison. Tu n'as pas les épaules pour tout ça. Tu as déjà vu un clubbeur mener une enquête dans un bouquin, dans un film ? Tu ne crois pas qu'il y a une raison pour ça ? Le danger, c'est pas ton truc. On a chacun ses talents, mais les tiens ne sont pas là.

— Justement. J'ai compris ça, moi aussi. C'est pour ça que je laisse tomber l'idée d'une enquête classique et que je vais draguer cette Julie.

— Mais pour arriver à quoi ?

Elle leva les bras au ciel, exaspérée devant mon incompréhension.

— Si tu rencontres son père, tu réagiras comment ? Tu te vois capable de lui sourire poliment, de lui dire que tu es content de faire sa connaissance ? Tu te vois lui tendre la main, cette main qu'il a utilisée pour désosser tes copines ?

— Mei n'était pas désossée...

— On s'en fout, c'est du détail ! Allô, tu comprends ce que je te dis ? C'est pas ton combat, c'est pas ta mission. Tu crois que tu es immortel, mais une balle ou un coup de scalpel suffira à te prouver le contraire. Laisse tomber ces conneries. Viens avec Moussah et moi, on va se bourrer la gueule, on se fera une ligne, on va oublier tout ça.

Ce fut à mon tour de la regarder avec colère.

— Tu t'es écoutée, à parler de coke et d'alcool ? C'est tout ce qui t'importe, dans la vie ? Le reste, tu t'en fous, hein ?

— Pas de toi. Je n'ai pas envie qu'il t'arrive quelque chose.

— Ouais. Eh ben il ne m'arrivera rien, ne t'inquiète pas.

Je jetai un billet froissé sur la table et me redressai. Elle ne fit aucun geste pour me retenir. Je quittai le bar, hochant la tête en direction des serveurs.

Pour qui elle se prenait ? Bien sûr qu'il y avait des risques, j'en étais conscient. Elle semblait croire que je m'étais engagé dans cette aventure au jugé, sans le moindre plan.

C'était vrai.

Le brouhaha de la rue me happa alors que je continuais mon chemin vers le forum des Halles. Devant moi, la fontaine des Innocents attirait toujours son comptant de touristes et de couples enlacés. Pendant longtemps, j'avais aimé cette place pour son côté central et ses nombreux restaurants. Aujourd'hui, je la trouvais désespérément banale jusque dans son architecture.

En parlant de restaurant, je m'arrêtai devant un grec pour m'acheter un kebab. À l'origine, j'avais prévu de passer la soirée avec Deborah et de manger un morceau dans un endroit digne de ce nom. Puisque cette consolation m'était refusée, je noierai mon chagrin et mes angoisses dans la sauce blanche.

Six euros pour une formule, boisson incluse. Il n'y avait guère que les kebabs pour permettre de manger à ce prix. Même les McDonald's prenaient désormais plus. Je me demandai distraitement comment ils parvenaient à être rentables, puis décidai de ne plus me poser ce genre de question. Ce n'était pas au moment de mordre dans la viande frétilante que je devais me poser des questions sur sa provenance.

C'était étrange de me trouver là, exposé au soleil du printemps. J'avais tellement l'habitude de vivre la nuit que la lueur ambrée me semblait irréaliste. Je ressentis un frisson de plaisir devant la caresse du soleil. C'était sans doute ce qu'on appelait la photosynthèse. Ou pas.

Deb avait ses raisons de me contrarier. Elle comprenait les risques de la mission que j'entreprenais, et elle estimait que le jeu n'en valait pas la chandelle. Si on en avait discuté avant ma rencontre avec Julie, j'aurais peut-être accepté ses arguments.

Seulement tout avait changé : Miss nom-à-rallonge avait un charme certain. Danger ou pas, j'avais bien l'intention de la revoir, et

découvrir à quoi tout cela rimait. Après tout, peut-être nous étions-nous trompés ? Peut-être son père était-il innocent ?

Le sandwich achevé, je m'essuyai les mains puis jetai le sac plastique dans la poubelle en citoyen responsable. Ce n'était pas parce qu'on dealait que l'on ne devait pas préserver l'environnement.

Je rentrai chez moi à pied, longeant le Louvre pour rejoindre le jardin des Tuileries. Une fois arrivé à Concorde, il me resterait à monter les Champs-Élysées et je serai arrivé.

Lorsque le soleil s'aligna avec l'Arc de Triomphe, et que la nuit tomba sur la plus belle avenue du monde, je sortis mon téléphone et j'appelai Julie.

Au fil des années, j'avais rencontré de nombreuses filles ; j'étais tombé sous le charme de visages et de corps tous plus uniques les uns que les autres. J'avais essuyé des refus, obtenu des numéros, arraché des sourires et des baisers.

Si l'on posait la question à ceux qui me connaissaient bien, par exemple Jess, ou Moussah, ou Deb, ils diraient certainement que je savais m'y prendre avec les femmes. Du moins j'espérais qu'ils vantent mes qualités – dans le cas contraire, je me retrouvais vraiment dépourvu de talents.

Pourtant, un premier rendez-vous avait toujours le don de me stresser. Malgré mon habitude de la gent féminine, malgré les dizaines d'amies sincères que j'avais autour de moi, je n'avais jamais pu me débarrasser de ce sentiment d'inquiétude devant ce premier rencard.

C'était ridicule : une fille qui acceptait de vous voir en tête à tête ne vous trouvait pas repoussant ou stupide. Peut-être même qu'elle se rongait les ongles de son côté en se demandant comment être à la hauteur. Peut-être qu'elle passait des heures à essayer la robe qui allait bien, le haut parfait pour la mettre en valeur, le pantalon qui lui donnait cet équilibre entre élégance et sensualité.

J'avais beau ressasser ces idées, je ne pouvais m'empêcher de me sentir un peu emprunté en attendant Julie devant le magasin Vuitton des Champs-Élysées. À cette heure-ci, j'aurais dû me préparer pour sortir en boîte, reprendre ma vie de strass et de paillettes – blanches, les paillettes, très blanches. À la place, je faisais le pied de grue, les mains dans les poches, en maudissant le temps changeant qui avait transformé un jeudi ensoleillé en vendredi glacial.

Pour quelqu'un qui ne roulait pas sur l'or comme moi, l'enseigne avait un côté sardonique. Je savais que je ne pourrais jamais pousser la porte sans rougir – à moins d'intensifier mes ventes de drogue, et je n'en avais pas l'intention. Pourtant, je trouvais l'endroit agréable. Il était bien situé, facile à trouver. D'ici, je pouvais rayonner sur une vingtaine de bars originaux où je pourrais me noyer dans l'alcool.

Je consultai ma montre avec nervosité. Vingt heures trente-cinq.

Elle aurait déjà dû être là. Pas de textos, pas d'appels en absence. Je reniflai. L'odeur âcre des pots d'échappement me prit à la gorge. Les Champs-Élysées étaient noirs de monde. Au loin, je crus voir une

silhouette qui pouvait lui ressembler, mais un car de touristes coréens la dissimula à ma vue.

Vingt heure trente-huit. Je jetai un œil à mon reflet dans les vitrines du magasin. Tout allait bien, il fallait que je me détende. Comme mes habits de la veille ne l'avaient pas choqué, j'avais opté pour la même sobriété aujourd'hui. Je glissai un bonbon mentholé dans la bouche pour me donner bonne haleine. Est-ce que j'avais le temps de me griller une clope ?

Je la vis arriver avant qu'elle ne m'aperçoive. Moi qui espérais un effort vestimentaire, j'en étais pour mes frais. Elle avait dû venir directement après ses cours, et portait un jean large sur un T-shirt d'artiste. La même besace se balançait à son dos.

Pendant un instant, les premiers phares des voitures l'illuminèrent et je la trouvai magnifique. Je dus m'efforcer de penser à son père pour que mon sourire ravi retrouve son professionnalisme.

Elle me fit la bise avec un peu trop de spontanéité, un peu de maladresse, puis recula pour m'adresser un regard critique.

— Désolée pour le retard, ça fait longtemps que tu attends ?

— J'étais là avec vingt minutes d'avance, tu penses bien.

— Ça m'étonnerait. Je ne te sens pas du genre ponctuel. Appelle ça un pressentiment.

— C'est toi qui arrives en retard, et c'est moi que tu accuses ? Même moi, je n'aurais pas osé.

Elle me sourit. Maintenant que je la voyais face à moi, je trouvais ses habits particulièrement bien choisis. Ils lui donnaient l'air simple, jeune, en meilleure santé que sa pâleur pouvait le laisser supposer.

Je lui pris l'avant-bras avec toute la morgue nécessaire.

— Permettez que je vous accompagne, gente dame, votre bar est réservé.

— Monsieur est trop bon.

— Monsieur cherche à se faire pardonner d'avoir bousculé Madame. Vous verrez que Monsieur n'est pas toujours si attentionné.

Nous nous promenâmes sur l'avenue, le cœur ouvert à l'inconnu. Je l'observai à la dérobée tandis que nous marchions. Il y avait bien quelque chose de triste dans son regard, quelque chose d'indéfinissable. Puis elle me sourit, et cette lueur mélancolique disparut comme elle était venue.

Nous passâmes devant le Queen et je me crus obligé de la prévenir. Le choc aurait pu être trop violent.

— J'ai hésité un peu sur l'endroit où t'amener, et je me suis dit que le Queenie ferait parfaitement l'affaire.

Elle fronça son nez à la manière d'un hamster.

— Le Queenie ?

— Un bar dans la rue d'à côté, qui sert aux before et after du Queen.

Je vis son regard vaciller, et j'expliquai patiemment :

— Les before, c'est les soirées qu'on passe avant que la boîte soit ouverte. Les after, c'est le contraire.

— Les soirées qu'on passe le matin, quoi.

Je ricanai.

— Tu as tout compris.

— Mais dis-moi, le Queen, ça n'a pas une réputation de...

Elle laissa sa voix traîner, et je complétais pour elle.

— Si. C'est en partie une boîte gay. Ça ne veut pas dire qu'on ne peut pas entrer, et encore moins qu'on ne peut pas profiter du bar.

— Mais quel intérêt ?

— Tu vas vite comprendre qu'à Paris, il faut taper dans les bars gays si tu veux un peu d'originalité dans le décor.

Elle se préparait à me répondre lorsque je tournai dans la rue de Berri. Le mouvement rapide la prit de court ; elle me heurta la jambe et trébucha. Je haussai un sourcil.

— Décidément, ça devient une manie de se rentrer dedans.

— Il faut dire que comme GPS, tu te poses là. *Tournez à gauche... ah non, trop tard.*

Je souris devant l'imitation de la voix nasillarde. En toute autre circonstance, sa repartie et son humour m'auraient déjà conquis. Là, je ne pouvais m'empêcher de l'imaginer attablée avec son père, à discuter avec lui, peut-être même à l'aider dans ses crimes.

Je secouai la tête pour m'en ôter cette pensée. Elle avait l'air tout à fait équilibrée, et mon plan se déroulait sans accroc. Je comptais tirer tout cela au clair plus tard. Pour l'instant, il ne restait qu'à profiter de la soirée et de la fille en jean large qui m'accompagnait.

Le videur nous laissa entrer sans sourciller. À cette heure, les

habitués n'étaient pas encore présents. Je savais qu'il se montrerait bien plus sélectif au fur et à mesure des chaudes heures de la nuit. Je descendis l'escalier, puis laissai le temps à Julie de prendre la mesure des lieux.

Elle écarquilla les yeux et prit une grande inspiration. Bingo.

Le Queenie avait tout pour plaire lorsqu'on souhaitait un peu d'originalité. Les marches débouchaient sur une large salle décorée de tentures rouges, sous l'ambiance tamisée des bougies sur les tables. De la musique club passait en sourdine, suffisamment forte pour qu'on puisse apprécier l'ambiance mais pas assez pour nous empêcher de discuter. Beaucoup de bars modernes nous auraient obligés à hurler par-dessus les prouesses du DJ. Ici, rien de tout ça.

La véritable valeur ajoutée, c'était bien sûr les grandes cheminées dans lesquelles brûlaient des bûches tout à fait naturelles, à grand renfort de craquements et d'étincelles. Je ne savais pas comment ils parvenaient à conserver cet établissement aux normes et à éviter les risques d'incendie, mais je n'allais pas m'en plaindre.

Un serveur nous installa en retrait, et nous commandâmes rapidement à boire. Puis à boire. Puis à boire.

Comme d'habitude dans mon univers, les cocktails étaient colorés et atterrissaient sur la table avec des petits parasols plantés dans des rondelles de fruits. Je pouvais bien voir le regard perplexe de Julie, sa curiosité naturelle, son envie de demander si j'étais vraiment aussi hétérosexuel que j'en avais eu l'air au premier rendez-vous ou si je cherchais une bonne copine avec laquelle discuter chiffon. Ça ne me dérangeait pas outre mesure : cette confusion des genres avait toujours fonctionné comme une botte secrète dans mes relations avec le beau sexe.

— Mais tu sors souvent dans des endroits comme ça ? Tu ne finis pas par te poser des questions sur ta sexualité ?

Je lui dédiai un sourire canaille. Ma réponse était préparée, ressassée depuis longtemps, rabâchée à chaque rendez-vous.

— C'est justement parce que je ne m'en pose aucune que je peux en profiter sans arrière-pensée.

Elle eut un sourire incertain avant de recommencer à touiller son cocktail. Il fallait se méfier : le sucre dissimulait le goût de l'alcool jusqu'à le rendre indiscernable. Je connaissais des filles qui avaient bu jusqu'à six verres d'affilée avant de s'effondrer au moment de partir.

J'étais agréablement surpris par la conversation de Julie. Nous passions du coq-à-l'âne, abordant avec dérision nos études, nos

premières expériences avec le monde professionnel (elles encore balbutiantes, moi complètement inventées). Elle plaisanta sur nos signes astrologiques, je ripostai avec la numérologie chinoise. Je lançai le sujet brûlant des rendez-vous arrangés, elle contre-attaqua en stigmatisant notre rencontre ridicule.

Et pendant ces échanges, notre taux d'alcoolémie augmentait. Je vis Julie reposer son verre sur la table.

— Y a quand même une question que je me pose, marmonna-t-elle en me fixant d'un air pénétrant.

Je soutins son regard, l'expression la plus innocente possible, prêt à répondre à toute objection. Je n'aurais pas dû m'inquiéter : elle leva la main pour commander une nouvelle tournée. Le serveur hocha la tête. Elle se retourna vers moi pour me fixer avec son drôle de sourire en coin.

— Tu connais Denver le dernier dinosaure ?

— Euh... ouais.

Je fronçai les sourcils. C'était peut-être l'alcool, mais je ne comprenais pas où elle voulait en venir.

— Bah tu vois, dans le générique, le gars dit que c'est son ami et bien plus encore. Qu'est-ce que tu crois qu'il voulait dire par là ? Tu penses qu'il y a anguille sous roche ? Tu penses qu'il est homo, lui aussi ?

Je restai un instant interdit, avant d'éclater de rire. Il n'y avait pas à dire, cette fille me changeait agréablement de celles que je ramenaïs d'habitude. J'avais rencontré des femmes amusantes, des brillantes, des cultivées, des sensuelles. Aucune ne m'avait dérouté à ce point. Elle était complètement fêlée. J'adorais ça !

— Quoi, c'est très sérieux, comme question.

Elle avait du mal à s'empêcher de glousser, elle aussi. Je lui pris la main, comme au ralenti.

La main, c'était ma technique. Une manière rapide et indolore de voir si l'attirance était réciproque. Si elle la retirait, je pouvais encore abandonner avec dignité. Si elle la laissait, je savais que la soirée se terminerai bien. Je détournai les yeux une seconde.

Ce fut à ce moment que je les vis.

Ils étaient assis sur une des tables du fond et leur bougie était éteinte. Les flammes de la cheminée la plus proche dessinaient leurs ombres improbables. L'une des silhouettes prenait toute la place, à

côté, l'autre semblait bien menue.

Je clignai des yeux pour m'éclaircir la vision. Sous mes doigts, je sentais les doigts de Julie réagir.

Je reportai mon attention sur elle. Elle me caressait le pouce de son index, l'expression intense, presque effrayante. Je pouvais lire le doute et la confusion sur son visage. Je n'avais qu'une envie, avancer vers elle et renverser ces verres qui encombraient la table. Mes mains caresseraient sa nuque tandis que je l'embrasserais dans un paradis éthylique.

Seulement, ça n'était pas possible. Mon désir s'était évanoui tout d'un coup.

Qu'est-ce que Deborah et Moussah foutaient ici ?

Je ne pouvais pas me tromper. J'aurais reconnu les épaules larges de mon Camerounais n'importe où ; quant à Deb, elle me faisait face et eut le culot de m'adresser un clin d'œil.

Ça ne pouvait pas être une coïncidence. Je voulais bien jouer les crédules, mais il y avait des limites. Lorsque Moussah se retourna et leva son pouce vers le ciel en geste d'encouragement, mes derniers doutes se dissipèrent.

Ces enfoirés m'avaient pisté. Ils savaient parfaitement que mes premiers rendez-vous se déroulaient dans deux ou trois endroits maximum. Ç'avait dû être un jeu d'enfant que de passer dans chaque bar pour vérifier si je m'y trouvais. À croire qu'ils avaient pris goût au métier d'enquêteur.

Savoir comment ils m'avaient trouvé, c'était facile. La vraie question, c'était pourquoi.

Malgré l'alcool qui m'embrumait le cerveau, je trouvai là encore facilement la réponse. Deborah avait dû s'inquiéter de mon comportement, penser que j'allais au-devant d'ennuis, et avait appelé Moussah. Je ne savais pas si je devais me réjouir d'avoir des amis aussi persistants ou hurler de frustration devant leur manque de confiance.

Évidemment, que la situation était sous contrôle. Je n'avais pas l'intention de suivre cette fille dans un endroit sombre. Encore moins de ne pas prévenir où j'allais. Mais là, ça confinait au ridicule.

— Ça va ?

Je revins à la réalité devant le regard perplexe de Julie.

Je lui tenais toujours la main, et ses yeux cherchaient mon visage,

anxieux.

Bravo, Fitz. Rester sans bouger lorsqu'une fille s'offre à toi, alors que tu as déjà diagnostiqué chez elle une peur du rejet certaine. Non, vraiment, bravo.

— Oui, ça va. Je suis désolé, un étourdissement passager. L'alcool...

J'agitai la main en direction des verres sur la table avant de réaliser qu'un serveur les avait enlevés. Son regard restait vrillé dans le mien.

Je n'avais rien à lui répondre. Je ne pouvais tout de même pas lui raconter que mes amis nous observaient de la table d'à côté. Elle avait suffisamment de raisons de me prendre pour un psychopathe comme ça.

Lorsque je n'avais pas de solutions, je m'abandonnai à mon instinct. C'est ce que je fis en resserrant la pression sur sa main et en me penchant en avant. Mes doigts vinrent effleurer son visage, la courbe de sa joue. Elle avait pas mal bu aussi. Je la vis lever légèrement la tête, pousser un soupir en exposant son cou.

Gagné. Maintenant, si je parvenais à bannir ces visions de Deb et de Moussah en train de m'observer, tout irait bien.

Nos visages s'approchèrent. Nos lèvres se frôlèrent une fois, deux fois, sans oser vraiment. Je n'avais pas envie de ruiner le moment en me précipitant. Si je voulais avancer dans mon enquête, il fallait que Julie succombe à mes charmes et veuille continuer à me voir.

Mais à quoi est-ce que je pensais ? Quelle importance que cette enquête ? Je voulais juste la prendre dans mes bras et la serrer contre mon torse.

Mais mes amis étaient témoins de la scène.

Mais en même temps, elle était si originale, si percutante.

Mais son père était suspect.

Mais peut-être qu'il était innocent.

Mes pensées tourbillonnaient sans limites, ma froide analyse balayée par la vodka. Je sentis la fraîcheur de son haleine, puis sa langue qui dardait entre ses lèvres, et ce n'était pas aussi maladroit qu'un premier baiser, et c'était comme si on se connaissait depuis longtemps.

J'oubliai Deb et Moussah, j'oubliai mon enquête pour me concentrer sur le moment présent. J'avais une fille dans les bras, et je me sentais plutôt bien. La table me rentrait dans le ventre tellement j'étais penché en avant, et je réalisai qu'elle se trouvait dans la même

position. Nous nous interrompîmes un instant pour changer de place. Je me glissai sur la banquette à côté d'elle.

— Tu es sûr de ce que tu fais ? murmura-t-elle, la bouche chaude contre mon oreille.

— Je ne sais pas. Je pense...

Elle eut un rire de gorge.

— Tu ferais bien d'être certain. Je ne suis pas une fille facile, dans tous les sens du terme. Tu risques d'avoir du mal à me supporter, avec mes névroses et mes défauts.

— On dira ce qu'on voudra, tu sais te vendre. Le package est si difficile que ça ?

Elle me mordilla le lobe.

— Tu n'as pas idée, Fitz.

— Tiens donc. Quels défauts monstrueux as-tu laissé de côté ? Je sais déjà que tu es accro à Denver le dernier dinosaure. C'est déjà pas mal.

— C'est vrai. Tu découvriras les autres bien assez tôt. Mais je t'avoue que j'ai été suffisamment déçue des hommes pour prendre des pincettes dans mes relations amoureuses.

J'observai sa main posée sur ma cuisse et haussai un sourcil évocateur.

— Une pincette ne suffira pas, j'ai bien peur.

Elle me donna un coup de poing sur l'épaule.

— Oh, tu es impossible, Fitz.

— C'est pour ça qu'on passe une excellente soirée.

Je ne lui laissai pas l'occasion de répondre, l'embrassant de nouveau. Cette fois-ci, elle finit légèrement échevelée. Je savais que je n'avais pas beaucoup de qualités dans la vie, mais provoquer de telles réactions en faisait partie.

À la table d'à côté, Moussah applaudissait sans bruit. Je levai les yeux au ciel.

— Qu'est-ce que tu dirais de se promener un peu ? Il fait plutôt bon, même à cette heure.

— À cette heure ?

Elle fronça les sourcils, regarda sa montre. Il était deux heures du matin.

— Je n'ai pas vu le temps passer. Il va falloir que j'y aille, Fitz.

— Comme ça ? Aussi brutalement ? J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

De nouveau ce rire de gorge.

— Non, de ce point de vue, tu as été parfait. Je serai ravie de te revoir. Simplement, il faut que je rentre chez moi.

— Je serai ravi de t'héberger. Tu sais que mon appartement est tout près.

L'avantage d'habiter sur les Champs, bien entendu. Très peu de filles pouvaient résister à l'attrait d'éviter un taxi ou de longues heures de bus de nuit lorsque je proposai une alternative aussi proche. Je guettai sa réaction avec espoir – ce ne fut pas celle que j'attendais.

— Tu es gentil, vraiment. Mais je n'ai pas prévenu ma famille que je découchais. Ils me tueraient s'ils l'apprenaient.

Je déglutis.

— Ils te tueraient ? Comment ça ?

— Ils ne seraient pas contents, quoi.

Elle fronça les sourcils, et me regarda avec plus de lucidité que je n'aurais imaginé après tant d'alcool.

— Pourquoi cet air alarmé ? Ne sois pas si littéral, je plaisantais. C'est normal qu'ils se fassent du souci.

— Tu as vingt-trois ans, Julie. Tu leur dois toujours des comptes ?

Cette fois-ci, ses yeux fuirent mon visage. La façade de bonne humeur et d'ironie se fissura quelques secondes. J'aperçus derrière une expression hantée, une telle angoisse que mon cœur se serra.

La seconde d'après, elle avait retrouvé son calme et je me demandai si je n'avais pas rêvé.

Elle observa d'un air absent le cocktail devant elle.

— Tu poses toujours des questions aussi personnelles le premier soir, Fitz ?

— Désolé, je ne pensais pas te vexer. C'était une simple plaisanterie, une pique.

— Ouais. Ben garde tes piques pour toi.

Le silence s'étendit, inconfortable. Elle donna une chiquenaude à son verre. Malgré la musique, j'entendis distinctement le son cristallin. Elle finit par soupirer.

— Je suis désolée. Tu as raison, tu ne demandais rien de mal. Disons que les relations sont un peu... tendues avec ma famille depuis longtemps, et que ça ne s'arrange pas ces derniers temps. Je suis la seule fille de la maison ; ils sont plutôt du genre protecteurs, si tu vois ce que je veux dire.

Je n'eus pas besoin de forcer ma grimace.

— Oui, je vois très bien. Pas de problème et désolé d'avoir insisté. Je vais t'amener à une station de taxi.

— C'est adorable.

— Ouais. Adorable. C'est tout moi.

Je levai la main pour demander l'addition. Elle insista pour payer ; je refusai, jusqu'à ce qu'elle se fâche. Finalement, nous partageâmes les cocktails. C'était étrange, cette volonté d'indépendance. Je voulais bien accepter toutes ces histoires féministes, mais la plupart des filles que je croisais acceptaient avec plaisir de se faire inviter, au moins la première fois. Ça faisait partie de la parade de séduction.

Nous sortîmes du bar dans une atmosphère tendue. Le moment d'intimité sur la banquette semblait déjà passé. Je gardai les dents serrées à imaginer la suite. En une seule question, j'avais réussi à tout détruire. Quand allais-je apprendre à moins parler, à plus écouter ? De son côté, elle suivait le ballet des voitures sur l'avenue d'un air absent.

Il nous fallut plus d'une demi-heure pour trouver un taxi libre. À cette heure-ci, les bars fermaient ; les fêtards qui ne se rendaient pas en boîte rentraient chez eux.

— J'ai passé une bonne soirée, tentai-je alors qu'elle se préparait à pénétrer dans la voiture.

Elle se tourna vers moi et son regard chercha longtemps le mien. Je la vis se mordiller la lèvre. Elle était vraiment mignonne ainsi, nimbée de mélancolie. Je crus qu'elle allait me dire adieu.

Puis ses dents pointues étincelèrent en un sourire. Aussi facilement que ça, le masque de fille normale revint en place. Une lueur d'amusement dansait dans ses yeux. Elle vint dans mes bras, leva la tête, toucha mes lèvres avec les siennes. De nouveau, nous nous embrassions.

— Hé, les amoureux, le compteur tourne !

Je fis un geste obscène en direction de la voiture ; le chauffeur m'agonit d'injures avant de repartir dans un crissement de pneus.

Il allait falloir trouver un autre taxi.

Et Julie se nichait au creux de mes bras.

— Je suis désolée. Comme je te disais, j'ai une famille plutôt difficile. Ça a tendance à me rendre un peu morose. Mais ça n'a rien à voir avec toi. Je te jure, Fitz, tu as été absolument parfait. Surtout ces baisers. Il faudrait refaire ça plus souvent.

J'avais du mal à suivre le cours de ses pensées ; je ne m'en inclinai pas moins en une parodie de salut victorien.

— Toujours à votre service, Damoiselle. Quand seriez-vous disponible ?

— Pas forcément demain soir, mais dimanche ?

Je hochai la tête.

— Je suis dispo en début d'après-midi – ou le soir, comme tu veux.

— On se téléphone, on se fait une bouffe ?

Ses yeux captèrent la lueur de la lune. Du moins était-ce ce que je voulais croire ; dans la pollution des Champs-Élysées, il devait s'agir d'un feu de signalisation ou d'un néon de magasin. Son regard s'en trouvait comme irisé.

— On fait comme ça.

L'heure de pointe était passée. Elle trouva rapidement un taxi, monta à bord tout aussi vite. Je la vis me faire un signe de la main avant de refermer la portière. La voiture démarra, disparut dans le lointain, tourna sur la place de l'Étoile.

Au revoir, Julie de machin de truc. Tu es vraiment étrange, mais je t'aime bien. Dommage que tout ça ne soit qu'une enquête policière.

Moussah et Deborah m'attendaient au coin de la rue. Le grand Noir me donna une accolade virile.

— Cinquante euros la soirée. Mec, ça coûte cher d'assurer ta sécurité.

— Oh, avoue que le bar est sympa.

— Pour ça, rien à dire. Mais bon, si je veux sauter Deb, j'ai pas forcément besoin d'y mettre si cher.

— Je suis à toi pour le prix d'un café, mon chou.

Ils se sourirent, éclairs de dents ivoire dans la nuit parisienne. Je toussai.

— Ravi de voir que vous avez passé un bon moment. En attendant, je ne vois pas ce que vous foutiez à me suivre.

— C'est simple, mon p'tit Blanc.

Deb avait tout raconté à Moussah. Ils s'étaient mis dans la tête que j'étais en danger et que la mort de Mei m'avait fait perdre l'esprit.

Pour eux, ce n'était pas sain de draguer la fille d'un tueur. Si jamais il était vraiment dangereux, il risquait de ne pas apprécier mon implication auprès de sa progéniture. Dans ce cas, ma musculature de poulet (No offence, mec) risquait de ne pas tenir le coup et ils s'en voudraient de voir leur source officielle de C se tarir comme ça, au petit matin, dans un caniveau.

— Je me disais bien que ça faisait longtemps que vous n'aviez pas parlé de coke.

— Qu'est-ce que tu crois, Fitzou, on sait se tenir. Mais c'est vrai que l'idée nous a traversé l'esprit une ou deux fois. Tu en as sur toi, par hasard ?

Je secouai la tête.

— Ici, non. Mais vous n'avez qu'à venir chez moi. Après tout, Julie a refusé mon invitation, normal que je me console avec vous deux.

— Si j'étais pas aussi bonheur de me taper bientôt une ligne, je pourrais me vexer que tu nous fasses passer derrière elle, sourit Deb.

— Ouais, bros before hos, ça te dit quelque chose ?

— Ça me dit juste que tu as un accent de merde, Mouss.

Ce fut bras dessus bras dessous que nous rentrâmes chez moi. Je respirai l'air de la nuit, heureux. Je n'avais presque pas envie d'une clope, pour une fois. L'Opération Séduction semblait en bonne voie, malgré les sautes d'humeur de Julie.

Ce ne fut qu'arrivé en bas de l'immeuble que je me remémorai ce qu'elle avait pu me dire. Une famille possessive, un frère et un père qui vivraient mal le fait qu'elle découche à vingt-trois ans ? Et son père adepte du scalpel ou du 9 mm ?

Tout d'un coup, la présence de mes amis me semblait très rassurante au milieu des bruits nocturnes.

Après cette première soirée, Julie ne me montra plus son côté torturé. Je commençais à me demander si je ne l'avais pas imaginé.

Comme un garçon et une fille qui se découvrent, notre vie s'organisa autour de nos rencontres et de notre emploi du temps. J'espérais qu'elle était aussi impatiente que moi pour chacun de ces rendez-vous.

Le plus dur pour moi fut de renoncer aux plans culs sans conséquence. Je ne m'étais pas engagé dans une relation sérieuse depuis Jess. Ça me semblait plus important de garder ma liberté ; après tout, que gagnait-on quand on se mettait en couple ? Une sexualité à domicile ? Très peu pour moi, je préférais les menus à emporter.

Pourtant, j'avais décidé de bien me comporter. L'histoire que je menais avec Julie restait une manipulation, mais ça ne la rendait pas moins réelle. Il était hors de question que je la trompe et que je me comporte autrement que comme un homme modèle.

Nous nous revîmes dans un autre bar, puis un troisième. Un soir, je l'appelai de l'appartement de quelques amis, trop imbibé d'alcool pour réaliser ce que je faisais. Je lui demandai de venir, je murmurai dans le combiné que je voulais rentrer chez moi, que j'avais besoin d'elle.

Ce ne fut que le lendemain, en me réveillant avec une haleine de chiottes et sa silhouette nue à côté de moi, que je réalisai qu'elle était bien venue. Je n'avais aucun souvenir de ce qu'il s'était passé. Un regard rapide sous la couette me confirma que mes vêtements avaient disparu. Je tirai un léger réconfort de la boîte de préservatifs ouverte à côté de mon oreiller. Il fallait croire que, même dans un état second, je prenais mes précautions.

Je restai dans le doute jusqu'à son réveil, inquiet de ce que j'avais pu lui révéler. Je n'aurais pas dû m'inquiéter : elle ouvrit les yeux pour me sourire d'un air ensommeillé.

Puis sa main se referma sur mon sexe.

À partir de ce moment, nous passâmes de plus en plus de temps ensemble.

J'avais décidé de lui raconter la même histoire qu'à mes parents et m'improvisai en VRP de luxe des milieux du jeu vidéo. Je vivais dans la crainte d'une recherche Google sur ma société, qui m'expose comme

un menteur.

Si tel était le cas, je lui aurais révélé ma véritable source de revenus. Sa réaction m'inquiétait un peu. Ce n'était pas une fille de soirée ou d'after, habituée à considérer la coke comme une activité récréative et rafraîchissante. Elle pouvait m'imaginer comme quelqu'un d'écœurant, de repoussant, de pervers. Je préférais qu'elle soit totalement amoureuse de moi avant que ce jour n'arrive.

En attendant, je dissimulai mes sachets au fond de mes tiroirs à chaussettes et laissai traîner des copies de jeux vidéo.

Nous passâmes beaucoup de temps dans mon studio à tester notre compatibilité sexuelle sur mon matelas défoncé. Il n'y avait aucun doute : nous étions compatibles. Les premiers soirs, nous n'eûmes pas même le temps de manger un morceau.

Lorsque nous quittions l'appartement, c'était pour nous promener dans Paris. Elle habitait en banlieue, étudiait en banlieue. Sa connaissance de la capitale se limitait à quelques rares sorties avec des connaissances de sa fac.

Je lui fis découvrir les lieux les plus clichés, le Sacré-Cœur, le jardin des Tuileries, mais aussi certaines rues de la Butte-aux-Cailles ou des Épinettes. Elle me tenait par la main et posait sa tête contre mon épaule lorsque nous nous arrêtions sur un banc.

Pourtant, je sentais toujours une légère réticence chez elle, ce fameux visage d'enfant blessée qu'elle avait porté le premier jour. J'avais beau tenter d'aiguiller la conversation avec subtilité, elle se refermait toujours lorsqu'on parlait de sa famille. Tout juste avais-je appris que sa mère était morte lorsqu'elle avait huit ans. De son père, de son frère, elle ne voulait pas parler.

C'était la même chose pour les nuits chez moi. Malgré toutes mes tentatives et mes encouragements, Julie refusait de dormir avec moi après ce premier jour. Il arrivait toujours une heure où elle s'extirpait de mes bras rendus collants par l'intensité de nos orgasmes et récupérait ses affaires d'une main hésitante. J'avais essayé de la convaincre par la raison (*À cette heure-ci, il n'y a plus de métros*), par la culpabilisation (*Tu comptes vraiment me laisser tout seul ?*), par la promesse de nouveaux plaisirs (*Tu pars maintenant ? J'avais une autre idée...*) ou même par l'utilisation habile de menottes en fourrure rose.

À chaque fois, elle avait souri et secoué la tête, avant de disparaître dans la nuit. D'un coup de poignet, elle avait brisé mes menottes – c'était vraiment de la camelote. Mes meilleurs arguments finissaient foulés aux pieds. Et toujours cette expression vaguement inquiète sur son visage.

Je ne m'estimais pas encore capable de lui soutirer la vérité : elle fuirait si je la pressais trop. Pourtant, tout cela me contrariait. Tant qu'elle ne prenait pas sa vie en main, elle ne m'amènerait jamais chez elle.

Aussi agréable que fût Julie, et elle l'était, je n'oubliais pas qu'elle restait un moyen d'atteindre une fin et d'obtenir des preuves sur son père.

— Et lorsque tu y seras parvenu, tu feras quoi ? Tu lui diras « OK, ton père est en prison, maintenant je file ? » me fit Moussah un jour.

Lui et Deb continuaient à trouver l'idée ridicule. Ils se rendaient compte de l'influence grandissante de la jeune fille sur moi. Ils pouvaient facilement imaginer la manière dont les choses se termineraient.

— Tu sais, Fitz, il n'y a pas de happy ending ici.

— Et si son père n'est pas coupable ?

— Tu y crois vraiment toi ?

Non, je n'y croyais pas. Mais plus le temps passait, plus j'avais envie de me raccrocher à cette dernière chance. Si jamais Enguerrand autonome-trop-long ressortait blanchi, ou si la police attrapait un autre coupable, je pourrais me tourner vers Julie sans culpabilité dans les yeux.

Qu'est-ce que j'éprouvais pour elle ? Si jamais son père n'était pas suspect, est-ce que je la laisserais tomber pour revenir à ma vie de stupre et de luxure, ou bien tenterai-je au contraire de construire quelque chose de sérieux avec elle ?

Son sourire, son corps sinueux, ses airs décalés, l'humour qu'elle affichait quand elle ne déprimait pas... je ne pouvais m'empêcher de ressentir quelque chose pour cette fille abîmée par la vie. Mais était-ce suffisant ?

Et puis il y eut l'incident.

Ça arriva le 2 mai, au moment où j'avais prévu de retourner auprès de Hans, Ivan et Vladimir. Malgré ma nouvelle relation avec Julie, elle me laissait suffisamment de temps libre pour continuer à écouler mes réserves de coke et assurer mon train de vie.

Je portais comme d'habitude mes Ray-Ban pour me protéger du soleil, ma pâleur de vampire rehaussée par le noir de ma chemise. Refusant le métro, j'avais décidé de me rendre à l'hôtel à pied et je glissai les écouteurs de mon lecteur mp3 dans les oreilles. Un peu de marche me ferait le plus grand bien pour évacuer les excès de ma vie

alcoolisée.

J'avais appelé Hans rapidement pour valider mon passage, et il avait pris mon coup de téléphone avec sa bonne humeur habituelle. Je me sentais heureux, sans raison particulière. La déprime que j'avais éprouvée après le décès de Mei commençait à disparaître. Lorsque j'appelais Jessica, elle me confirmait que les meurtres avaient cessé pour l'instant. Ils tenaient le vicomte sous surveillance discrète. Si c'était lui l'assassin, il ne prendrait pas de risques avant de reconquérir son anonymat.

Je me calai une clope au coin des lèvres et en pris une bouffée avec plaisir. Julie n'aimait pas vraiment que je fume ; j'avais essayé de réduire ma consommation lorsqu'elle était là, mais il était hors de question d'abandonner totalement. J'avais besoin de ma nicotine, j'en étais accro. Aujourd'hui, sous ce soleil, la séance de sexe de la veille encore fraîche dans ma mémoire, je me sentais en paix avec l'univers.

J'étais en train de tourner dans une rue sombre à deux pas de l'hôtel lorsque je sentis la présence derrière moi. Ce n'était pas quelque chose de conscient, comme le bruit de ses pas sur le sol ou le frisson de ses habits contre sa peau, juste ce sixième sens qui nous prend parfois lorsque quelqu'un nous regarde la nuque.

Je pivotai sur moi-même pour vérifier mon pressentiment, et ce mouvement me sauva la vie. La lame qui visait mon dos me frôla le torse. Je poussai un cri très peu viril et reculai d'un pas.

L'inconnu qui me faisait face avait mis une cagoule sur son visage et des lunettes de soleil sur ses yeux. Des gants recouvraient ses mains jusqu'à sa chemise. Il portait un jean banal sur des chaussures classiques. Je ne pus m'empêcher de me dire qu'il devait avoir chaud sous ce déguisement. Combien de temps avait-il pris pour enfiler sa tenue ?

Le résultat était efficace : impossible de savoir de qui il s'agissait. À la carrure, ça ne pouvait être qu'un homme, mais je ne pouvais deviner son âge ou s'il était caucasien.

Tout cela me traversa l'esprit en quelques secondes alors que je battais en retraite. Mon mouvement subit avait pris l'homme par surprise, mais il avançait de nouveau vers moi, aux aguets.

— Du calme... du calme, murmurai-je. Si vous voulez du fric, j'ai mon portefeuille.

Je plongeai ma main dans ma poche et mes doigts rencontrèrent mon téléphone portable. D'un doigt, je désactivai le mode sécurité avant d'appuyer sur le bouton de rappel.

Je me rappelais de mon dernier coup de fil : Hans. J'aurais préféré Jess, mais on ne choisissait pas d'où venait la cavalerie. D'ailleurs, Hans était bien plus proche.

Je ne savais pas si la communication s'était établie, ni s'il allait même décrocher. Je ne voulais pas prendre le risque de sortir le téléphone de ma poche. Si mon agresseur était un fou dangereux, autant ne pas le provoquer.

— Doucement, lançai-je le plus fort possible. Vous allez vous blesser avec ce couteau.

Pas de réponse en face. Il se contentait d'avancer vers moi d'un pas confiant. Je reculais, mais il gagnait du terrain. Si je voulais m'échapper, il me fallait lui tourner le dos, et cela me semblait une très mauvaise idée.

— Vous avez une raison pour m'agresser comme ça ?

Toujours la voix forte, dans l'espoir que Hans entende à l'autre bout. Je pris une grande inspiration en me préparant à bondir.

— Je suis au 12 de la rue du Gouverneur. J'ai besoin d'aide, au secours !

Mon dernier cri était aussi bien modulé pour mon téléphone que pour les maisons alentour. Malgré l'heure, il n'y avait personne aux fenêtres, personne dans les rues, personne pour entendre mon cri. L'homme avait bien choisi son moment.

J'eus à peine le temps de fermer la bouche qu'il se ruait sur moi, le couteau en avant. Si j'avais espéré le faire renoncer, c'était raté. Je vis la lame se rapprocher de moi comme au ralenti. Je n'avais jamais suivi de cours d'arts martiaux, et l'échauffourée avec Phil Turner avait constitué ce qui était le plus proche d'un véritable combat.

Dans un sursaut de désespoir, je me jetai de côté. Je vis le couteau se rapprocher ; cette fois-ci, je fus trop lent. La lame traversa sans effort le tissu de ma chemise pour venir égratigner mon flanc. Ce n'était pas une blessure profonde, pourtant le sang jaillit. Je contemplai cet écoulement vermeil, bouche bée. Lorsqu'il releva son bras, j'eus enfin la présence d'esprit de lui sauter à la gorge.

C'était tellement étrange de se sentir en danger de mort. C'était la première fois que j'avais ce sentiment. Phil était un cogneur, mais il ne m'aurait jamais tué. Là, il n'y avait pas d'échappatoire. Mon bras vint chercher son poignet. Je m'y cramponnai avec l'énergie du désespoir tandis que mon autre main tâtonnait à la recherche d'une cible, ses yeux, sa gorge.

Ses testicules ?

Il pesait de tout son poids pour réussir à dégager son arme lorsque mes doigts s'enroulèrent autour de son bas-ventre. C'était bien un homme, pas de doute. Je serrai avec toute la force que des soirées solitaires devant mon ordinateur avaient pu donner à ma main. Il poussa un grognement de douleur tout à fait satisfaisant et la prise sur le couteau se fit molle tandis qu'il tentait de me déloger.

Je n'avais pas l'intention de lâcher pour toute la coke de Colombie. Sa respiration s'accéléra alors qu'il cédait à la panique. Il tenta de nouveau de dégager son couteau. Cette fois-ci, la douleur lui donna suffisamment de force et je ne pus l'empêcher de descendre son bras vers moi.

Si je ne reculais pas tout de suite, son poignard allait trouver ma gorge. D'un autre côté, abandonner ma prise nous ramenait au point de départ. Un seul faux mouvement et je finirais éventré.

Je n'avais pas le choix. Je le lâchai ; la lame vint frapper le macadam à quelques centimètres de mon cou. Dans les films, c'était à ce moment que l'acier se brisait. Ce ne fut pas le cas ici.

Je roulai sur moi-même dans une tentative désespérée de mettre de la distance entre nous, puis me redressai en prenant appui sur un mur. C'était suffisamment mal exécuté pour qu'il ait eu dix occasions de me planter – mais il n'en avait plus vraiment l'envie. Plié en deux, je pouvais l'imaginer grimacer sous sa cagoule. J'en avais mal pour lui. Puis je me rappelai le sang qui coulait lentement le long de mon flanc.

Quelqu'un de plus courageux que moi aurait pu presser son avantage et tenter de vaincre définitivement son adversaire. Dans mon cas, je me contentai de tourner les talons pour fuir.

Je ne parcourus que quelques mètres avant de me retrouver nez à nez avec une silhouette en costume qui courait vers moi. L'espace d'un instant, je crus qu'il s'agissait d'un nouvel assaillant et mon cœur manqua un battement.

Puis je reconnus Vladimir, ses yeux froids et son professionnalisme. Il ne m'accorda pas un regard avant de se placer devant moi.

— Tout va bien ?

— Ouais... ouais..., murmurai-je.

Les seuls mots qui me venaient à l'esprit. Le soulagement que je ressentais était si intense que je ne parvenais plus à parler. Je n'allais pas mourir, finalement. Vladimir m'avait toujours donné l'impression du plus froid des trois dealers. Je ne savais pas qui était mon

agresseur, mais il ferait bien de filer doux.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Devant nous, l'homme s'était enfin redressé. Il nous regardait à travers les trous de sa cagoule. Ses lunettes gisaient tordues dans le caniveau. À cette distance, je ne pouvais pas noter la couleur de ses yeux ou de sa peau, mais je voyais distinctement sa poitrine se gonfler et se dégonfler au rythme de sa respiration. J'avais dû lui faire sacrément mal.

— Je ne sais pas. Ce mec... m'a sauté dessus... avec un couteau... sans même avoir... la décence de me demander... mon portefeuille.

Je haletais, mais j'avais suffisamment récupéré pour me rendre compréhensible. Vladimir hocha la tête et plongea la main dans sa veste. Lorsqu'il la ressortit, il tenait un flingue en main.

Merde.

— Je ne sais pas qui tu es, le cagoulé, mais tu as intérêt à lever bien gentiment les mains en l'air si tu ne veux pas que je te brûle le cerveau. Demande à Fitz si je plaisante.

Je n'avais jamais vu le dealer en action, mais je ne doutais pas une seconde de ses paroles. On n'avait pas envie de désobéir à Vladimir. Vraiment pas. Il était plus mince qu'Ivan, mais sa voix froide et ses yeux étrécis lui donnaient un air bien plus dangereux.

Je fus donc le premier surpris lorsque mon agresseur ne s'exécuta pas. Au lieu de se rendre, il fit soudainement demi-tour et détala comme un lapin.

— Soukyn sin ! grinça Vladimir en russe.

Je ne savais pas ce qu'il voulait dire, mais je le vis très clairement étendre le bras et viser. Je lui heurtai le bras au dernier moment et l'écho du tir se réverbéra sur les murs d'à côté. Je vis un morceau de crépi se détacher sous l'impact.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? Ça ne va pas ? criâmes-nous chacun en même temps.

Je fus le premier à reprendre la parole :

— Il ne faut pas le tuer, on va avoir de gros ennuis sinon.

— Je visais ses jambes. À cause de toi, il a pu fuir.

— Ouais, mais je préfère ça qu'avoir un mort sur la conscience.

— Il aurait été sur la mienne. Je pense que j'aurais pu le supporter.

Je détournai les yeux de son regard effrayant.

— Ouais, ben pas moi. En tout cas, merci beaucoup d'être venu.

— Hans m'a dit que tu avais des soucis avec un abruti et son couteau. C'est moi qui cours le plus vite, alors j'y suis allé.

L'expression de contrariété devant la fuite de sa proie se dissipa, et il me tendit la main avec un fin sourire.

— En tout cas, content d'être arrivé à temps. Heureusement que l'hôtel n'était pas loin.

— Ouais. Heureusement...

Je jetai un regard aux environs. Malgré la détonation, personne n'avait bougé, mais ça ne voulait rien dire.

— Les flics sont peut-être en route. Il faut qu'on file.

— Ce n'est pas le moment de venir à l'hôtel. Hans a été très clair avec moi. Tu files de ton côté. Je vais me planquer aussi. On se retrouve dans trois heures. Au fait, tu as des ennemis ?

Je fronçai les sourcils.

— Je ne sais pas, pourquoi ?

— S'il n'en voulait pas à ton portefeuille, alors il y avait une autre raison. Réfléchis-y. On bosse avec toi parce que tu es clean et que tu n'attires pas l'attention. Si tu commences à tremper dans des guerres de territoire, on coupe les ponts. Est-ce que je suis clair ?

Il n'attendit pas ma réponse avant de tourner les talons et de quitter la rue. Au loin, je crus entendre une sirène, mais ça ne le fit pas presser le pas. Avec son costume trois pièces, il ressemblait à n'importe quel businessman et son revolver avait disparu dans son holster. Il attirait bien moins d'attention en marchant qu'en courant, je m'en rendais compte, mais ça nécessitait un niveau de sang-froid que j'étais loin d'atteindre.

De mon côté, je me mis à fuir dans l'autre sens. L'exultation que j'avais ressentie après ma bagarre avec Phil n'avait rien à voir avec celle qui me parcourait en ce moment. J'avais un point de côté, et pourtant la douleur me semblait tellement douce. Elle me prouvait que j'étais en vie. Ma blessure au flanc n'avait l'air de rien, même si j'allais sûrement la passer au désinfectant. Il ne manquait plus que d'attraper une maladie après avoir échappé d'aussi près à la mort !

Malgré mon niveau de stress, je constatai avec surprise que je n'avais aucune envie d'allumer une clope. Il fallait croire que l'adrénaline était aussi efficace qu'un patch. Si seulement les

laboratoires pharmaceutiques apprennaient ça...

Je me posai un instant la question de porter plainte. Si j'appelais Jessica, elle allait certainement me sortir son sempiternel couplet sur la drogue, et tu ne devrais pas, Fitz, et c'est dangereux, blablabla.

Dans tous les cas, qu'allais-je leur dire ? Qu'un homme dont je ne connaissais rien m'avait attaqué, protégé par une cagoule et des lunettes de soleil ? Que j'avais eu la chance d'avoir des amis narcotrafiants dans le coin qui avaient pu intervenir à temps ? Que la douille qu'ils allaient retrouver dans la rue et l'impact dans le crépi n'étaient qu'un malentendu ?

Non, il valait mieux que je garde toute cette histoire secrète. Pourtant, ça me donnait la chair de poule. Qu'est-ce que cet homme voulait ?

Alors que je cessais de courir et marchais vers une rue suffisamment fréquentée pour apaiser mes inquiétudes, je me forçai à me calmer.

Comme Vladimir me l'avait dit, l'homme n'en voulait pas à mon portefeuille. Ça ne laissait que peu de possibilités.

Premier cas : c'était un fou, et je me trouvais au mauvais endroit au mauvais moment. C'était une possibilité, mais je la trouvais un peu forte de café. Après tout, une bonne étoile veillait sur moi depuis ma naissance. Je refusais de croire qu'elle m'avait suffisamment laissé tomber pour me faire croiser le chemin d'un psychopathe en cavale.

Deuxième cas : c'était lié à mes activités de dealer. Quelqu'un avait eu vent de mes ventes en soirée. Il souhaitait éliminer la concurrence de manière radicale pour récupérer mes clients exclusifs. C'était déjà une explication plus plausible. Même si j'étais un petit poisson dans ce marché, je restais en bonne position dans les soirées jet-set. Quelqu'un qui voulait y faire son trou pouvait avoir choisi de me retirer définitivement de la compétition. Pour deux cent grammes par mois, c'était un peu agressif mais plausible.

Troisième cas : c'était toujours lié à mes activités de dealer, mais un client sensible avait décidé de couper tous les liens avec un passé dérangeant. Là encore, c'était possible. Un politicien qui refusait de voir son époque junkie le rattraper. Un sportif qui décidait de se ranger. Un journaliste qui trempait dans une sombre affaire.

Bon, je ne citais cette possibilité que par acquit de conscience. Ça me semblait trop cynique – et trop maladroit – pour être crédible.

Restait le dernier cas. Le simple fait de l'envisager me glaçait sur place. Quatrième cas, tout était lié à l'enquête de Jessica.

Enguerrand avait remarqué que je tournais autour de sa fille, et s'inquiétait que je connaisse la vérité. Peut-être avait-il découvert que je fréquentais Mei, peut-être m'avait-il aperçu en soirée. Dans tous les cas, il avait considéré que j'étais un danger.

L'homme qui m'avait agressé pouvait-il être un homme d'une cinquantaine d'années ? J'avais eu la mesure de sa force lorsque nous luttions, mais il m'était impossible de deviner son âge.

Je restai perdu dans mes pensées en marchant à travers la foule. Malgré le réconfort de l'anonymat, je gardai les yeux aux aguets. Je sentis une transpiration froide le long de mon échine, qui n'avait rien à voir avec les efforts de ma course. Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir faire ? Comment savoir ce que cet homme voulait ?

S'il avait frappé une fois, peut-être allait-il tenter de nouveau. Et là, aurais-je autant de chance ? Un seul moment d'inattention allait-il me coûter la vie ? Comment pouvais-je me défendre ?

La réponse me parvint trois heures plus tard, lorsque je me rendis comme prévu à l'hôtel pour revoir Hans & compagnie. Je pris bien soin de n'utiliser que des artères passantes et lançai de fréquents regards derrière moi.

Une fois dans la chambre d'hôtel, je dus affronter les questions des trois comparses. Celui que j'appelais désormais le Stagiaire me regardait assis sur le canapé, impavide. Peut-être ne parlait-il pas français.

Je répondis du mieux que je pouvais. Non, je n'avais jamais eu de souci avec mon deal de drogue. Oui, mes clients étaient satisfaits. Non, personne ne m'avait parlé d'une quelconque concurrence. Oui, j'avais conscience que cette agression était étrange.

Je ne pouvais leur parler de Jessica. Ils avaient beau être compréhensifs, une relation avec une commissaire de police risquait de leur rester en travers de la gorge. Par conséquent, impossible aussi de leur raconter mes doutes sur Julie et sur sa famille.

Je me contentai donc de débiter des platitudes, promettant d'être attentif et méfiant, surtout en me rendant dans l'hôtel.

— On a agi pour t'aider, tu comprends, mais on ne le fera pas à chaque fois. Ce n'est pas notre style de s'occuper des affaires des autres. Nous, on est des businessmen, pas des tueurs, d'accord ? Moins on a d'ennuis, plus on est heureux. Et je suis sûr que tu as envie qu'on soit heureux, pas vrai ?

Je hochai vaguement la tête. Le message était passé : la cavalerie ne se déplacerait plus.

La véritable surprise vint de Hans. En même temps que la drogue habituelle, il me fourra un sachet de papier kraft dans la main. Je le tâtai, sourcils froncés.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un Glock 26. Exactement ce qu'il te faut.

Je lâchai le sac comme s'il m'avait brûlé.

— Pardon ?

— Je te l'ai dit, on ne sera pas toujours là pour te protéger. Si tu veux survivre la prochaine fois, tu as intérêt à compter sur toi-même. Et crois-moi, il y aura une prochaine fois.

— Mais...

— Tu verras, c'est une arme très efficace. Aucune précision à longue distance, mais ce n'est pas ce que tu veux. Et puis ça tient dans la poche.

— Mais c'est illégal...

— Dealer aussi, je crois.

Je n'avais rien à répondre à ça. Je ramassai le sac marron dans un brouillard, la bouche sèche. Sous le papier, je pouvais sentir la dureté du métal.

— J'espère que tu n'auras pas à t'en servir, Fitz. Vraiment. Mais, en guise de précaution, je te conseille de le garder sur toi à tout moment. Il est facile à dissimuler, petit, discret. Très tendance.

Ma pomme d'Adam remontait tandis que je déglutissais sans bruit. Hans me raccompagna jusqu'à la porte. Il tourna la poignée et me poussa dehors. Avant de refermer, il se pencha vers moi, l'expression affable :

— Au fait. Ce Glock, il vaut deux cents euros. Je t'ai mis quelques balles gratuites. Mais je compte sur toi pour régler la facture du flingue la prochaine fois, OK ? On se fait confiance, entre amis.

Il eut un sourire plein de bonne humeur, et me claqua la porte au nez.

Je restai seul dans le couloir de l'hôtel avec un revolver dans un sachet de papier kraft et deux cent grammes de coke dans les poches.

Si seulement ma mère pouvait me voir, elle serait *tellement* fière.

— Je t'avais dit que c'était une mauvaise idée.

— Ouais, ouais, j'ai bien pris note.

J'étais allongé sur mon lit, une cigarette à la main. La fumée s'enroulait autour de mes doigts avant de monter vers le vasisas ouvert.

À mes côtés, Deb et Moussah jouaient les consolateurs sans grand succès. J'avais arrosé de mercurochrome ma blessure à la hanche, avant de coller deux sparadraps dessus. Deborah avait remonté mon T-shirt et observait le résultat d'un air dubitatif.

— Tu es sûr que tu ne veux pas aller à l'hosto ou chez les flics ? Le mercurochrome, c'est pas trop prévu pour les coups de couteau...

— Et tu t'y connais beaucoup en couteau, bien sûr.

— Suffisamment pour savoir que tu ne t'en serais pas pris un dans le ventre si tu n'avais pas dragué cette fille.

Je baissai la tête. Elle revenait en boucle sur cet argument. Bien entendu, Moussah se rangeait de son côté. Faux frère. Bandit.

— Ça pue, toute cette histoire. Tu voulais laisser tomber l'aspect dangereux d'une enquête, et voilà le résultat. C'est pire qu'avant. Tu feras quoi, si le mec revient pour te saigner ?

— Je compterai sur vous pour me défendre, bien sûr.

Je ne leur avais pas parlé du flingue que je dissimulais contre mon cœur. Il y avait une limite au nombre de nouvelles qu'ils pouvaient absorber en une soirée.

— Ouais. Tu peux espérer longtemps. La vérité, c'est que t'es dans la merde, mec. Pour moi, la meilleure solution, c'est de prévenir ta copine flic.

Je levai les bras en l'air de frustration.

— Non ! On ne lui raconte pas un mot, OK ?

— Mais putain, pourquoi ?

— Parce que ! C'est ma vie, je fais ce que je veux avec.

— C'est vrai. Juste, ne compte pas sur nous pour assister à ton suicide.

Ils ne comprenaient pas. Ils ne voulaient pas comprendre. Je n'avais pas de voie de sortie, aucune solution évidente. Comme si en parler à Jessica allait permettre de tout résoudre. Qu'est-ce qu'elle allait faire ? Me mettre sous protection policière ? La bonne blague !

Non, si ce gars tenait vraiment à revenir à la charge, il allait falloir que je me débrouille seul. Plus j'y pensais, plus le contact du Glock me rassurait. Je ne savais pas si j'allais être capable de l'utiliser, mais c'était mieux que rien. J'avais passé une heure sur Wikipédia à tenter de comprendre son fonctionnement, et je pensais avoir saisi au moins la théorie. Ça n'était pas bien compliqué. Maintenant, presser la détente...

Je me levai en soupirant et écrasai ma clope dans le cendrier. Les vodkas-pomme que je buvais depuis mon retour avaient fini par faire effet, et je me dirigeai vers la salle de bains pour me soulager la vessie. Comme avait dit un penseur qui resterait anonyme, on réfléchissait toujours mieux les couilles vides. Penché au-dessus de la cuvette des toilettes, je me demandais vaguement s'il parlait de sexe ou non. Aucune importance. Je revins m'asseoir lourdement.

Deb me tendit mon téléphone, lèvres pincées.

— Tu commences à être bourré, Fitz. Tu ne t'en sépares jamais, d'habitude.

— Bordel...

Je m'emparai du portable avec révérence. Comment avait-il pu glisser de la poche de ma veste ? D'habitude, je ne l'enlevais jamais. Je voulais bien être un peu éméché, mais pas au point d'oublier quelque chose d'aussi essentiel.

— Quelqu'un a appelé ?

— Ta psychopathe a laissé un texto. Elle te kiffe, elle te love, elle te flex. Elle va te tuer, Fitz.

Je baissai mes yeux vers l'écran pour lire le message. Comme Deb l'avait si agréablement traduit, elle me transmettait tout son amour.

— Je vous ai dit, c'est pas vos oignons.

— Tu viendras pas dire qu'on t'a pas prévenu. Allez, Moussah, on se barre.

Je restai interdit.

— Quoi, sans votre rail de coke habituel ? Qu'est-ce qu'il se passe ? Ça ne vous ressemble pas.

Les yeux sombres de Moussah fixèrent les miens. Quand il le

voulait, il pouvait être effrayant.

— Si tu laisses pas tomber ces conneries, il va falloir qu'on se trouve un nouveau dealer. Autant qu'on s'habitue tout de suite.

À ses côtés, Deb eut un frisson. Elle devait ressentir le manque, le désir, l'envie de sa dose. Elle savait que j'avais du soleil à portée de main. Pourtant, je la vis se détourner et sortir.

Je grimaçai. Ça devait représenter un tel effort que le message était clair. Aucun d'eux ne cautionnait ma conduite.

OK, très bien. Mais je ne pouvais pas reculer.

J'appelai d'abord Jessica pour savoir si le dossier avait avancé, si de nouveaux meurtres avaient été commis. J'aurais presque préféré qu'elle me dise que oui. Ça aurait innocenté la famille de Julie. Mais non, aucune nouvelle, aucune percée dans son enquête, aucune preuve et aucun nouveau crime.

Pourtant, quelque chose me surprenait. Elle avait la voix plate et froide. Je la connaissais suffisamment bien pour savoir qu'elle tentait de cacher ses émotions derrière un ton officiel. Quelles émotions ? Pourquoi ces trémolos qu'elle déguisait presque à la perfection ? Il me manquait une pièce du puzzle, et ça me rendait fou.

Peut-être avait-elle appris mon implication auprès de Julie. C'était possible, si la surveillance envers le vicomte Enguerrand s'étendait aux autres membres de sa famille. Dans ce cas, pourquoi ne pas m'en parler ?

Je haussai les épaules, attribuant ce ton à un éventuel orgueil d'ex mal placé, et raccrochai le téléphone.

J'étais seul dans mon appartement en pleine semaine. Normalement, j'aurais lancé une partie de World of Warcraft ou regardé une série en streaming. Je retenai un sourire en réalisant que je ne m'étais pas connecté sur un jeu online depuis deux semaines. Il fallait croire que cette fille me rendait moins geek. Ou simplement que j'avais moins de temps qu'avant.

Du temps. Voilà ce qui me manquait.

Il fallait que je trouve le fin mot de l'histoire avant que Julie ne s'attache trop profondément. Avant que mon mystérieux agresseur ne réapparaisse. Avant que je ne perde mes amis. Avant que je ne devienne fou.

Bref. Il fallait que je réussisse à convaincre Julie de m'inviter chez elle. Ç'avait été mon plan depuis le début, et je ne pouvais pas le repousser indéfiniment – aussi agréable que fussent nos rencontres

dans l'humidité poisseuse de mon futon.

Je répondis rapidement au texto de Julie et lui proposai cette fois de nous retrouver près de chez elle. Elle habitait Versailles, bien entendu ; quelle autre ville pouvait héberger un vicomte et sa famille ?

Je lui fis valoir que ce serait une excellente manière de me réconcilier avec le monde de l'Autre Côté, là-bas derrière le périph'.

— Si tu me prouves que vous avez l'électricité là-bas, je promets de limiter mes blagues sur l'eau courante.

— Écoute, pourquoi pas. Il y a un peu moins de choses à visiter qu'à Paris, mais je connais des coins sympas. Pour une fois, c'est moi qui choisirai le bar. Tu connais la place du Marché ?

— Allô, de l'autre côté du périph'...

Son rire, au bout du fil.

— C'est vrai, j'aurais dû m'en douter. Écoute, je viendrai te chercher au train, d'accord ?

— Attends, tu es en train de me dire que vous n'avez même pas de RER ?

— Fitz...

— OK, j'arrête, j'arrête. On dit demain à quatorze heures ?

J'étais désorienté par sa bonne humeur et son enthousiasme à l'idée de me faire visiter sa ville. Moi qui l'imaginais réticente à ouvrir son territoire, voilà qu'elle cédait sans même hausser un sourcil. J'en étais presque déçu.

Presque.

Enfin une partie de mon plan qui se déroulait bien !

J'avais prévu de me coucher tôt pour être en pleine forme le lendemain, et réfléchir à une stratégie.

Je fermai les yeux – et je vis le couteau filer vers ma gorge. Je me redressai avec un cri d'angoisse. Dans mon appartement, rien ne bougeait. L'ordinateur en veille m'observait avec réprobation.

Je me rallongeai, le cœur battant la chamade. J'essayai de nouveau de me détendre – et le couteau revint dans mes pensées.

Merde !

Cette fois, je m'assis jambes croisées sur le futon et je rallumai la lumière. Jusque-là, je n'avais pas eu le temps de réaliser ce qui s'était

passé. Mes amis étaient tout de suite venus me réconforter. Ce n'était que maintenant qu'ils étaient partis, que je n'avais plus la voix de Julie au téléphone, que le contrecoup me frappa. La légère euphorie due à la vodka ne me protégeait plus. Dès que je fermais les yeux, je repensais à l'agression.

Je me mis à trembler comme une feuille. Voici quelques heures, je m'étais senti presque invulnérable, heureux d'être encore en vie. Je prenais désormais conscience de ma mortalité. Quelques centimètres à gauche sur le premier coup, et je finissais empalé. Si je n'avais pas réussi à m'emparer des testicules de mon assaillant (et quelle manœuvre héroïque !), il m'aurait tranché la gorge sans un remords.

J'éteignis de nouveau la lumière. La dernière fois que j'avais mal dormi, j'avais imaginé des bruits de pas dehors. Mais n'avait-ce été qu'une invention de mon esprit fébrile ? Maintenant que je me savais réellement menacé, cette scène prenait une teinte bien plus inquiétante. Je me levai sur la pointe des pieds et tournai le verrou une fois supplémentaire, par acquit de conscience.

La dernière fois, je m'étais endormi avec un couteau à la main. Cette fois-ci, j'avais mon Glock. Le cran de sûreté enclenché, je le glissai sous ma couette pour essayer de me rassurer. Je fermai les yeux.

Et je vis de nouveau le couteau descendre vers ma gorge.

— Merde, répétais-je.

Aux grands maux les grands remèdes. Je ne connaissais qu'une solution pour apprivoiser une terreur pareille.

Ce fut ainsi que le réveil sonna, deux heures avant mon rendez-vous, alors que je ronflais avec une bouteille de vodka dans les mains. Je l'avais entièrement vidée, laissant à mon métabolisme la lourde charge de m'éviter le coma éthylique. Quelque part entre le moment où j'avais terminé la dernière goutte et où j'avais décidé de sortir une nouvelle bouteille, je m'étais effondré sur mon futon.

J'ouvris un œil injecté de sang. Il me restait cent vingt minutes pour arriver à temps. Je n'avais pas besoin de renifler mes vêtements pour savoir que j'empestais l'alcool. Un coup d'œil dans le miroir me confirma que je ne ressemblais à rien. J'avais un mal de crâne épouvantable et mon estomac menaçait d'abandonner la lutte à tout moment. Je commençais à me demander s'il n'aurait pas mieux valu que je passe une nuit blanche. J'aurais été plus fatigué, mais aussi plus présentable.

Je pris une douche rapide et me brossai les dents. Le reste allait devoir attendre, alors que je me penchais en avant et vomissais dans

la cuvette des toilettes. Sans me laisser démonter, je repris mon dentifrice dans la main. Ce n'était pas la première fois que j'avais trop bu. C'était par contre la première fois que je ne devais pas manquer un rendez-vous. La seconde douche fut plus rapide encore que la première, mais nécessaire.

Je m'habillai d'un jean propre et d'une chemise au col pelle à tarte. Suffisamment ridicule pour faire sourire Julie.

Devant la porte d'entrée, je restai longtemps à hésiter, le flingue dans la main. Est-ce que je le prenais ou pas ? D'un côté, je me sentais plus fort en le portant sur moi. D'un autre, j'espérais ne pas tomber sur un contrôle de police intempestif.

Je finis par l'empocher avec un soupir et me dirigeai vers le métro. Malgré ma mauvaise langue, Versailles avait bien une station de RER mais les sites de transport m'incitaient fortement à passer par le train à Montparnasse. Très bien.

Dans la rue, je marchais en m'efforçant de surveiller toutes les directions. Je devais avoir l'air ridicule, mais c'était le cadet de mes soucis. Je me sentais plus maladroit que je ne l'avais jamais été. Si je trébuchais, qu'allait-il se passer ? Est-ce que le revolver allait glisser et que tout le monde le verrait ? Trois fois de suite, je vérifiai à travers le tissu que la sécurité était bien enclenchée.

C'était ridicule. Je m'étais déjà promené des centaines de fois avec de la coke. En quoi l'arme me rendait-elle plus hors la loi ? Pourtant, j'avais les paumes moites. Je les essuyai sur mon jean avant de pénétrer sur le quai.

Le trajet en métro, puis en train, ne fut qu'un long calvaire. J'avais l'impression que mon crâne avait décidé de se venger une bonne fois pour toutes de ce que j'imposais à mon corps. Il avait des arguments, le salaud.

Entre Saint-Placide et Montparnasse, je faillis vomir de nouveau et ne réussis à tenir que grâce à un effort de volonté. Je sentais la bile contre ma gorge. Dans le doute, je glissai une pastille à la menthe dans ma bouche. Pas vraiment les conditions idéales pour séduire Julie. Heureusement que la plus grande partie du travail était déjà faite.

J'arrivai sur la place du Marché à l'heure pile, et promenai un regard critique aux environs. Ce n'était pas mal du tout, en fait. J'aurais pu me croire dans un coin de Paris, un coin moins encombré et fourmillant, mais tout à fait respectable. Les bars affichaient mes cocktails préférés à des prix tout à fait parisiens. Cela aussi contribua à me rassurer.

Comme à son habitude, elle eut quelques minutes de retard. Je la repérai de loin avec une petite robe d'été. Je fus heureux de voir qu'elle savait s'habiller autrement qu'en noir. Je ne voulais pas tomber dans le cliché de la gothique opprimée, mais cela restait un soulagement.

Elle m'embrassa avec passion, et je lui rendis son baiser en remerciant les bonbons mentholés. Elle avait l'haleine fraîche, elle aussi. Je me surpris à beaucoup apprécier l'instant. Du coin d'une terrasse, j'entendis un sifflement appréciatif.

— Tu vois, ça, ça n'arriverait pas à Paris, murmurai-je avec toute la mauvaise foi dont j'étais capable.

Elle me frappa l'épaule d'un poing joueur.

— Oh, arrête, tu veux. C'est quand même agréable, par ici, non ?

— J'avoue. Je retire tout ce que j'ai dit. Vous avez l'eau courante.

— Tu es impossible ! Tu veux te promener un peu, ou te poser en terrasse ?

Je souris.

— Nous avons le temps. Pourquoi pas les deux ?

Elle avait envie de me montrer sa ville, c'était évident. Et pourquoi pas ? J'étais un Parisien pur souche, et je savais ce que c'était que d'être fier de ses racines.

Elle m'entraîna par un passage obligé vers le Château de Versailles. Je plissai les yeux contre le ciel pour mieux voir les dorures dans le lointain. Nous étions en semaine, pourtant il y avait déjà foule.

— Tu veux voir l'intérieur ?

— J'ai envie que tu me montres les endroits importants pour toi. S'il y en a dans le château, OK. Sinon, on peut continuer à se promener.

Quel sensible, ce Fitz. Quel empathie, quel émotif. J'avais un drôle de goût dans la bouche à force de jouer mon rôle d'amoureux transi. Je réagis comme n'importe qui l'aurait fait : je pris une nouvelle pastille.

L'après-midi évolua doucement vers la soirée. Nous avions beau être en mai, le temps commença à fraîchir. J'endurai le froid sans me plaindre, jusqu'à ce que je la voie frissonner. Je lui proposai de trouver un endroit où manger, et nous retournâmes à la place du Marché.

Je commençais à perdre mes préjugés. La ville n'était pas si atroce,

si on appréciait le côté grand bourgeois omniprésent. Par contre, j'avais l'impression que cette fameuse place était le centre névralgique de toute l'activité éthylique du coin. Maintenant que le soir tombait, il y avait des étudiants partout, des jeunes branchés aux coupes improbables, des couples qui se formaient. J'eus un sourire discret en voyant un garçon et une fille s'embrasser. Nous nous installâmes, et je commandai une entrecôte. Je me sentais plutôt bien.

Ce fut lorsque je saisis ma fourchette que mon coude effleura le Glock dissimulé dans ma poche, et que je réalisai que j'avais baissé ma garde ces dernières heures. Trop absorbé dans notre conversation, je n'avais plus prêté attention à d'éventuels agresseurs. Décidément, j'étais nul comme héros. Il était temps que cette histoire se termine.

Nous avions commandé du vin, et je portai le verre à mes lèvres en me demandant comment j'allais aborder le sujet qui m'intéressait. Je ne pouvais pas proposer de dormir chez elle sans y être invité. Alors, quoi ? Continuer à boire et à sourire jusqu'à ce que le dernier métro soit passé ?

À défaut d'autre plan, celui-ci me paraissait très bien. La conversation était suffisamment intéressante pour nous occuper durant les petites heures de la nuit, et je recommandais par deux fois une bouteille. Après tout, on parlait souvent de soigner le mal par le mal. Si le vin parvenait à soigner ma gueule de bois vodkaïsée, tant mieux. Étrangement, je doutais que ce fût le cas.

Vers minuit, je la vis commencer à regarder sa montre avec nervosité. On ne pouvait lui enlever une certaine habileté ; elle parvenait à jeter ses coups d'œil à la dérobée. Quelqu'un de moins expérimenté que moi aurait pu ne pas le voir. Mais j'avais passé assez de temps à observer ces signes de nervosité chez les femmes pour les déceler au premier abord.

Je regardai la carte des desserts d'un air pénétré.

— Qu'est-ce que tu veux prendre ? La tarte a l'air bonne.

— Le restaurant va fermer. Ils n'attendent plus que nous pour tirer le rideau.

Je jetai un œil surpris aux alentours. C'était vrai. Je pouvais sentir le regard exaspéré de la patronne. Seules ses bonnes manières toutes versaillaises l'empêchaient de nous expulser manu militari. Je soupirai exagérément.

— Très bien, pas de dessert, alors. Où est-ce que tu veux qu'on aille, maintenant ?

— Toi, je ne sais pas, mais j'ai bien l'intention de rentrer chez moi.

J'ai passé une super soirée, Fitz. Tu sais que je te trouve vraiment chou ?

— Alors héberge-moi !

Les mots avaient quitté ma bouche avant que j'aie pu réfléchir. Au temps pour toute ma planification et mes arguments soigneusement préparés. Jouant mon va-tout, je la regardai avec l'air le plus touchant possible. Touchant, mais sexy. On ne se refait pas.

Elle me regarda en fronçant les sourcils, visiblement surprise. Je décidai de prendre cette réaction pour un signe positif. Elle ne m'avait pas encore jeté son verre au visage. À dix euros le cocktail, je pouvais l'espérer.

— Comment ça, t'héberger ?

— Il est minuit, et je n'ai pas la moindre idée d'où se trouve la gare dans l'obscurité. Tu ne me laisserais pas chercher mon chemin seul ? Je ne sais même pas s'il y a encore des trains à cette heure.

— Il y en a.

Merde.

Changement d'approche.

— Je n'ai pas envie de te quitter. La nuit ne fait que commencer. J'ai pensé à toi hier, tu sais ? Ça m'a fait plaisir de te voir aujourd'hui, je ne veux pas que ça s'arrête aussi facilement.

Ses yeux s'illuminèrent.

— C'est vrai ?

Bla, bla, bla. Oui, c'était vrai, j'avais pensé à elle en mettant une balle dans le chargeur du Glock. J'avais trop bu pour ressentir la moindre honte devant mes mensonges.

— Bien sûr. Je comprends que tu doives rentrer chez toi à chaque fois qu'on se voit. Enfin, non, je ne comprends pas mais bon, j'accepte. Mais là, on a justement l'occasion de passer la nuit ensemble. Une vraie nuit ensemble.

Elle me regarda, les joues empourprées par l'alcool.

— Tu penses vraiment que c'est une bonne idée que je t'emmène chez moi alors que ma famille est très protectrice ?

— Qu'est-ce que tu veux qu'ils fassent, qu'ils me taillent en pièces ?

La plaisanterie s'étouffa dans ma gorge. Je touchai subrepticement mon flingue pour conjurer le sort.

En face de moi, Julie réfléchissait. Ses beaux sourcils se plissaient de concentration.

— Ça peut se faire, en fait. Si jamais on y va dans une heure, ma famille sera en train de dormir. Tu te sens capable de ne pas faire de bruit ? Mais je te préviens, il faudra que tu partes à l'aube.

— Pourquoi, tu as honte de moi ?

Je croisai ses yeux sérieux et mon sourire s'effaça.

— Holà, c'est bon. C'est bon, je te promets. Je serai discret et je partirai avec le premier métro. Ça te convient ?

— Lève-toi.

Je repoussai ma chaise et me dressai devant elle sans comprendre. Elle me regarda avec attention, des pieds jusqu'à la racine des cheveux. Lentement, je la vis se détendre.

— Ouais... ça pourrait même être une bonne idée, en fait. Ça lui montrerait...

— Quoi ? Qui ? Qu'est-ce que ça montrerait ?

Elle agita la main, comme si ça n'avait aucune importance.

— Rien, rien du tout. Tu as raison, Fitz. On n'a jamais passé de nuit ensemble à part lorsque tu as bu, et c'est vraiment dommage que tu ne t'en souviennes pas. Voilà l'occasion. Tu te sens à la hauteur ?

— Sexuellement, tu veux dire ?

Elle esquissa un sourire.

— Non, je n'ai aucun doute à ce niveau-là. Je voulais dire, est-ce que tu es trop bourré pour marcher doucement, est-ce que tu vas te casser la gueule dans l'entrée, ce genre de trucs ?

— Dis donc, tu me prends pour qui ?

Elle s'excusa en riant, et je dissimulai mon excitation devant ce succès. Ça y est ! Elle m'avait dit oui ! Cette nuit, j'allais dormir chez elle ! Je touchais au but.

Je n'avais pas la moindre idée de ce que j'allais faire une fois sur place, aucun plan pour fouiller sa maison ou confronter son père. Ça n'avait aucune importance. J'étais Fitz-au-cul-bordé-de-nouilles, j'allais bien trouver quelque chose sur l'inspiration du moment.

De nouveau, je retrouvai cette inquiétude mâtinée de souffrance sur le visage de Julie. Il s'y lisait quelque chose d'autre ce soir : de la détermination. Ou alors, j'avais suffisamment bu pour tout interpréter

dans le sens qui m'arrangeait. Je lui souris de toutes mes dents et elle me répondit d'une grimace crispée.

— Viens, fit-elle lorsque j'eus payé l'addition, et je la suivis.

Versailles en journée pouvait donner l'impression de Paris. Versailles à minuit ne maintenait plus l'illusion. Les rues désertes me déprimaient, les allées sans véhicules, les trottoirs sans passants. Lorsque je rentrais sur les Champs, il y avait du monde à tout moment.

Je cherchai machinalement mon paquet de clopes, et Julie se pencha vers moi pour m'en voler une.

— Tu fumes, toi ?

— Ça m'arrive.

Je hochai la tête. Sans un mot, je tendis mon briquet. La flamme perça la nuit le temps qu'elle aspire quelques bouffées. J'allumai ma propre cigarette.

Nous déambulions dans ces artères désertes depuis une demi-heure lorsqu'elle me fit tourner dans une impasse, et agita les mains dans un geste de propriétaire.

— C'est ici !

— Pas trop tôt...

Puis je me tus, car le spectacle était suffisamment magnifique pour me clouer le bec.

Je m'étais imaginé beaucoup de choses en apprenant qu'Enguerrand avait le titre de vicomte. Même si la noblesse pouvait se montrer désargentée dans la France révolutionnaire, je n'avais jamais imaginé le pavillon de banlieue classique mais plutôt la grande bâtisse de style néocolonial, avec ses murs de briques blanches et son toit en pente.

La vérité était encore plus impressionnante.

Derrière une lourde grille de fer forgé se tenait un véritable manoir de quatre étages, dont la base devait bien représenter celle d'un petit immeuble à Paris. Cinq cents mètres carrés, plus ? Une allée de graviers découpait un jardin impeccablement taillé en deux moitiés égales. Je pouvais voir des cèdres – ou était-ce des érables ? – bref, des arbres plantés tout le long de la propriété. Une plaque de bronze proclamait fièrement le nom des lieux : *La renardière*.

— C'est beau, hein ? fit Julie, la voix vibrant d'une fierté légitime.

— C'est pas mal, accordai-je.

Puis je me repris :

— C'est même très bien. Franchement, je ne m'attendais pas à ça. Je comprends mieux pourquoi tu retardes le moment de prendre un studio pourri. Bon, même si de mon côté je préfère mon indépendance à la taille de la maison.

— Ouais. Et c'est pour ça que tu m'as reçue dans tes vingt mètres carrés.

— Vingt-cinq ! Adorablement aménagés !

— C'est ça. Bon, à partir de maintenant, on ne fait plus un bruit. Je ne vais pas t'obliger à retirer tes chaussures, mais fais attention quand même, d'accord ?

Je me penchai pour défaire mes lacets.

— Si tu me dis que ça aide, j'obéis. Sur ton territoire, t'es la patronne.

Elle me fixa, les yeux brillants.

— Tiens donc. Tu diras la même chose dans mon lit ?

— Ça peut se faire...

Je l'embrassai sous la lumière de la lune, habilement dissimulé par le montant du portail. Si quelqu'un observait par la fenêtre du manoir, il ne pourrait pas nous voir. La dernière chose que je souhaitais, c'était une scène de fureur paternelle à une heure du matin. Elle finit par se dégager avec une sorte de petit miaulement.

— Il faut qu'on y aille. Suis-moi. Doucement, hein ?

Elle se déchaussa elle aussi, et me fit contourner la grille.

— On ne passe pas par le portail ?

— Non, il est vraiment trop bruyant. Mais ne t'inquiète pas, j'ai l'habitude de rentrer sans bruit.

— C'est tellement rassurant.

— Oh, ta gueule mon amour.

Elle prit appui sur un morceau de maçonnerie et se hissa jusqu'à hauteur de poitrine. Une deuxième prise, et elle était passée par-dessus. La facilité de l'escalade me laissait dubitatif sur l'intérêt de maintenir un mur aussi inutile. Je n'avais pas l'intention de m'en plaindre et m'empressai de la suivre. Mes pieds nus griffèrent la pierre, facilitant mon avancée. En quelques secondes, je me retrouvai de l'autre côté.

Encore une victoire de l'alcool. Je me trouvais dans le jardin d'un vicomte avec mes chaussures à la main, un caillou dans les chaussettes, et je ne me sentais pas si ridicule.

Nous étouffâmes un rire et Julie reprit la tête de l'expédition. Je la suivis comme une ombre, plaçant mes pas dans les siens tandis qu'elle avançait sur le gazon. L'herbe me chatouillait les pieds.

Julie avançait droit sur le manoir. Je faillis crier lorsqu'une forme surgit soudain de l'ombre, et ma main alla frénétiquement chercher le Glock dans ma poche. Une seconde plus tard, je réalisai que j'avais manqué heurter une statue romaine, ou grecque, je n'étais pas sûr de la différence. Le marbre froid était rassurant sous la main. Mes doigts s'écartèrent avec difficulté de mon arme. Je sentais battre mon cœur dans ma poitrine.

— Eh ben alors, tu viens ?

Julie n'avait rien vu de mon expérience terrifiante. Je lui répondis par un rictus nerveux avant de rattraper le chemin perdu. De nouveau, nous étions côte à côte jusqu'à atteindre les lourds vantaux de l'entrée.

— Laisse-moi deviner, il y a un passage dérobé, c'est ça ?

— C'est ça. L'entrée principale est trop bruyante, elle aussi. Mais j'ai les clés de la porte de la cuisine. On y est presque, c'est juste là.

Je tirai du réconfort de son souffle près de mon épaule. Elle me serra le bras, comme pour me donner du courage, et nous continuâmes notre avancée. Si je ne me trouvais pas dans le domaine d'un serial killer, j'aurais pu apprécier ces moments de tension toute juvénile. En l'état des choses, je m'essuyai la paume des mains sur mon jean tous les trois pas.

— Nous y sommes. On ne parle plus jusqu'à ce qu'on arrive dans ma chambre.

— C'est loin ?

— Deuxième étage. Chut.

Elle engagea sa clé, et grimaça devant le petit clic que laissa échapper le pêne. Sa main se posa sur le bois. Elle poussa la porte.

Elle entra dans la cuisine obscure, puis me fit signe d'avancer. Je la suivis, les dents serrées. J'osais à peine respirer. Elle se tourna vers moi et me sourit. Levant la main, elle m'indiqua la porte du fond. Je hochai la tête en silence.

Ce fut à ce moment que la lumière s'alluma, m'éblouissant à moitié. Je me cachai les yeux du bras, mais pas avant d'avoir remarqué la

silhouette qui attendait en plein milieu de la cuisine.

— Julie, quel plaisir de te voir enfin rentrée. Il va falloir que tu me présentes ton jeune ami.

Je laissai quelques secondes à mes yeux pour s'habituer à la lumière, ou pour me réveiller de ce cauchemar.

Non. Il était bien là, devant moi, à me regarder avec ce drôle de sourire aux lèvres. Enguerrand de Baudry de Chermont dans toute sa splendeur.

Malgré ma frayeur, ou peut-être à cause d'elle, je me pris à comprendre les commentaires de Mei et de Jessica. Les deux avaient parlé d'un charisme brutal, d'un magnétisme animal.

Lorsque je croisai le regard du vicomte, je réalisai que je ne parvenais pas à détourner les yeux. Il avait les pupilles d'un bleu aussi pur que le mien. C'était rare. J'en avais fait mon argument séduction auprès de dizaines de filles. Pas étonnant qu'il ait du succès.

Il portait ses cheveux gris avec panache, réunis en un catogan d'une autre époque. Son nez aquilin lui donnait un profil de pièce de monnaie. C'était une impression bizarre. On l'aurait imaginé plus à son aise en toge sous la république romaine, ou avec une perruque poudrée en tant que ministre de Louis XIV.

Il n'y avait que sa robe de chambre rose pâle qui gâchait l'image parfaite de Pater Familias.

— Papa..., murmura Julie.

Toute sa superbe avait disparu. Elle baissait les yeux comme une enfant prise sur le fait. Pourtant, le vicomte n'avait pas l'air en colère. Au contraire, son sourire respirait la bonté et la compréhension.

— Tu sais ce que c'est, j'ai des insomnies terribles en ce moment. Sinon, je ne t'aurais même pas entendue rentrer. Je te sais gré d'épargner ainsi le sommeil de ton vieux père.

Oui, il parlait réellement ainsi. *Je te sais gré.* Bordel.

— Monsieur, commençai-je, mais il leva une main impérieuse et je m'interrompis.

— Julie, tu manques à tous tes devoirs. Je ne sais même pas qui est ton jeune ami. Et si tu me le présentais ?

Jusque-là, j'avais été trop sonné pour réfléchir. Ces mots me sortirent de ma léthargie. Peut-être me trouvais-je en face de mon agresseur d'il y a deux nuits. Je jugeai rapidement de sa taille. Ça

pouvait coller ; pareil pour le poids.

Seulement, il n'y avait aucune familiarité dans son regard. Si c'était bien lui le coupable, il jouait très bien la comédie. J'aurais pu jurer qu'il ne m'avait jamais vu et me découvrait cette nuit dans sa cuisine.

— Papa, je suis désolée...

— Mais tu n'as pas de raison de t'excuser, voyons. Tu as vingt-trois ans, tu es libre de faire ce que tu veux. Tu le sais, j'espère ? Cette maison est à toi.

Enguerrand sourit. C'était un mouvement de tout le visage, une explosion de dents blanches qui illuminait jusqu'à ses yeux. Je me retrouvai à lui répondre stupidement, les lèvres immobilisées en un rictus réflexe, avant de me libérer de son charme. Cet homme était diabolique, et il avait conscience de son pouvoir.

— Alors, qui avons-nous donc là ? Jeune homme, vous prendrez bien quelque chose à boire ?

Je secouai la tête en guise de dénégation, mais son sourire ne vacilla pas.

— J'insiste. Tequila ? Whisky ? Je crois savoir que vous aimez bien la vodka, vous, les djeunz ?

— Papa..., répéta Julie, un peu plus fort.

— Quoi, on ne dit pas djeunz ? Ça y est, tu vas me faire passer pour un vieux gâteux. Il me semblait pourtant avoir encore le, comment dire, le move. Bon, ce sera vodka ?

— Juste un fond, alors. Merci beaucoup, Monsieur.

Je me morigénai de ma voix soumise. J'avais rencontré un mâle alpha, un leader du pack. La peur de me faire poignarder dans la seconde s'évanouit, remplacée par l'angoisse plus habituelle d'être surpris par le père d'une conquête.

Si Enguerrand nourrissait la moindre colère envers moi de toucher sa fille bien-aimée, il le dissimulait bien. Il quitta la cuisine pour la pièce d'à côté, et je l'entendis siffloter au milieu du cliquetis de bouteilles. Il devait être en train de fouiller dans un coffre à boissons.

— Il a l'air sympa, ton père, murmurai-je parce que ça semblait la chose à dire.

Julie me lança un regard en biais. Mon cœur se serra en voyant qu'elle avait remis son masque. La jeune femme drôle et sexy s'effaçait devant la névrosée angoissée qui regardait ses pieds.

— Oui, il est adorable, me répondit-elle sur le même ton.

Ironie ou pas ? Sa voix neutre ne me permettait pas de le déterminer. Je m'apprêtais à creuser le sujet lorsque Enguerrand revint dans la pièce, les yeux toujours pétillants, un plateau sur la main. Dessus se balançaient en équilibre une bouteille de vodka ainsi que trois verres. Il posa le tout sur la table avec un sourire modeste.

— Très bien. Julie, tu veux boire aussi ?

Elle secoua la tête, muette.

— Mais si, tu en veux. Ne sois pas timide, je ne vais pas te gronder. Tu vas finir par faire croire à ton ami que je suis un monstre !

Il se pencha pour nous servir. Personne ne parlait, et j'entendis distinctement le liquide ruisseler dans les verres. Lorsqu'il posa le mien devant moi, je n'osai lui dire que je la buvais rarement pure. Ou que je m'étais pris une murge monumentale la veille. Contre le mur, le tic-tac de la pendule mettait mes nerfs à vif.

— Ne faisons pas trop de bruit. Ce serait dommage de réveiller Benoît, sourit Enguerrand.

Julie fronça les sourcils.

— Il dort ici ce soir ?

— Oui. Il devait passer la nuit chez des amis, et puis, tu sais ce que c'est, changement de plan au dernier moment. En tout cas, il dort profondément. Tant mieux.

Il se tourna vers moi et leva légèrement son verre en guise de salut.

— Vous savez, mon fils est très protecteur de sa sœur. Ils n'ont qu'une année d'écart, c'est si peu à leur âge. Je pense être un père cool, et ça me fait plaisir de voir enfin l'homme qui occupe les pensées de ma fille. J'ai bien peur que Benoît ne réagisse pas ainsi.

— Papa ! siffla Julie.

J'avais l'impression qu'elle avait prononcé ce mot déjà dix fois ce soir. Enguerrand lui tapota l'épaule en souriant.

— Quoi, tu ne voulais pas que je dise à ce charmant garçon que tu pensais à lui ? Je pense qu'il le sait, non ? Sinon, que feriez-vous ici ?

Je cherchai frénétiquement un mensonge crédible, mais ne trouvais rien. Je dus poser mes chaussures sur le sol pour m'emparer de la vodka. Renversant la tête en arrière, je la vidai cul sec. Enguerrand me lança un regard amusé.

— Très intéressant, très sauvage. Moins raffiné que les dégustations

œnologiques, mais tellement plus efficace. Je vais vous imiter, jeune homme.

À son tour, il fit disparaître l'alcool en une gorgée. Ses yeux ne cillèrent pas.

— Tu ne nous accompagnes pas, Julie ? Ce n'est pas très poli, je trouve.

La jeune femme s'empara de son verre et le vida mécaniquement. Lorsqu'elle le reposa, son tintement contre la table me fit l'effet d'un glas.

— Voilà, c'est bien mieux comme ça. Alors, je répète ma question : Tu ne veux pas me présenter ton copain ?

Je ne savais pas dans quoi j'étais tombé. Qui était le plus fêlé dans cette histoire ? Le vicomte avec ses manières de père idéal ? Julie avec ses angoisses existentielles ? Moi-même qui me retrouvai au milieu de tout ça sans rien comprendre ? Je me tournai vers Julie, l'expression implorante. Elle soutint mon regard quelques instants avant de se mordiller la lèvre inférieure.

— C'est Fitz. Enfin, John-Fitzgerald. On s'est rencontrés à la fac.

Enguerrand haussa un sourcil.

— John-Fitzgerald, tiens donc. Voilà un nom peu banal. Un nom à la réputation flatteuse. J'espère que vous marchez dans les pas de votre illustre prédécesseur.

Je me risquai à sourire.

— C'est ce que mes parents voulaient. Espérons juste que je ne subisse pas le même sort.

— Quoi, une balle d'un tireur isolé ? C'est ridicule, qui pourrait en vouloir à votre vie ?

Ses dents étaient décidément très blanches.

— On peut aller se coucher, papa ? On est fatigués, tenta Julie.

— Une seconde, une seconde, mon enfant. Je viens à peine de rencontrer ton ami. C'est incroyable, comme tu as poussé. Tu te rends compte que c'est la première fois que tu me présentes un garçon ? Parfois, j'ai l'impression que tu as encore douze ans.

Il se tourna vers moi avant que sa fille puisse lui répondre.

— John-Fitzgerald, donc. Et qu'est-ce que vous faites dans la vie, mon cher... Fitz ? Vous êtes à la fac, si j'ai bien compris.

— Non, répondis-je au moment où Julie disait : oui.

Je la regardai avec surprise tandis qu'elle enchaînait :

— Il est en master de psycho, comme moi. On s'est croisés dans les amphis. Il m'a aidé pour quelques cours, et... voilà.

Enguerrand ne quittait pas ses yeux des miens.

— La psychologie, quelle science magnifique. Savoir ce que pensent les gens, pouvoir débusquer le mensonge. Fascinant.

— Ce n'est pas vraiment comme ça que ça marche...

— Oh ? Décevant, dans ce cas. Et où habitez-vous, si je peux me permettre ? Je sais que ça fait un peu interrogatoire mais que voulez-vous ? Je suis d'un naturel curieux.

Ma première impulsion fut de mentir, mais je n'avais aucune raison de le faire. Maintenant que le vicomte m'avait vu, je cessais d'être anonyme. Lui aussi pouvait me retrouver aussi facilement que j'avais pisté sa fille. Pourquoi lui cacher la vérité ?

— Près des Champs-Élysées.

— Hmm. Je doute que vos études vous aient permis de louer un logement là-bas. Parents riches, je suppose ?

Je pensai à mon père. Si la situation n'avait pas été aussi stressante, j'aurais souri de cette idée ridicule.

— Raisonnablement.

Le vicomte haussa un sourcil.

— Raisonnablement. Je vois. Eh bien, John-Fitzgerald, vous me semblez être un jeune homme fascinant mais l'heure tourne et il va me falloir vous laisser à vos réjouissances. Je suppose au vu de votre arrivée tardive que vous escomptiez passer la nuit ici ?

— Eh bien...

— Peu importe. Maintenant que je suis prévenu, votre présence ne me pose aucun souci. Il faudra simplement veiller à ce que Benoît...

— À ce que Benoît quoi ?

La voix bourrue retentit dans l'entrebâillement de la porte et, de nouveau, ma respiration s'accéléra. Ce n'était pas une nuit pour les cardiaques.

Lui aussi portait une robe de chambre de la même couleur saumon. À croire qu'ils n'avaient que ça, ici. Il était de la même stature que son père, du même poids, et je le classai aussitôt dans la liste des suspects

potentiels de mon agression.

Avec les vêtements s'arrêtait la ressemblance familiale. Benoît, s'il s'agissait bien de lui, avait une bouille ronde au nez écrasé. Je ne savais pas s'il s'agissait du résultat d'une bagarre ou d'un souci de naissance, mais le résultat lui donnait un air chafouin très désagréable. Ses yeux bruns devaient venir de sa mère, comme les cheveux filasses qu'il laissait pousser en dépit du bon sens. Un début de ventre à bière se faisait jour sous les vêtements amples.

Son regard se posa sur moi, et il fronça les sourcils.

— C'est qui, ce guignol ? Qu'est-ce qu'il fout ici ?

Je sentis Enguerrand soupirer.

— Voilà ce que je voulais éviter, marmonna-t-il.

Je n'eus pas le temps de réagir que Benoît avançait dans la pièce et me postillonnait au visage.

— Alors c'est toi, le connard qui baise ma sœur ? C'est toi qu'elle va voir tous les soirs, quand elle rentre à pas d'heure ? Tu sais que t'es vraiment un enculé de fils de pute ?

Entre lui et sa sœur, il fallait croire que le langage châtié avait sauté une génération. Je restai coi, incapable de choisir comment réagir. Devais-je le frapper devant son père ? Ignorer ses insultes ? Lui répondre sur le même ton ? M'excuser ?

Devant son attente évidente, je choisis la voix la plus neutre.

— Bonsoir, Benoît. Je sors en effet avec ta sœur depuis quelque temps. Mais ça n'a rien d'aussi dégradant que tu le dis.

Au moment où je prononçai ces mots, je sus qu'ils n'arrangeraient rien. J'avais bu, je me sentais encore secoué par toutes ces surprises successives : comment compter sur mon éloquence naturelle ?

En effet, sa main vint attraper mon collet comme s'il souhaitait me soulever de terre. Je doutais qu'il en fût capable, mais je n'en éprouvai pas moins une coupable inquiétude.

— Je vais te défoncer la gueule, connard. Je vais t'apprendre à t'intéresser aux mauvaises personnes.

— C'est pas très clair, comme phrase, parvins-je à grimacer.

— Ah ouais ? Ben je vais rendre les choses plus claires, alors.

Pourquoi est-ce que personne n'intervenait ? Est-ce que ça allait terminer en pugilat sur le sol de la cuisine ? Une conclusion ridicule à une soirée ridicule.

J'avais toujours le Glock sur moi si les choses devenaient trop sérieuses, mais je ne me voyais pas braquer le père et le frère de ma copine. Un peu trop voyant, comme technique.

En même temps, je voulais bien me laisser faire, mais son poing se levait et je n'avais pas l'intention de me faire administrer une correction sans bouger le petit doigt.

Comme il continuait à me serrer, je fis ce qui avait déjà très bien marché avec Phil Turner : je fermai les yeux et me préparai à lui donner un coup de tête en plein visage.

— Benoît, ça suffit. Lâche-le tout de suite.

— Mais, papa...

— Je ne suis pas assez clair ?

Ainsi, Enguerrand pouvait élever la voix. Benoît retira sa main à contrecœur, puis il agita son doigt devant mon visage.

— T'es mort. Je te jure, t'es mort.

— Benoît !

De nouveau ce ton autoritaire. L'expression boudeuse, le jeune homme alla s'installer à un coin de la pièce. Sur la table, les verres étaient à l'abandon. Je commençais à regretter d'avoir insisté pour venir ici ce soir.

— Je peux partir, si vous voulez. Je ne voulais déranger personne.

Je fus particulièrement fier de ma voix calme et posée. Pendant quelques secondes, j'avais craint de ne sortir qu'un coassement gêné.

Le vicomte chassa l'idée d'un revers de main.

— Insensé. Ridicule. Vous êtes l'hôte de ma fille, et par conséquent le mien. Vous voudrez bien excuser les manières de Benoît. Il est parfois un peu trop protecteur, mais ce n'est pas méchant. Rassurez-vous, il sera sévèrement discipliné.

Un gémissement échappa des lèvres du jeune homme tandis que je fronçais les sourcils. Discipliné ? Je ne voulais pas savoir ce que ça impliquait. En un éclair, l'image des victimes passa devant mes yeux. Je n'avais plus trop envie de dormir ici, finalement. D'ici à ce que je me réveille attaché à une table d'opération, avec un scalpel qui descendrait vers moi... J'avais fait assez de cauchemars à cause de la série Saw pour ne pas vouloir reproduire l'expérience grandeur nature.

— Je ne voulais pas, papa... mais tu as vu comment il la touche, cette putain de raclure ?

— Silence, Benoît.

C'était impressionnant, cette manière qu'avait le vicomte de régenter toute sa maisonnée sans avoir besoin de lever la voix. Je ne connaissais pas beaucoup d'hommes capables d'une telle prestance dans une robe de chambre rose.

— Bon, papa... puisque ça ne te dérange pas que Fitz reste ici, on va peut-être aller se coucher. On est crevés et demain, il se lève tôt.

Ah bon ?

Enguerrand nous fixa de son regard bienveillant. Il se passa la langue sur les lèvres une fois, deux fois.

— Je comprends. Bien sûr, allez vous coucher. Ceci dit, sous mon toit, je refuse que vous dormiez dans la même chambre. Appelez-moi vieux jeu, mais je ne trouverais pas ça très correct. Je n'ai que peu de doute sur l'étendue de votre relation et je ne doute pas que vous vous connaissiez bibliquement. Seulement, je vous remercierai de ne pas forniquer chez moi.

Ben tiens. Comment pouvait-on parler ainsi avec sérieux à notre époque. Je réprimai un sourire stupide, avant que les implications ne se fassent jour chez moi.

— Vous voulez dire que je dormirai seul ?

— C'est bien ce que j'ai dit, oui. Nous ne manquons pas de chambres. Ce manoir en possède treize. Je pense que vous dormirez comme un bébé.

Treize, bien sûr. Comment aurais-je pu en douter ? Je jetai un regard désespéré à Julie mais elle haussa les épaules d'un air désabusé. Me laisser à la merci d'un père psychopathe et d'un frère taré ne paraissait pas la traumatiser outre mesure.

— Je ne vous dérangerai pas longtemps. J'avais prévenu mes parents que je partirais d'ici vers six heures du matin. Ils s'attendent à me recevoir à sept heures.

Quitte à dormir dans la maison des horreurs, autant faire croire que l'on savait où j'étais. Une manière d'éviter de me retrouver en gros titre des manchettes de journaux. Je pouvais déjà voir la Une, les lettres soigneusement assemblées : *Disparition d'un noctambule notoire : la piste de la drogue serait privilégiée.*

Deborah pleurerait, bien sûr, et Moussah, et mes parents. Qui d'autre ? Jess, peut-être. Toutes ces filles qui avaient partagé ma vie une nuit ou deux avant de partir au petit matin, remarqueraient-elles que je n'étais plus là ?

Je me secouai de mon humeur morbide. Le vicomte me regardait, un sourcil haussé, l'expression interrogative, et je réalisai qu'il m'avait posé une question.

— Pardon ? osai-je. Je n'ai pas entendu.

— Je vous demandais si vous étiez plutôt thé ou café. Nous avons les deux, n'hésitez pas à vous servir. Les tasses sont dans ce placard-là. Merci de ne pas utiliser l'un des services en porcelaine, ils ont une grande valeur sentimentale.

Je hochai machinalement la tête. Enguerrand ne ressemblait pas du tout à ce que j'avais imaginé. Benoît, par contre... dans son coin, le garçon serrait les dents et les poings en me regardant. Une veine battait sur sa tempe, en rythme avec mes battements de cœur.

— Viens, Fitz, je vais te donner une chambre.

Julie me prit la main et me fit sortir de la cuisine. J'aurais pu l'embrasser ici et maintenant, si je n'avais pas autant craint les conséquences. La pièce carrelée représentait une version toutes options de mon enfer personnel.

Je pénétrai dans un long couloir, qui déboucha sur un escalier aux marches de marbre. Un tapis rouge dévidait sa longueur entre les deux rampes, comme dans les hôtels. C'était à la fois kitsch et intimidant. Je me penchai vers l'épaule de Julie.

— Ça aurait pu moins bien se passer.

Elle me jeta un regard dénué d'expression avant de se détourner pour continuer sa route. Je haussai les épaules avec dérision.

— Et ça aurait pu mieux se passer aussi. Enfin, c'est juste dommage qu'on ne puisse pas passer la nuit ensemble. J'avais rêvé de pouvoir t'avoir au creux de mes bras.

D'accord, je débitais des salades au kilomètre, mais certaines filles se révélaient sensibles à ce genre de baratin. En l'occurrence, elle ne manifesta pas la moindre émotion en montant au premier étage.

Nous passâmes devant une galerie de tableaux d'individus en redingote à la mine sombre. Pas besoin de sortir de Polytechnique pour deviner qu'il s'agissait des ancêtres du maître de maison. Tous arboraient les mêmes yeux bleu acier dans un visage arrogant. Un peu cliché, tout de même, les toiles dans le manoir.

L'endroit respirait le calme et la propreté. Je ne savais pas si la famille employait une femme de ménage ou non, mais la personne chargée du nettoyage s'appliquait avec un soin méticuleux.

Julie s'arrêta pour ouvrir une lourde porte de chêne et je compris que nous étions arrivés. Je lui dédiai un sourire éblouissant.

— Voilà donc mon chez-moi. J'espère que c'est coquet.

Ça ne l'était pas.

Je ne me prétendais pas décorateur d'intérieur mais enfin, tout de même. Les lambris d'époque à la patine éprouvée accueillèrent une étagère Ikea et un secrétaire napoléonien trop doré pour être honnête. Un buste de pierre reposait sur un tabouret dans un coin. Le lit à baldaquin jurait avec le BZ repoussé contre le mur opposé. Une lourde penderie qui devait dater d'au moins, houlà... Tout ça côtoyait une pendule au balancier monotone. Cette pièce avait bien besoin de la visite de l'émission de M6.

— Ça a l'air confortable, murmurai-je, les mains sur les hanches.

— Oui. Bonne nuit, Fitz. Dors bien.

Je me retournai pour l'embrasser mais elle avait déjà fermé la porte. Cette nuit allait s'annoncer formidable.

Je fouillai la pièce sans trop savoir ce que je cherchais. L'atmosphère du manoir me restait sur l'estomac comme un gâteau mal cuit. Je ne me sentis rassuré qu'une fois tous les placards ouverts. Je ne sais pas à quoi je m'attendais, des armes, des seringues, des araignées mutantes, des cadavres décomposés.

À la place, la penderie révéla son lot de vêtements sagement rangés. Hormis une odeur prononcée de naphthaline, rien ne me choquait. Le secrétaire était fermé mais la clé se trouvait sur le meuble. À l'intérieur, je ne découvris que des feuilles blanches, une plume et un encrier. Quelqu'un avait-il dormi ici depuis le dix-neuvième siècle ?

La porte n'avait pas de loquet à l'intérieur. Méfiant, je vérifiai qu'on ne pouvait pas non plus m'enfermer du dehors.

Quelque chose clochait sérieusement ici. Devant son père et son frère, Julie paraissait une autre personne. Je pouvais la ressentir moi aussi, cette atmosphère oppressante. C'était un décor de film d'horreur, et je postulais pour le premier rôle.

Je posai le buste napoléonien par terre et mis le tabouret contre la porte. Au moins, je serai prévenu de la moindre intrusion. Je me déshabillai avant de me glisser dans les draps frais. Je tenais mon revolver à la main, dissimulé sous les couvertures. Nerveux comme je me sentais, il valait mieux que personne ne me rende une petite visite nocturne. Comme Benoît, par exemple. Quel petit con. Si j'avais été plus grand et plus fort, je lui aurais bien collé une branlée.

J'envoyai rapidement un texto à Deb et Moussah pour leur préciser où je me trouvais. C'était une chose de faire croire au maître des lieux que ma disparition serait remarquée – et une autre de vérifier que ce soit réellement le cas.

La partie la plus difficile de mon plan s'était déroulée sans accroc. Je me trouvais dans la maison du suspect. Mieux encore, je dormais dans une chambre séparée qui allait me permettre de me promener dans les étages sans réveiller Julie. Tout allait pour le mieux.

Alors pourquoi ressentais-je cette impression de catastrophe imminente ?

La pendule sonna quatre coups. Quatre heures du matin. Comme en contrepoint, mon téléphone vibra sur la table de nuit. Je me retournai en soupirant.

J'avais souhaité dormir un peu avant de visiter le manoir mais le sommeil m'avait échappé. Le sentiment de danger ne me quittait pas. Les rares fois où j'avais fermé les paupières, j'avais rêvé du vicomte qui venait me rendre visite avec un scalpel en main. Pas exactement le genre de songe érotique dans lequel je me spécialisais. J'avais fini par rester immobile dans le lit à observer les tentures au-dessus. Ça changeait des moulures mais bon, on s'en lassait.

Il était désormais temps d'agir. Je coupai la vibration de mon portable avant de le glisser dans ma poche. L'oreille tendue, je guettaï tout bruit inhabituel dans la maisonnée. Au loin, une horloge mal réglée annonça l'heure avec trente secondes de retard. Puis, le silence.

Je me levai et hésitai devant mes vêtements. Allais-je les remettre ou non ?

Si je restais en boxer et que je tombais sur quelqu'un, je pouvais toujours invoquer l'excuse de l'envie pressante. En même temps, je doutais que quelqu'un comme Benoît apprécie de me voir à moitié nu. Ce garçon n'avait aucun sens de l'esthétique.

Si je remettais mes habits, je me sentirai certes plus à l'aise et pourrai plus facilement prendre la fuite. Par contre, expliquer ma présence dans les couloirs pourrait se révéler plus problématique.

Ce qui me décida, ce fut le Glock. Impossible de le dissimuler dans mon boxer sans me donner des airs d'acteur porno, et je ne voulais pas le laisser ici. J'enfilai donc mon jean, puis mon T-shirt, avant de glisser le revolver dans ma poche.

Je fronçai les sourcils. Après réflexion, j'enlevai de nouveau le T-shirt. Un compromis parfait : suffisamment décent pour pouvoir réagir, suffisamment déshabillé pour être crédible. Je restai un instant à vérifier que la bosse du Glock ne me trahissait pas. Les non-initiés penseraient à un portefeuille ou un paquet de mouchoirs.

Il était temps. J'avais envie de me trouver de nouvelles excuses pour attendre, peut-être remettre ma mission à un autre jour. Seulement, le regard de chien battu de Julie m'avait adressé un signal clair : il était peu probable que je sois de nouveau invité dans la bâtisse. Si je

voulais fouiller, c'était cette nuit.

Je doutais de trouver une preuve irréfutable, bien sûr. Même si le vicomte était l'assassin, il ne devait pas cacher des morceaux de peau de ses victimes dans les étagères de la cuisine. En l'absence de couverture médiatique, il ne pouvait pas collectionner les coupures de journaux. Quant à l'arme du crime, je me rappelais que Jessica parlait de nouveau scalpel à chaque meurtre, abandonné à côté de la victime.

Ceci dit, il fallait que je tente. Il y avait peut-être des papiers, des documents. Si l'homme était réellement fou au point de mutiler à ce point des femmes innocentes, il ne pouvait pas jouer le sain d'esprit devant tout le monde sans s'accorder un espace de liberté, si ?

Je bougeai le tabouret hors de mon chemin et poussai la porte. En deux enjambées, je me retrouvai dans le couloir.

Le manoir me donnait encore plus la frousse avec les lampes éteintes. J'avancai lentement dans les longs corridors, les doigts frôlant le mur pour ne pas perdre mon chemin. Les volets fermés bloquaient toute luminosité.

C'était une expérience étrange, cette obscurité. Elle se refermait autour de moi, plus collante que je ne l'avais jamais connue. Dans tous les appartements que j'avais fréquentés, il y avait des sources de lumière innombrables. La diode de la télévision, celle de la chaîne hi-fi. Les chiffres lumineux d'une horloge murale. Le reflet sur un mur clair.

Ici, rien de tout ça. Je sentis l'angoisse monter au sein de mon estomac, se contracter comme un poing. Pendant un instant, je faillis perdre mon sang-froid et commençai à tâtonner à la recherche d'un interrupteur. Après tout, quelqu'un qui chercherait vraiment la salle de bains allumerait la lumière, non ? Ce ne serait que raisonnable.

Je me repris au dernier moment. Je respirai calmement une fois, deux fois. Je m'emparai de mon portable et allumai son écran. Si je le tenais à bout de bras, je parvenais à distinguer le contour des objets. À défaut de lampe torche, c'était une solution comme une autre. Il fallait simplement que je rappuie toutes les cinq secondes sur le bouton d'activation.

Ainsi guidé, j'entamai mes recherches. Je n'avais pas entendu de bruits de pas dans le couloir. J'en déduisis que j'étais sans doute le seul à dormir au premier étage. Si je me trompais et qu'ils s'étaient tous couchés à pas de loup, eh bien tant pis. Il fallait bien commencer quelque part.

Je me déplaçai vers la première porte et la poussai doucement. Le

pêne ne résista pas. Je promenai la lumière de mon portable à l'intérieur. C'était une chambre aussi spacieuse que la mienne, meublée d'un lit deux places dépourvu de draps. Il y avait une armoire dans un coin et plusieurs bibliothèques encombrées de livres.

Sans faire de bruit, je refermai la porte derrière moi. Si jamais on m'attrapait ici, mes excuses sonneraient creux. La lumière fantomatique se promena sur le contenu de l'armoire. Quelques cintres se balançaient sur une penderie vide. Une paire de bottes reposaient sur le sol. Je m'en emparai, examinai leurs semelles, avant de les reposer en soupirant. Je me sentais de plus en plus ridicule.

Les livres ne révélèrent pas le moindre secret. De la littérature mainstream, romans d'espionnage et de science-fiction qu'on achetait au kilo dans les gares. C'en était presque décevant. Avec un tel environnement, j'avais espéré tomber sur des traités d'alchimie, de vieux recueils parlant de pierre philosophale ou de pactes avec le démon. En y réfléchissant, des livres de médecine m'auraient satisfait aussi ; ils m'auraient conforté dans mon idée d'un vicomte versé dans l'art de la dissection.

Un dernier regard au Masque de l'année – qui lisait une littérature aussi facile, franchement ? – et je sortis de la pièce pour reprendre mes recherches.

Pas un bruit, pas une lumière. Je continuai le couloir en ouvrant toutes les portes que je trouvais. Les gonds bien huilés tournaient sans le moindre bruit. J'en remerciais tous les dieux que j'aurais priés si je n'avais pas été athée. J'avais toujours pensé que les panthéons de l'antiquité avaient plus de classe que les religions monothéistes. Zeus, protège mon pas. Thor, donne-moi ta force. Râ, illumine mon chemin. Dommage qu'ils aient coulé en pleine gloire.

Je découvris successivement une nouvelle chambre, une salle de bains, des toilettes, une bibliothèque, un salon à moitié vide. Le manque de mobilier ne me choquait pas : comment pouvait-on vivre dans une telle surface à trois ? Comment réagirait le vicomte lorsque ses enfants quitteraient le domicile ? Pour moi qui trouvais mon bonheur dans vingt-cinq mètres carrés, cette débauche de pièces me donnait le tournis.

À chaque fois, je me glissais à l'intérieur sur la pointe des pieds. Le téléphone à la main, je fouillais les papiers et les armoires. La moisson était décidément mauvaise.

Je suivis le couloir jusqu'à l'escalier. Les portraits des ancêtres m'observèrent avec morgue. Je me forçai à garder la lumière vers moi : ces visages peu amènes me stressaient.

Si j'avais eu assez d'argent pour acheter une telle maison, je n'aurais pas hanté les corridors des mânes de mes ancêtres. Un jacuzzi, une piscine intérieure, une piste de bowling ou des tables de billard, voilà dans quoi j'investirais.

J'observai une pause au pied de l'escalier. Que faire ? Monter au second ou descendre au rez-de-chaussée ? Le cœur battant, je tendis l'oreille. Pas de ronflement ni de bruit de pas. Le manoir retenait sa respiration en même temps que moi.

En bas, j'allais trouver le salon, la cuisine, la salle à manger. En haut, probablement plus de chambres. Où avais-je le plus de probabilité de trouver des indices ?

Je ne pouvais répondre à cette question. Par contre, il me semblait évident que je courais moins de chances de rencontrer le propriétaire en me dirigeant vers le bas. Une dernière hésitation, puis je descendis l'escalier. Mes pieds nus foulaient le tapis avec délice. Dire que les riches pouvaient se permettre ce genre de plaisir tous les jours. La vie était trop injuste.

Les volets fermés dans le salon renforçaient l'impression d'obscurité. Je me pris à jeter un coup d'œil nerveux à la batterie de mon téléphone. Heureusement, je l'avais rechargé avant de rejoindre Julie : il ne me lâcherait pas.

Je me penchai sur le meuble de la télévision pour examiner sans conviction les vidéos entreposées ici lorsqu'un bruit sourd me fit sursauter. C'était comme un gong, une cloche qui aurait résonné juste devant moi. Il fallut que le son se reproduise pour que je réalise que c'était une pendule qui sonnait cinq coups.

Cinq heures. Je n'avais pas vu le temps passer. Un sentiment de découragement m'envahissait. Je n'aurais jamais la possibilité de fouiller toutes les pièces. Et puis cette maudite obscurité ; peut-être étais-je déjà passé à côté d'indices importants sans les voir.

Je me forçai à chasser ces pensées et à me concentrer. Encore une cinquantaine de minutes et j'allais devoir quitter les lieux comme je l'avais promis au vicomte. Il fallait que je sois efficace.

Je commençai à me déplacer plus rapidement, ignorant désormais les meubles en évidence pour me concentrer sur ceux qui paraissaient plus discrets ou secrets. Si j'avais à dissimuler des scalpels ou un nécessaire de dépeçage, où le mettrais-je ? Pas dans l'étagère des Blu-ray. Pas dans le buffet qui contenait les services en porcelaine. Pas dans les placards de nourriture.

À la place, je me tordis le cou pour observer le conduit de la

cheminée. Je regardai derrière un tableau dans l'espoir d'un compartiment secret. Je me penchai sur un coffre en bois poli qui se révéla contenir des bouteilles d'alcool. Plus le temps avançait, plus la futilité de mes actions éclatait au grand jour.

Ce fut à ce moment que j'arrivais devant cette porte. Elle était plus épaisse que les autres et les gonds ne cédèrent pas lorsque je tournai la poignée. Fermée à double tour. Je jetai un œil aux alentours, mais la clé n'apparaissait nulle part.

Intéressant.

Je n'avais plus beaucoup de temps. Mais quitte à dissimuler quelque chose, autant que ce fût dans un endroit verrouillé. J'avais soudain l'envie irrésistible de regarder ce qui se cachait derrière. Si je pouvais trouver un morceau de fer, comme dans les films... je ne serais pas plus avancé, n'y connaissant rien en crochetage.

Je fronçai les sourcils de concentration. Réfléchis, Fitz, réfléchis. Ce n'était pas un obstacle aussi facile qui allait m'arrêter, n'est-ce pas ? Plus j'y pensais, plus il semblait que si.

Ce fut alors que me vint l'inspiration. Je refis rapidement le tour des pièces du rez-de-chaussée, les yeux rivés aux serrures. Dehors, le jour n'allait pas tarder à se lever mais les volets restaient impénétrables. Je cherchais une clé, et ne fus pas long à en trouver trois sur les portes.

J'avais déjà vu ça dans de nombreuses maisons : pour des soucis d'économie ou de praticité, on installait les mêmes serrures dans plusieurs pièces. Si j'avais un peu de chance, juste un peu...

Je tentai la première clé, mais elle resta à moitié coincée dans la serrure sans rentrer plus avant. Pendant un instant, je crus même qu'elle ne voudrait pas ressortir. J'étouffai un juron en glissant la clé dans ma poche. La seconde n'avait pas les dimensions requises et je ne l'essayai même pas. La troisième...

La troisième tourna dans la serrure. Je restai interdit, refusant de croire à ma propre chance. Ma théorie se vérifiait ! Pour une fois ! Fitz le loser avait enfin réussi quelque chose !

Je me tins immobile quelques secondes pour vérifier que personne n'avait entendu le bruit des clés puis m'autorisai un sourire satisfait. Je poussai doucement la porte.

La lumière de mon téléphone se promena sur un fauteuil au dossier réglable et un bureau en acajou. De nombreux dossiers occupaient la table ; l'impression de désordre tranchait avec les étagères qui couraient le long des murs. Des dizaines de classeurs de couleurs différentes me contemplaient, impassibles. Ils étaient tous de la même

marque, de la même profondeur, et aucun ne dépassait ne serait-ce que d'un millimètre. Tout dénotait le maniaque du rangement. Alors pourquoi le bureau restait-il encombré ?

Je m'approchai à pas de loup et commençai à fouiller. Je tombai sur une quittance de téléphone fixe. Ça existait donc encore à notre époque, où toutes mes connaissances passaient par une box ? Le vicomte ne vivait pas au rythme des nouvelles technologies.

Une étude superficielle me révéla d'autres factures. Gaz, électricité. À côté, un cahier restait ouvert sur deux colonnes tracées au crayon. L'une indiquait crédit, l'autre débit. Sans trop savoir ce que je cherchais, je me penchai sur les chiffres écrits d'une main nette et précise. La lumière de mon portable m'obligea à plisser les yeux pour mieux voir.

Qu'espérais-je découvrir ? Un récépissé pour un croc de boucher ? J'analysai les premières dépenses en remuant les lèvres. Restaurant. Dépenses en soirée. Pressing. Restaurant encore. Essence. Restaurant de nouveau. Il ne connaissait pas les plats cuisinés, ou quoi ?

Je reposai le cahier sur le bureau en soupirant. Ce fut à ce moment que je l'entendis.

C'était très léger, mais je ne pouvais pas me tromper. L'oreille aux aguets, je guettais sa répétition.

Là ! Encore ! Des bruits de pas, le frottement de pieds contre le tapis du salon et le parquet ciré. Quelqu'un se promenait au rez-de-chaussée. Aussitôt, je coupai mon portable et me glissai silencieusement derrière le bureau.

Ça n'allait pas m'aider si le vicomte ouvrait la porte : il se rendrait tout de suite compte qu'elle n'était pas verrouillée. Je maudis mon manque de précautions. Si j'avais réfléchi un peu, j'aurais tourné la clé dans la serrure de l'intérieur pour donner l'illusion que rien n'avait changé. C'était trop tard pour ça.

Merde, Fitz, t'es con parfois.

Je tentai de bloquer ma respiration, comme si ça allait changer quelque chose. Mon regard se posa sur la fenêtre aux volets fermés. Peut-être avais-je le temps de l'ouvrir pour fuir ? Mais non, c'était ridicule.

J'en étais là de mes réflexions lorsque la porte pivota sur elle-même. Un flot de lumière pénétra dans la pièce : le nouveau venu n'avait pas mes scrupules concernant les interrupteurs. Je tentai de me faire encore plus petit, sans grand succès.

Il n'y avait plus de bruit. J'imaginai le vicomte en train de regarder autour de lui, les sourcils froncés. Il ne me restait plus qu'à espérer qu'il penserait que j'étais parti, et ne regarderait pas derrière le bureau. Mieux, peut-être pouvait-il croire qu'il avait oublié de fermer la porte ? Il restait une lueur d'espoir.

Des mains invisibles s'emparèrent des papiers sur la table. J'entendis le bruit des documents froissés. Une feuille roulée en boule atterrit dans la poubelle à quelques centimètres de mon visage. Je manquai laisser échapper un gémissement.

Qu'est-ce que Deb avait dit, déjà ? Que tout ça n'était pas fait pour moi, que draguer Julie se révélerait une très mauvaise idée ? Je devais lui reconnaître un certain bon sens. La prochaine fois, je la laisserais me traiter de tous les noms sans l'interrompre. Restait à espérer que ce ne fût pas à titre posthume.

Ma main alla s'enrouler sur la crosse du Glock. Je restai accroupi, le cœur au bord des lèvres, tandis que l'autre continuait à fourrager dans ses papiers.

Après un temps qui me parut infini, j'entendis un soupir de frustration. Le bruit de pas recommença, puis celui de la porte qui s'ouvrait et se refermait. L'obscurité retomba dans la pièce.

Je restai ainsi dans le noir, les nerfs à vif, incapable de bouger. Je me demandais si j'allais pouvoir respirer normalement un jour. Maintenant, quoi ? Dans le meilleur scénario, le vicomte avait attribué la porte ouverte à un oubli de sa part, et il était retourné se coucher. Dans le pire, il se dirigeait maintenant vers ma chambre pour vérifier si je m'y trouvais encore.

Il fallait que j'agisse et vite. Je me relevai, et appuyai sur mon téléphone pour retrouver un peu de lumière. Le faisceau fantomatique jaillit devant moi. Pour venir éclairer le visage de Benoît.

— Hello, Fitz, fit-il.

Il avait la voix mauvaise. Je sentis mon estomac se contracter. J'ouvris la bouche pour parler, mais aucun son ne sortit. C'était tout aussi bien, puisqu'il semblait décidé à remplir sa part de la conversation.

— C'est quand même le piège le plus évident, faire croire qu'on est parti en fermant la porte, mais en restant à l'intérieur. N'importe quelle BD a une scène comme ça. Je suis sûr qu'on peut la trouver dans Tom & Jerry.

— Je vois que tu as de saines lectures, parvins-je à articuler.

— Ta gueule.

Mon portable s'éteignit et la pièce retomba dans l'obscurité. Je me préparai à saisir le moment – pour faire quoi ? – mais n'en eus pas le temps. L'ampoule au plafond s'alluma de nouveau.

— Ma question va paraître étrange, mais tu peux me dire ce que tu fous dans ce bureau à cinq heures du mat' ? T'es censé baiser ma sœur, pas mon père. T'es quoi, un voleur ?

Ses poings se serraient pendant qu'il parlait. Il s'en fallait d'un cheveu qu'il ne me saute à la gorge. Je restai paralysé, de nouveau incapable d'articuler un mot pour ma défense. Il n'y avait rien à dire, de toute façon. Que pourrait-il croire ?

Il se pencha en avant, les dents serrées. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Écoute, ce qu'il va se passer...

La proximité de sa bedaine me donna la décharge d'adrénaline dont j'avais besoin. Ma main plongea dans mon jean pour en sortir le Glock que je lui braquai sur le front, entre les deux yeux. Je n'avais pas la moindre idée de mes aptitudes en tant que tireur mais à cette distance, je prenais peu de risques.

— Ce qu'il va se passer, connard, c'est que tu vas fermer ta grande gueule et que tu vas te mettre gentiment contre le mur. Si tu cries, si tu appelles, je tire. Si tu obéis, tu t'en sors sans bobo. C'est clair ?

Impressionnant comme un revolver dans la main nous permettait de débiter les pires platitudes avec sérieux. Je me sentais comme l'inspecteur Harry ; tout juste si je n'allais pas lui demander s'il se sentait chanceux.

Je vis ses yeux s'agrandir lorsqu'il sentit le canon contre son visage. Il ouvrit ses mains et les leva lentement en l'air.

— OK, Fitz. Calme-toi. T'as pas besoin de faire ça. Tu fais une grosse connerie.

Bien sûr, que je faisais une connerie. Je n'avais pas besoin de lui pour me le confirmer. J'étais en train de braquer quelqu'un (interdit) avec une arme pour laquelle je ne disposais d'aucun permis (interdit) après m'être introduit dans un bureau fermé à clé (interdit). Seulement, à tout prendre, je préférais encore finir chez les flics que me faire tabasser par un gars qui n'avait pas encore résolu son œdipe.

Non. Œdipe, c'était le fils et la mère. Ou alors... merde, c'était pas le moment de réfléchir à ça. Je me forçai à rester impassible et à le fixer droit dans les yeux.

— Désolé, Benoît. Rien de personnel. Si tu ne t'étais pas levé aussi tôt, rien de tout ça ne se serait passé.

— Mais putain, qu'est-ce que tu voulais dans ce bureau ?

Je grimaçai.

— Ça n'a plus d'importance, maintenant. Ce qu'il va se passer, c'est que je vais ouvrir cette porte et que tu vas m'accompagner gentiment jusqu'au portail. Une fois qu'il sera ouvert et que je serai sorti de ce manoir de l'enfer, tu pourras faire ce que tu veux, appeler la police si ça t'amuse. Mais si tu essaies quoi que ce soit, je tire. C'est clair ?

— Tu te plantes complètement, Fitz.

— Je sais. On me l'a dit souvent. La plupart du temps, on a raison. Maintenant, bouge !

Je sentis ses muscles se contracter et je reculai d'un pas, le revolver toujours braqué sur lui. J'avais lu quelque part qu'il valait mieux ne pas être trop près pour éviter d'être désarmé. Pour une fois que mes visionnages de séries policières me servaient à quelque chose !

Lentement, très lentement, je le vis se détendre. Il finit par hausser les épaules.

— C'est ta vie, Fitz. Mais...

— Ta gueule !

Il fixa le canon du revolver avant de baisser les yeux. Je m'accordai un sourire de soulagement. Aurais-je été capable de presser la détente ? Je ne voulais pas savoir ce qu'il se serait passé s'il avait voulu vérifier ma détermination. Il avait dû sentir mon désespoir. Un homme sans issue est prêt à tout, blablabla. Il n'empêche. Je ne voulais pas tenter le sort en lui parlant de mes doutes sur sa famille. Si jamais il était impliqué, je ne savais pas comment il réagirait.

Je fis le tour du bureau sans relâcher ma garde, puis tâtonnai de l'autre main pour ouvrir la porte.

— Tu sais que..., tenta de nouveau Benoît.

— Ta gueule, répétais-je pour la troisième fois.

Histoire de bien me faire comprendre, je lui décochai un coup de pied dans le tibia. Je ne voulais pas bouger la main, et mon attaque se révéla sans effet. Il me regarda en haussant un sourcil.

— T'as pas vraiment l'habitude, hein ?

Cette fois-ci, je l'atteignis au ventre avec mon poing gauche. Il avait de sacrés abdos, mais ça lui tira une grimace de douleur satisfaisante.

— Je t'ai dit de ne pas parler. Ne me provoque pas, putain. C'est parce que je n'ai pas l'habitude que je risque de faire une connerie. Tu comprends ce que je te dis ? Je suis pas un pro, alors je peux appuyer sur la gâchette par réflexe nerveux. Me stresse pas, t'as compris ?

Cette fois-ci, il parut saisir le message. Je vis une goutte de sueur perler à sa tempe. Je ne pouvais pas le blâmer : je me faisais peur aussi. Je sentais mes mains devenir aussi moites que lors d'un premier rendez-vous avec une fille sexy.

Je cherchai de nouveau derrière moi et finis par trouver la poignée. Je la tournai. La porte céda.

Les yeux de Benoît s'étrécirent, et je pivotai sur moi-même. Au moment où mon regard quittait le jeune homme, je réalisai que j'étais tombé dans le piège le plus évident. Il n'y avait personne derrière moi, et il allait me sauter dessus pour me désarmer. Mon doigt se crispa sur la gâchette.

Il y avait bien quelqu'un derrière moi.

Toujours affublé de sa robe de chambre rose, le vicomte appliqua le taser contre mon torse nu. Je sentis une onde de choc.

Puis, plus rien.

Je me réveillai avec la gueule de bois. J'avais déjà assez subi cette impression pour la reconnaître aussitôt. Pourtant, je ne me rappelais pas avoir bu quoi que ce soit.

Le sang battait à mes tempes, et mon crâne m'élançait atrocement. Je voulus porter la main à mon front mais quelque chose m'empêchait de bouger. J'insistai, sans plus d'effet. Une douleur sourde irradiait de mes poignets. Qu'est-ce que c'était que ce bordel ?

Puis tout me revint à l'esprit. La nuit au manoir, mes recherches ridicules, le bureau avec ses factures, le fils qui me prenait par surprise. Et puis moi qui le braquais avec le Glock.

Putain, pourquoi est-ce que j'avais fait ça ?

J'étais assis et attaché, les mains dans le dos. Ma mémoire produisit complaisamment l'image des scènes de crimes précédentes. Je tendis l'oreille, mais il n'y avait aucun bruit. Incapable de résister plus longtemps, je finis par ouvrir les yeux.

Je me trouvais dans une pièce aux volets fermés, comme les autres. Un lustre hideux se balançait au-dessus de moi. Il y avait un lit deux places contre un mur et un petit cabinet de toilette dans un coin. Les lambris me donnaient à penser que je me trouvais toujours dans le manoir, probablement dans une autre chambre d'amis. Je ne pus retenir un gloussement sans humour devant ce terme peu approprié.

Il n'y avait trace ni du vicomte, ni de Benoît, ni même de Julie. Je me demandais ce qu'elle faisait en ce moment. Son père lui avait-il expliqué que j'étais parti pendant la nuit ? Avait-il raconté la vérité ?

Peut-être dormait-elle encore. Je n'avais aucun moyen de savoir l'heure qu'il était. Dix mille pendules dans cette foutue bâtisse, et pas une seule dans la chambre.

Je reportai mon attention sur mon corps endolori. Comme je l'avais deviné, des cordes enserraient mes poignets derrière mon dos. Mes pieds étaient eux aussi attachés à la chaise. J'eus beau me démenager, je ne parvins qu'à resserrer les liens. L'homme qui m'avait saucissonné était un expert.

Et pourquoi pas, s'il s'agissait bien du serial killer.

Je me rappelai la demande d'aide de Jess, le moment où je l'avais retrouvée dans ce bar lambda. Comment s'appelait-il, encore ? Ah oui,

le Blue Motion. Ça me semblait tellement loin, maintenant. Je ne parvenais plus à m'identifier au Fitz insouciant et souriant qui passait ses soirées à clubber quand il ne tuait pas du troll sur World of Warcraft.

Je restai seul dans la pièce pendant longtemps à réfléchir à ce qui avait pu mal tourner. Je trouvais cent erreurs que j'avais pu commettre, cent idées que j'aurais pu améliorer si seulement j'avais pris la peine d'y réfléchir. Plus le temps passait, plus je me demandais ce qui allait advenir de moi. J'aurais presque préféré voir le vicomte devant moi plutôt que cette chambre vide dont je ne pouvais pas bouger.

Je finis par me racler la gorge.

— Hello ? fis-je.

Je reconnus à peine ma voix, à mi-chemin entre un murmure et un coassement. Pas assez forte pour porter à travers les murs épais. Je pris une grande inspiration et tentai de nouveau.

— Hello ?

Toujours pas de réponse. Je m'époumonai pendant plusieurs minutes avant de réaliser que mes geôliers ne réagiraient pas à mes cris. Je rageai, je tempêtai, avant de retomber contre mes liens. Je me sentais épuisé.

C'était vrai que je n'avais pas dormi de la nuit. Mon rythme de sommeil était déjà suffisamment perturbé pour ne pas en rajouter. L'adrénaline reflua devant l'absence d'adversaire et je bâillai ostensiblement.

Combien de temps allait-on me laisser ici ? Je me pris à me demander si ce n'était pas le plan du vicomte. Pourquoi me torturer quand la faim et la soif pouvaient se charger de moi ? Une nouvelle vague d'angoisse balaya ma fatigue. Si j'avais bien une phobie dans la vie, c'était de dépérir ainsi sans pouvoir bouger.

Évidemment, me faire dépecer par un scalpel ne figurait pas non plus dans la liste de mes activités préférées.

Ce fut presque un soulagement lorsque j'entendis des bruits de pas dans le couloir. La porte pivota sur ses gonds, et le vicomte entra. Je l'avais toujours vu dans sa robe de chambre ridicule. Le changement me laissa sans voix.

Il avait enfilé un costume trois pièces taillé à la perfection. Ni prêt-à-porter, ni demi-mesure. Malgré ma situation, je me pris à envier l'argent qui lui avait permis de s'habiller avec autant de classe.

L'étoffe noire ondulait sur sa silhouette comme une seconde peau.

Il tenait à la main une canne au pommeau d'ivoire, à l'instar des aristocrates d'antan. Sous ses sourcils froncés, son regard brillait d'une lueur aussi sombre que ses habits.

Je regardai avec attention son autre main, ou un renflement éventuel dans ses poches, mais non. Il ne semblait pas porter de scalpel sur lui. Je laissai échapper un léger soupir.

Il me détailla des pieds à la tête, avant de me gifler du bout des doigts. Ce n'était pas un coup destiné à faire mal. Assené sans force, il me prit par surprise. Une claque destinée à discipliner un enfant turbulent, rien de plus. Il soupira avant de tirer une chaise et de s'asseoir à quelques centimètres de moi. Je pouvais sentir son haleine légèrement alcoolisée, dissimulée derrière une odeur de menthe fraîche. Il utilisait les mêmes pastilles que moi – à moins qu'il ne se fût tout simplement approprié les miennes.

Malgré ma situation inconfortable, ce détail me remplit d'une légitime indignation.

— John-Fitzgerald Dumont, murmura Enguerrand. Mais qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de toi ?

L'utilisation de mon nom complet me laissa un instant muet. Je n'avais donné cette information à personne. Non que je cherche à le cacher, mais mes pages Facebook se contentaient d'un prénom et d'un pseudo. Il avait dû se documenter de manière poussée sur moi.

Puis je pensai à mon portefeuille avec ma carte d'identité et je levai les yeux au ciel devant ma propre bêtise. Enguerrand interpréta mon geste de travers.

— Tu peux implorer les dieux que tu veux, je ne crois pas que tu recevras de l'aide de leur part. Et c'est un fervent chrétien qui te dit ça.

— Je suis agnostique, marmonnai-je.

— Oh ? Ce n'est pas grave, il en faut pour tous les goûts. Mais je ne suis pas là pour discuter religion. Ce que j'aimerais savoir, John-Fitzgerald, c'est la raison pour laquelle tu te trouvais dans mon bureau à braquer un revolver sur mon fils.

Je le regardai d'un air misérable.

— Dit comme ça, ça sonne plutôt mal, non ?

— Oui. Je te conseille de me donner des explications claires. Je dois avouer que je m'attendais à beaucoup de choses de ta part, mais pas à

ça. En un sens, tu me rends service.

Je n'aimais pas beaucoup le ton qu'il employait. De quoi parlait-il ?

— Je ne comprends pas.

Il se leva et se dirigea vers la fenêtre aux volets fermés. En passant, il me donna l'une de ses petites gifles.

— Aïe !

— Pardon, un simple réflexe. J'espère que tu ne te formaliseras pas si je te dis que je peux continuer. Je dois avouer que j'avais déjà une certaine antipathie à ton égard avant même de te voir outrepasser mon hospitalité.

Tiens donc.

— Antipathie ? Moi qui me trouvais adorable, un modèle de charisme et de gendre idéal.

Troisième baffe, toujours sans expression. Je grimaçai. Il attendit pour voir si j'allais poursuivre, puis hocha la tête comme pour lui-même.

— Tu es sûrement quelqu'un de formidable, John-Fitzgerald, je suis prêt à le reconnaître. Le simple fait de survivre au collège et au lycée avec un nom pareil a dû t'endurcir.

— Vous n'avez pas idée. Enfin, si. Difficile de s'appeler Enguerrand, non ?

Quatrième gifle.

— J'ai beaucoup apprécié ma scolarité. Très solitaire, certes, mais enrichissante. Quoi qu'il en soit, tu peux me tutoyer. Je n'en prendrai pas ombrage ; du moins, pas plus que de tout ce que tu as pu faire sous mon toit. Et avant.

— Avant ?

Enguerrand soupira et s'absorba dans la contemplation de la fenêtre. Les volets bloquaient sa vision, et je me demandais bien à quoi il pouvait être en train de penser. Il n'allait quand même pas me faire le coup des méchants des séries B, à me raconter ses plans avant de me mettre à mort.

En même temps, chaque minute était bonne à prendre.

— Avant ? répétai-je.

Il se tourna vers moi.

— Tu ne sais pas encore ce que c'est, Fitz. Tu ne le sauras sans

doute jamais. Mais lorsque tu as des enfants, ta première priorité doit être de les protéger.

Je ricanai.

— M'est avis que votre Benoît, là, il sait se débrouiller tout seul.

Quoi qu'Enguerrand ait pu me dire, je ne parvenais pas à trouver la force de tutoyer cet homme vingt ans plus vieux que moi, avec ses yeux d'un bleu perçant et son sourire cruel.

Une ombre passa sur le visage du vicomte.

— Benoît... Je pense que tu as une mauvaise image de Benoît.

— Ça. Il faut avouer qu'il a un don pour se rendre sympathique.

— Tu ne comprends décidément rien, John-Fitzgerald. Il voulait te faire peur pour te protéger. Mais ce n'est pas de lui que je parle, bien sûr. Je te parle de ma fille. Aucun père n'apprécie de perdre l'amour de sa fille.

Ça, je pouvais le comprendre. Je connaissais suffisamment de parents pour savoir à quel point ils pouvaient être protecteurs de leur enfant chérie. Dans le passé, ça m'avait entraîné dans des situations épineuses. Malgré mon charme et mon bagout, il fallait croire qu'un VRP en jeux vidéo n'était pas le compagnon que les pères imaginaient pour leur progéniture. Je m'étais plusieurs fois demandé si la vérité les aurait rassurés. En tant que dealer, j'aurais pu leur parler de perspectives d'évolution ou de courbe d'apprentissage.

Une cinquième gifle me ramena à la conversation présente. Le vicomte se penchait sur moi, l'expression intense. Il scrutait mon visage, à la recherche de je ne savais quoi.

— Oui, je comprends que vous soyez inquiet que votre fille voie quelqu'un mais bon. Je suppose que je ne suis pas le premier. Ce n'est pas comme si elle était moche, boutonneuse ou ennuyeuse. Une jolie étudiante avec de la conversation, ça se remarque à la fac.

Sixième baffe. Décidément, il y prenait goût. Je commençais à sentir ma joue me brûler malgré la faiblesse de ses coups.

— Tu me prends pour qui, un abruti ? Bien sûr, que ma fille voit du monde. Il est même probable qu'elle... qu'elle ait déjà échangé des fluides avec d'autres garçons. Je ne suis pas stupide.

— Peut-être pas, mais vous utilisez des expressions étranges. Échangé des fluides ? Sérieusement ?

Septième... ah, non. Sa main se leva, mais ne retomba pas. Il m'observa, l'expression intense. J'étais bien placé pour connaître le

pouvoir des yeux bleus. Dans son visage émacié, cela lui donnait un air fanatique qui me fit déglutir. Je luttai contre mes liens, de nouveau sans succès.

— Quoi qu'il en soit, je sais que ma fille devra prendre son envol un jour. Mais c'est difficile pour tous les pères, et encore plus pour moi. Peut-être qu'elle a embrassé d'autres garçons, ou même couché avec eux...

— Ah, voilà un langage plus moderne !

Septième baffe. Il continua sans se laisser perturber.

— ...mais elle n'a jamais rien ressenti pour eux. J'ai bien peur que ça ne soit pas le cas ici.

— Attendez, rembobinez une seconde. Quoi ?

— Ne joue pas l'innocent, tu sais très bien que ma fille éprouve des sentiments pour toi.

Je haussai un sourcil.

— Moi, je le sais, mais vous ? Comment est-ce que vous savez ce qu'elle éprouve ? Tant qu'à faire, comment est-ce que vous savez ce qu'elle n'éprouvait pas avant ? J'ai du mal à croire qu'elle ouvre son cœur devant vous. Sauf votre respect, bien sûr.

Huitième, neuvième, dixième baffes en rapide succession. Je secouai la tête pour m'éclaircir les idées. Il me surplombait de toute sa morgue, de toute son arrogance.

— Ne présume pas de mes relations avec ma fille !

Ce con m'avait entaillé la lèvre. Je sentais un goût métallique sous ma langue. Je déglutis, avant de tenter un sourire amusé.

— Ouais. En attendant, si vous saviez pour nous avant cette nuit, c'est que vous la surveilliez tout de même un peu, votre gamine, la fleur de votre jardin. Vous savez que c'est pas beau, la jalousie.

Une pensée me vint soudain et j'écarquillai les yeux.

— Ou alors, c'est exactement ça. Vous êtes jaloux ! Vous essayez de me faire croire que tous les pères réagiraient comme vous, mais ce n'est pas le cas. Vous êtes amoureux de votre fille !

— Silence !

Il avait crié. J'avais réussi à lui faire perdre son sang-froid. Première manche pour moi, même si je ne savais pas ce que ça me permettait de gagner. Toujours aucun jeu dans les cordes qui enserraient mes poignets. Je gémis en sentant la circulation sanguine se couper

brièvement.

Pendant mes pitreries, Enguerrand s'était levé. Il fouilla dans ses poches. Sa main droite ressortit avec mon portable, sa gauche avec le Glock. Il posa les deux sur le lit, loin de moi.

— Nous ne parlerons plus de ma fille. Qu'il suffise de savoir que je te hais pour avoir posé tes sales pattes sur elle, et encore plus pour avoir pris son cœur. Maintenant, explique-moi ce que j'ai lu dans ces textos. Qu'est-ce que c'est que cette enquête que tu mènes ? Tu es de la police ?

Je regardai mon téléphone, à court de mots pour la troisième fois de la soirée. Merde, merde, merde. Je n'avais pas pensé une seule seconde que quelqu'un regarderait l'historique de mes messages. Entre ceux que j'envoyais à Jess, à Deb et à Mouss, il y avait largement de quoi comprendre ce que je tramais ici. Cette fois, j'étais dans de beaux draps.

Je fermai les yeux, lorsque je réalisai soudain que je tenais aussi ma meilleure chance de me sortir de cette situation.

— Vous avez tout compris. Je suis désolé pour toute cette comédie, mais je suis bel et bien inspecteur. Après les démêlés que vous avez récemment eus avec la justice dans cette histoire de filles assassinées, on m'a demandé de vous surveiller. De l'intérieur.

— Oh ?

Enguerrand haussa un sourcil amusé. Il débloqua mon portable et parcourut le répertoire de son index. Pour quelqu'un qui vivait dans un manoir sans télévision ni ordinateur, il semblait plutôt à l'aise avec les nouvelles technologies.

— Je ne savais pas que la police engageait des gigolos pour séduire les filles des suspects. C'est une technique intéressante. Je suis sûr que les journaux seraient ravis d'apprendre de tels agissements.

J'éprouvai une bouffée d'espoir. Si jamais le vicomte souhaitait parler à la presse, il allait devoir me laisser en vie. Je tentai de croiser son regard, sans succès.

— Tu sais, mon garçon, je ne pense pas que tu sois du métier. Sans vouloir te vexer, tu me parais trop empoté pour avoir l'étoffe d'un inspecteur. D'ailleurs, ce grade a disparu dans la police. Tu as sûrement lu de nombreux romans noirs quand tu étais jeune mais on dit lieutenant, maintenant.

Je restai muet.

— Je vais te dire ce que je pense. Je crois, moi, que l'une des filles

qui s'est fait assassiner était une de tes amies. Ou une amante, peu importe. Comme tu as été nourri aux films policiers, tu penses que c'est facile de mener une enquête et de venger ta belle. Du coup, tu t'es lancé à l'aventure sans réfléchir aux conséquences. Je me trompe ?

Onzième gifle. Je ne pus m'empêcher de grimacer. Il attendait, la tête penchée, le sourire aux lèvres, que je daigne bien lui répondre. Cet enfoiré n'était pas tombé si loin du but.

— C'est à peu près ça.

— Je vois. Laquelle était-ce, pour ma curiosité personnelle ?

Je pensai à Mei, mais ce fut un autre nom qui monta à mes lèvres.

— Audrey. La cinquième que vous avez butée. Connard de psychopathe.

Je fermai à moitié les yeux en attendant la gifle suivante. Elle ne vint pas. Lorsque je les rouvris, je l'aperçus en train de me regarder avec une expression amusée.

— Tu crois vraiment que c'est moi qui les ai tuées, n'est-ce pas ?

— Si ce n'est pas vous, qui d'autre ? Quatre filles mutilées après que vous les avez rencontrées, ça fait quand même une sacrée coïncidence.

— Je ne vais pas discuter de ce point avec toi. Je crois que la police a déjà observé mon emploi du temps et découvert certains alibis.

— Les alibis, ça peut se monter.

— Certes, mais qu'aurais-je eu à y gagner ?

Je fronçai les sourcils.

— Qu'est-ce que j'en sais, moi, je ne suis pas dans votre esprit de psychopathe. Est-ce que vous avez vraiment besoin d'une raison pour buter quelqu'un ? Si ça se trouve, elles ne vous plaisaient pas sexuellement, ou bien c'était la pleine lune, ou bien Jupiter et Saturne s'alignaient dans le ciel... qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

— Je vois. Pas l'ombre d'un mobile, donc.

— Vous allez me dire que tout ça n'est qu'une gigantesque coïncidence et qu'il y a un autre assassin qui sévit ? Quelqu'un qui essaierait de vous mettre ces meurtres sur le dos ? Un gigantesque complot, genre Twin Towers et Pentagone ?

— Je vois que tu n'en es pas convaincu. C'est ennuyeux. Tout ceci est tellement brouillon que ça en devient détestable. J'aime les choses nettes et préparées. John-Fitzgerald, je ne sais vraiment pas quoi faire de toi.

Malgré mon état pitoyable, je laissai fuser un ricanement de dérision.

— Vous pourriez me laisser partir, par exemple.

Douzième gifle. Je ne m’y attendais plus, et ma tête partit vers la gauche avant que je parvienne à me rétablir.

Enguerrand se leva et fouilla dans ses poches. Il en ressortit avec une cigarette.

— Tu fumes ? demanda-t-il en souriant.

— À votre avis ?

— Oui, tu fumes. Un déchet dans ton genre ne se refuse aucun plaisir. J’imagine que tu touches à la drogue, aussi.

Je ricanai.

— Pas de la manière dont vous pensez, non.

— Je ne te crois pas. Mais ça n’a pas d’importance, après tout.

Il me glissa une clope entre les lèvres. Son briquet crépita deux fois. Bientôt, nous laissions tous les deux échapper des volutes bleutées vers le plafond. Je ne m’étais jamais rendu compte à quel point il était difficile de fumer sans ses mains.

Le silence continua pendant quelques secondes. Il observait le bout rougeoyant de sa cigarette, je guettais l’expression de son regard. Il n’allait quand même pas me faire le coup des brûlures, si ?

Il finit par soupirer.

— John-Fitzgerald, je te l’ai dit, je ne t’aime pas. C’est viscéral. À dire vrai, cela fait longtemps que je désire ta mort. Il n’y aurait rien de plus simple que de prendre le Glock que tu avais en ta possession et te faire sauter la cervelle.

— Vous n’avez pas besoin de mon arme. Vous avez celle que vous avez utilisée contre Mei.

— Mei ?

— Vous vous rappelez, l’Asiatique qui était venue vous demander des informations, et qui remontait votre piste. On l’a retrouvée morte à son domicile. Coïncidence, là aussi ?

— Non, j’ai bien tué ton amie. Elle commençait à en savoir bien trop. C’est la réponse que tu attendais, n’est-ce pas ?

Je n’eus pas le temps de lui cracher au visage. La porte pivota sur ses gonds et une nouvelle silhouette pénétra dans la pièce. Enguerrand

se retourna, sourcils froncés. Je sentis une bouffée d'espoir m'envahir.

Elle était là, vêtue d'une robe lavande suffisamment courte pour mettre en valeur ses jambes. Ses pieds nus frottèrent contre le parquet froid de la chambre. Elle portait sa besace sur le dos et son sac dans une main, comme lorsque je l'avais rencontrée.

— Qu'est-ce que tu fais là, Julie ? Je t'avais dit de rester dans ta chambre. Cette histoire ne te concerne pas.

— Julie ! m'exclamai-je de mon côté, le soulagement palpable dans ma voix.

Le vicomte n'allait quand même pas oser me tuer devant sa fille, si ? Sa fille chérie ?

— Papa, sauf ton respect, c'est de mon mec qu'il s'agit. Ça me concerne quand même un peu.

Enguerrand se leva de sa chaise. Le rouge lui montait au visage. Pour un homme qui se piquait d'impassibilité, il trahissait bien facilement ses émotions. Je vis ses mains se contracter, comme celles de Benoît lors de notre dernière rencontre. Il fallait croire que c'était de famille.

— Tu oses discuter mes ordres ? File dans ta chambre, et tout de suite ! Je viendrai te voir quand j'aurai décidé du destin de cette pourriture.

Julie pâlit, mais elle ne recula pas. Elle posa même son sac contre le mur et croisa les bras dans une attitude de défi.

— Je ne bougerai pas, papa. Je ne suis plus la fille de huit ans que tu as connue.

Après toutes les nuances de rouge, le visage du vicomte commençait à virer au violet.

— Si tu ne sors pas d'ici maintenant, les choses vont très mal tourner. Je compte jusqu'à trois. Un... deux...

Je le regardai, les yeux exorbités. Il comptait vraiment faire obéir une jeune femme ainsi ? J'avais l'impression de voir un père morigéner sa petite fille et la menacer d'aller au coin. Pourtant, je ne pouvais ignorer l'étincelle de peur dans le regard de Julie. De la peur et quelque chose. Quoi... de la colère ?

Enguerrand ouvrit la bouche pour continuer sa litanie, mais il n'eut pas le temps de finir. D'un bond, Julie se jeta sur le lit et s'empara de mon Glock. Elle l'arma d'une main experte avant de le braquer sur son père.

Décidément, tout le monde voulait utiliser cette arme, sauf moi.

— Ce n'est pas une bonne idée de me donner des ordres, papa. Plus maintenant. Fitz est à moi.

Le vicomte fronça les sourcils. Le sang reflua de son visage, et toute sa colère se retrouva dans sa voix, calme, tremblant de haine refoulée.

— Julie, lâche ce revolver.

— Non, répondit-elle.

Elle appuya sur la détente.

La seule fois que j'avais vu quelqu'un se servir d'une arme à feu, ç'avait été dans cette ruelle sombre où Vladimir était venu à mon aide. À cette époque, j'avais déjà trouvé la détonation assourdissante.

Dans l'espace confiné de la chambre, le bruit fut insupportable. Je tentai de porter les mains à mes oreilles, sans succès. La corde me mordit la peau. Je crois que j'ai hurlé, ou bien c'était elle, ou bien c'était lui. Ma cigarette roula sur le sol et s'éteignit.

Sous l'impact, le vicomte avait reculé de trois pas. Il contemplait sa chemise sombre d'un air incrédule. Lorsqu'il releva la tête, il avait perdu toute assurance. Son visage était contorsionné dans une grimace de douleur et d'incompréhension.

— Pourquoi ? murmura-t-il.

Bonne question. J'aurais aimé le savoir, moi aussi. Je pouvais maintenant voir le trou dans sa veste et la tache qui s'agrandissait sans cesse. À cette distance, elle n'avait pas pu rater. Le vicomte mit un genou en terre, puis un second. J'étais surpris qu'il soit encore en vie. Il devait souffrir le martyr.

Au lieu de lui répondre, Julie remit son arme en position. Elle lui sourit tendrement.

— Adieu, papa. Je t'aimais, tu sais.

Sa voix me parvenait à travers un brouillard. Je sentis qu'elle allait tirer de nouveau, et mes tympanes gémirent à l'unisson.

La seconde balle vint le frapper en pleine tête. Il tomba comme une masse, toujours à genoux, le visage contre le sol. C'était une posture étrangement dégradante. Je ne connaissais pas de bonne manière de mourir, mais celle-ci ne semblait pas convenir au charisme d'Enguerrand.

— Julie..., bredouillai-je.

Je n'arrivais plus à entendre ma voix. Elle non plus, car elle ne m'accorda pas un regard. Ses mains relâchèrent leur prise sur le Glock. L'arme tomba au sol sans que je puisse entendre le bruit sourd du métal contre le plancher de bois.

Petit à petit, mes sens me revenaient. Je ne pouvais pas détacher mes yeux du corps sur le sol. Merde, il y a quelques secondes, il me parlait avec le plus grand naturel du monde. C'était tellement définitif,

la mort.

Je pouvais m'estimer heureux que Julie soit arrivée à ce moment-ci. Deux minutes de plus, et son père allait peut-être prendre la décision de me tuer. Deux minutes de plus, et c'était moi qu'on allait retrouver face contre terre.

Je me rendis compte que je retenais ma respiration depuis tout à l'heure et relâchai mon souffle. Juste pour l'expérience. J'emplis mes poumons une fois, deux fois. Putain, c'était quand même bon d'être vivant. Je sentis ce drôle de nœud dans mon ventre se dénouer progressivement.

Je ne savais pas ce que j'allais pouvoir dire à Jess. Cette histoire se terminait salement, quand même. Je n'avais obtenu aucun aveu, trouvé aucune preuve. Du moins pourrais-je invoquer la séquestration. Elle n'avait pas besoin de savoir que je fouillais la maison du vicomte.

Petit à petit, mes oreilles se débouchèrent. Julie restait debout, les bras ballants devant le corps de son père. Il fallait agir vite, si nous ne voulions pas que Benoît nous tombe dessus. Quelque chose me disait que cette situation ne le réjouirait pas plus que cela.

— Julie, fis-je de nouveau.

Cette fois-ci, elle se tourna vers moi, les yeux vides.

Merde. Elle était en état de choc. C'était bien ma veine. Je pouvais comprendre qu'elle vive mal d'avoir tué son père – et avec quel sang-froid – mais il fallait que l'on sorte d'ici, et vite.

— Julie, il faut que tu me détaches et qu'on parte d'ici avant que ton frère n'arrive. Je comprends que tu vis un moment difficile. On pourra l'affronter à deux. Tu as pris la bonne décision. Je ne sais pas comment te remercier. Je t'avoue que je ne croyais pas que tu viendrais m'aider – et encore moins que tu y parviendrais. Merci !

Toujours ce regard vide. Elle se passa la main dans les cheveux. Je la vis secouer la tête d'avant en arrière, comme si elle se débattait devant la réalité de son acte. Je sentis l'émotion m'envahir. Dans la même situation, comment aurais-je réagi ? Si l'un de mes parents m'avait menacé de ma mort, qu'aurais-je fait ?

Elle avança d'un pas vers moi, et je lui adressai un sourire encourageant.

— C'est bien, tu vas y arriver. Bravo, Julie.

Sa main se tendit vers moi. Je sentis ses doigts frôler la corde qui me tenait les poignets. Je me raidis contre l'inévitable sensation de douleur lorsque le sang reviendrait dans mes articulations.

Tout d'un coup, la lumière s'éteignit. La pénombre s'abattit sur la pièce, aussi oppressante qu'avant.

— Hé ! Qu'est-ce qu'il se passe ? Une coupure de courant ?

Je sentis un souffle chaud contre ma joue.

— Non, j'ai éteint la lumière.

Je sentis une boule se former dans ma gorge. Le nœud revenait à l'estomac, encore plus dur qu'avant.

— Pourquoi est-ce que tu as fait ça ? Julie, libère-moi tout de suite ! Je t'assure que ce n'est pas drôle !

La sensation de présence contre moi disparut. J'entendis le bruit de pas dans le noir, le frôlement de pieds nus contre le parquet.

— Julie ! criai-je, soudain paniqué.

Pas de réponse. Je tendis l'oreille, plissai les yeux pour voir dans cette pénombre.

Le craquement d'une allumette.

Une flamme, là devant moi.

Elle venait d'allumer une bougie. La lumière vacillante fit reculer les ombres. Je pus distinguer la forme grotesque du vicomte, affalé là où il était tombé. À ma gauche, la robe de Julie dansait à la périphérie de ma vision.

— Julie, qu'est-ce que tu fais ?

— Cette bougie brûle environ cinq minutes. Parfois plus, parfois moins. Et après, elle s'éteint. Pffut, terminé.

— Julie !

— Tic, tac, Fitz. Tu sais ce qu'il se passe la nuit, dans l'obscurité ?

— Mais comment tu veux que je le sache, bordel ? À quel jeu tu joues ?

Je la vis avancer dans un frou-frou de tissu. Son visage apparut devant le mien, déformé par une grimace de folie.

— Tu sais quoi, Fitz, je pensais que tu m'aimais. Je pensais que j'étais spéciale. Je croyais qu'on passerait notre vie ensemble, que je pourrais me reconstruire, que je pourrais suivre une thérapie. J'aurais pu redevenir une fille normale.

— Pourquoi est-ce que tu veux devenir une fille normale ? Tu sais bien que tu es exceptionnelle, tentai-je, le souffle court.

— Exactement !

Elle me criait dans les oreilles.

— Exactement ! Je suis exceptionnelle, mais personne ne s'en rend compte. C'est fatigant, d'être exceptionnelle. C'est épuisant. Tu sais quoi, Fitz, je n'ai même pas envie de te parler. Tu t'es foutu de ma gueule depuis le début, et je ne te le pardonnerai jamais.

Je fronçai les sourcils, perdu.

— Pardon ? Qu'est-ce que tu racontes ?

Elle eut un rire amer, mais ne répondit pas. Je répétais ma question, l'attention attirée par la flamme irrégulière de la bougie. Cinq minutes, elle avait dit.

— De quoi tu parles, Julie ? Pourquoi est-ce que je me suis foutu de ta gueule ?

— À ton avis ? Tu crois que je n'ai pas vu ton portable, moi aussi ? Tu penses que je n'ai pas compris pourquoi tu fouillais dans les affaires de mon père ? Tu me prends pour qui, une demeurée ? Arrête, Fitz, pas à moi. Tu n'en avais rien à foutre de ma gueule, depuis le début. Tu cherchais juste à te rapprocher de mon père et à rentrer dans cette maison. Ne le nie pas !

Merde. Le téléphone, toujours le téléphone. Si j'avais vécu à l'époque de Ian Fleming, ce genre de mésaventure ne m'arriverait pas.

Il était temps de sauver les meubles. Faute avouée, à moitié pardonnée.

— C'est vrai, tu as raison. La première fois que je suis venu vers toi, c'était volontaire. Je voulais mieux connaître ton père, et ça me semblait une solution comme une autre.

— Connard ! cracha-t-elle.

— Certainement. Mais comme tu t'en es rendu compte, les choses ont évolué. Plus nous avons passé de temps ensemble, plus j'ai réalisé à quel point tu comptais pour moi.

— Mais bien sûr...

Je ne me laissai pas interrompre, parlai plus fort pour couvrir sa voix. Si je ne parvenais pas à la convaincre, la situation se compliquerait sérieusement.

— C'est la vérité ! Comment peux-tu penser que toutes nos étreintes ont été simulées, nos baisers, nos moments de tendresse. Je veux bien être un excellent acteur, mais j'ai mes limites. Et ces limites, je les ai

rencontrées dès le moment où tu m'as tenu tête à la fac. Sans vouloir te vexer, je pensais que je tomberais sur une déséquilibrée. À la place, tu m'as paru pleine de joie de vivre, avec une répartie qui m'a fait sourire. Tu sais combien de filles parviennent à me faire sourire ?

Elle ne répondit pas. Dans cette maudite pénombre, je ne pouvais lire l'expression de son visage, savoir si elle me croyait ou non. Je laissai mes yeux grands ouverts, les lèvres un peu écartées, dans une expression d'innocence outragée.

Pas de réponse.

— Julie..., tentai-je de nouveau.

— Tu avais raison, la première fois. Je suis une déséquilibrée. Et toi... tu n'as pas l'étoffe, tu n'as pas les moyens d'être le socle que je cherchais. Je ne peux pas te croire, Fitz. Tu m'as manipulée, tu m'as caché des choses. Je suppose que tu ne vends pas de jeux vidéo, non plus ?

— Non.

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie, alors ? Attention, tu n'as droit qu'à une seule réponse.

Je restai silencieux, puis :

— Je vends de la drogue. De la coke, en soirée. Clientèle jet-set.

— Je vois.

Elle fit une pause. Je la sentis ramasser quelque chose par terre. Lorsqu'elle me fourra le canon du Glock dans la bouche, je compris de quoi il s'agissait.

— Je vois. C'est aussi comme ça que tu t'es procuré un flingue ?

Elle recula l'arme pour que je puisse répondre.

— Oui... mes contacts me l'ont donné pour me protéger. Je me suis fait attaquer dans la rue, et ils ne voulaient pas que ça se reproduise.

— Ah oui, cette agression. C'était mon père. Je crois qu'il n'a pas pu te supporter lorsque j'ai parlé de mes sentiments pour toi. Que veux-tu, nous sommes des sanguins, dans la famille. Et il m'aimait.

— À ce niveau, ce n'est plus de l'amour, c'est de la rage.

— Tic tac, Fitz. La bougie ne restera pas allumée longtemps.

Je déglutis.

— Et lorsqu'elle s'éteindra ?

Un éclair de lumière passa devant mes yeux. Je me concentrai pour

voir de quoi il s'agissait. Il repassa, et mon cœur manqua un battement.

La bougie venait de se réverbérer sur un scalpel.

— Non..., soufflai-je.

— Eh si. Lorsque la lumière s'éteindra, je ferai en sorte de te rendre un hommage appuyé pour cette trahison que tu as commise. Je t'avoue que c'est la première fois que je m'attaque à un corps masculin. Je ne sais pas encore comment je vais procéder. Mais ce sera douloureux, très douloureux avant que tu ne perdes conscience.

Le calme dans sa voix, voilà ce qui me terrorisait le plus.

— L'assassin... alors... c'était toi ? Ces cinq filles, et Mei ?

— Mei ? Je ne connais pas de Mei. Par contre, pour les autres, oui, c'était moi.

— Mais pourquoi ?

— Par amour, bien sûr. De la même manière que mon père veille jalousement sur ma vie sentimentale, je prends soin de la sienne.

Hein ?

— Hein ? fis-je.

Elle s'assit à l'extrémité du lit. La moitié de son visage sombra dans la pénombre.

— Papa m'aimait. Il m'aimait vraiment. Je suis sa fille. Ces autres femmes n'avaient pas le droit de lui tourner autour comme ça.

Quoi ?

— Quoi ? fis-je.

— Tic, tac, tu sais qui arrive au cœur de la nuit ?

Elle était complètement fêlée.

— Tu ne veux pas me détacher et qu'on en discute calmement ?

— Non, mais c'est gentil de proposer, Fitz. Il ne te reste plus beaucoup de secondes à vivre. J'espère que tu t'en rends compte et que tu savoures le moment. Tu préfères rester seul avec tes pensées ?

— Non ! criai-je, avant de baisser la voix. Non, continue à parler. Quitte à mourir, autant discuter avec toi. C'est une manière comme une autre de passer le temps.

Elle eut un petit rire.

— Tu es quelqu'un d'amusant, Fitz. C'est dommage que notre

relation se termine ici.

— Attends, la bougie n'est pas encore éteinte. Tu me disais qu'il t'aimait vraiment. Tu veux dire que... qu'il t'a... que vous vous êtes...

Le silence. J'avais frappé juste, je le savais. D'abord les paroles du vicomte tout à l'heure, cet amour pervers, et maintenant les propos de sa fille. Pourquoi est-ce que je comprenais toujours tout trop tard ?

La voix de Julie me parvint, monocorde.

— Presque tous les jours, depuis que j'ai huit ans. Il vient au cœur de la nuit, lorsque la lumière est éteinte. Il vient, et il m'écrase de tout son poids, et il me pénètre de son amour.

J'avais envie de vomir.

— Il te pénètre de son amour ? Une gamine de huit ans ? Putain, pas étonnant que tu tournes pas rond. Tu t'es fait violer par ton père depuis toutes ces années ?

— Je ne me suis pas fait violer !

Elle s'était levée. Son visage était si proche du mien que je ne pouvais voir que ses yeux tandis qu'elle me hurlait dessus.

— Ce n'était pas un viol ! Il me montrait à quel point il tenait à moi ! Il me disait que j'étais sa petite princesse, que je le serais toujours ! Il m'aimait !

— Mais tu avais huit ans, bordel ! Allô, réveil, c'est puni par la loi ! C'est de la pédophilie, et c'est un viol. Ah oui, et de l'inceste aussi, mais je ne crois pas que vous en soyez à ça près. Putain... et à ton âge, tu continues à penser ces conneries ?

— Il m'aimait !

— Il te violait !

La lame du scalpel jaillit, et je poussai un hurlement. Elle venait de me balafrer la joue ! Je sentais le sang couler le long de mon visage. Au vu de la quantité, la blessure devait être profonde.

— Arrête de dire ça, Fitz. Tu ne sais rien, tu ne comprends rien. Moi et mon père, c'était quelque chose de spécial. C'est lui qui le disait. Pendant longtemps, après la mort de ma mère, il n'a touché personne d'autre que moi. J'étais sa vraie femme, tu comprends ?

Je comprenais surtout qu'elle était plus fêlée qu'une douzaine d'œufs après un passage dans le métro. Le premier avertissement m'avait suffi : je n'avais pas l'intention de me faire de nouveau taillader avant que la bougie ne se consume.

À l'autre bout de la pièce, la flamme frissonna. Je retins ma respiration, et elle se stabilisa. Je poussai un soupir de soulagement.

Julie avait suivi mon regard ; un sourire cruel joua sur ces lèvres que j'avais tant embrassées.

— Tu as de la chance, Fitz. Il faut croire que cette bougie est un peu plus lente que les autres.

— Comment est-ce que je peux te convaincre que je t'aime, et que je ne veux que toi ? tentai-je en désespoir de cause.

Elle se contenta de secouer la tête.

— Trop tard. Même si je voulais bien te croire, je t'ai raconté tous mes crimes. Je ne peux pas prendre de risques. Maintenant que je me suis débarrassée de mon père, il est temps de vivre ma vie sans son ombre derrière mon épaule.

— Mais je croyais que tu l'aimais ?

— L'amour et la haine, est-ce que c'est si différent ?

— Pour l'un des deux, je ne mets pas de capote.

Elle rit doucement.

— Je vais te regretter, Fitz.

— Je vais me regretter aussi. Tu peux encore arrêter tout ça. Tu sais que si je disparaissais, tu seras forcément suspectée.

— Tu me sous-estimes, mon lapin. Que penses-tu que la police conclura lorsqu'elle trouvera mon père mort à côté de ton corps dépecé ? Je prendrai bien soin de lui mettre le scalpel dans les mains. Je passerai pour l'héroïne qui est intervenue devant une scène d'horreur. Si je joue bien mon rôle, je passerai sans doute à la télé en tant que victime éplorée d'un père psychopathe.

Je restai muet devant un plan aussi simple. Le pire, c'est que ça pouvait marcher. Après tout, aucun légiste dans les meurtres précédents n'avait jamais remarqué que les coups de scalpel avaient été assenés par une femme.

Je n'avais plus rien à dire. Cette bougie n'allait pas brûler indéfiniment. Je luttai une dernière fois contre mes liens, sans succès.

— C'est la première fois que tu m'appelles mon lapin.

— C'est mignon, hein ? Ça sera aussi la dernière fois.

La bougie s'éteignit, et l'obscurité s'installa définitivement dans la pièce.

Je hurlai.

Je hurlai.

— Attends, je n'ai pas encore commencé, souffla sa voix à mon oreille.

Le scalpel frôla mon téton.

Je hurlai.

Je hurlai.

Puis la porte s'ouvrit, un flot de lumière vint bannir les ténèbres, et le bruit d'un coup de feu retentit.

— Police, hurla une voix féminine.

C'est fou, on aurait juré celle de Jessica.

Épilogue

— Attention, ça fait mal !

— Fitz, t'es vraiment une chochette.

Deborah nettoya avec soin ma blessure avant de poser un nouveau pansement dessus. Depuis cinq jours, nous suivions scrupuleusement les consignes de l'hôpital.

Je grimaçai en portant les doigts à mon visage.

— Ça va laisser une cicatrice, c'est sûr.

— Clairement. Tout le fond de teint du monde ne pourra pas te sauver, cette fois-ci.

La voix de basse de Moussah nous interrompit.

— Une cicatrice, je suis sûr que ça t'ira bien. C'est une marque de valeur. Tu vas voir, les filles vont adorer. Elles vont s'imaginer que tu es un peu dangereux, un peu bad boy, tu vois le genre ?

— Mais c'est pas du tout mon créneau ! Moi je suis le romantique au sourire communicatif.

— Eh ben tu n'auras qu'à changer de créneau. Tu seras le violent au sourire communicatif.

Je laissai échapper un gloussement. C'est bon de rire, même devant des plaisanteries aussi faibles. Depuis mon passage dans l'obscurité, je m'étais demandé si j'allais pouvoir revenir à une vie normale. Il me suffisait de fermer les yeux pour me souvenir.

Lorsque Jessica avait pénétré dans la chambre, je l'avais regardée comme si c'était un ange descendu du ciel. Elle était plus belle que je ne l'avais jamais vue malgré sa veste pare-balles et son casque. Il fallait croire que l'urgence de ma situation abaissait mes critères.

Jess avait tiré sans même prendre la peine de prononcer les sommations d'usage. C'est sans doute cela qui m'avait sauvé. Je restais convaincu que, perdu pour perdu, Julie aurait profité de ses dernières secondes pour plonger la lame dans mon cœur.

J'avais vu une fleur de sang s'épanouir sur le front de la jeune femme. Elle avait ouvert la bouche, plus surprise qu'inquiète. Puis le scalpel avait chuté de sa main sans force et elle était tombée en arrière

sur le corps de son père.

Putain de bordel de merde de famille de tarés.

Cinq autres flics s'étaient précipités dans la chambre, jouant des coudes pour mieux voir. Ils m'avaient demandé si tout allait bien, j'avais répondu oui, ils m'avaient demandé si j'étais sûr, j'avais répondu non.

Je m'étais évanoui alors qu'ils commençaient à trancher mes liens. Sur le sol, Julie fixait le plafond de ses yeux sans vie.

Lorsque j'étais revenu à moi, je me trouvais sur un lit, dans une autre chambre. Jessica s'était penchée sur moi, et j'avais respiré son parfum avec un plaisir non dissimulé. Elle sentait la peur, et la sueur, et quelques gouttes du numéro cinq, de Chanel.

— Tout va bien, avait-elle murmuré, et j'avais replongé.

Je m'étais réveillé une seconde fois au même endroit. Jess me tenait la main. Son expression inquiète s'était diluée en un sourire lorsque je l'avais regardée.

— T'es vraiment con, Fitz, quand même.

J'avais replongé.

Je m'étais réveillé une troisième fois, mais elle n'était plus là. À la place, un inspecteur – pardon, un lieutenant – m'avait demandé si j'avais besoin de quelque chose. Il m'avait expliqué qu'ils fouillaient toute la maison par acquit de conscience, et qu'ils avaient trouvé Benoît, le fils, enfermé dans sa chambre.

J'avais répondu :

— Ah.

Un peu plus tard, je m'étais quand même posé des questions. Je m'étais levé en titubant, appuyé sur le bras du lieutenant. J'avais traversé le couloir jusqu'à trouver Jess. Elle était au téléphone, mais elle avait coupé sa conversation en me voyant.

— Une seconde, il est réveillé.

Elle m'avait pris dans ses bras, un geste consolateur d'ami, et non d'amante. Ça me convenait. Je me sentais dériver. J'avais encore envie de m'évanouir, mais trois fois, c'était déjà pas mal. À la place, j'avais demandé :

— Dis donc, j'ai entendu dire que Benoît était enfermé dans une chambre ?

— C'est vrai.

— Alors qui vous a prévenus ?

Je me tournai vers Deb et lui souris affectueusement. Elle ne savait pas mettre du désinfectant sans m'arracher des cris, mais c'était grâce à elle que j'étais toujours en vie.

C'était elle qui avait appelé le commissariat longtemps auparavant, quand je lui avais raconté que j'avais un rendez-vous avec la fille De Baudry de Chermont.

— Je n'avais pas le nom de famille de ton ex, ni son affectation. Imagine la galère, je leur expliquais que je cherchais à parler à une commissaire qui s'appelait Jessica. Tu vois le tableau ? Cinq fois, on m'a raccroché au nez. Quand on m'a enfin donné la bonne info, on m'a expliqué qu'on ne pouvait pas me la passer.

— Comment tu as évité le barrage ?

— J'ai dit au gars de prévenir sa commissaire que Fitz était en danger, et qu'elle comprendrait. Elle a compris.

Deb avait rencontré Jessica derrière mon dos pour lui raconter tout ce qu'elle savait. C'est encore elle qui avait dû mettre en place le micro que Jess lui avait confié.

— C'était un tout petit truc, je pensais pas qu'on puisse miniaturiser autant. Elle m'avait dit de le coller sur quelque chose que tu avais tout le temps avec toi. J'ai pas eu besoin de réfléchir longtemps pour le placer dans le compartiment batterie de ton portable.

Je me rappelai le moment où j'étais sorti des toilettes pour trouver Deb avec mon téléphone dans la main. Sur le moment, ça ne m'avait pas choqué. J'avais cru qu'il était tombé de ma poche. Maintenant, je comprenais mieux.

Ils m'avaient mis sur écoute sans me le dire, ces enfoirés. Ils n'avaient pas le droit. Au lieu d'insister pour que je laisse tomber mon idée, Jess en avait profité. Si elle ne m'avait pas sauvé la vie, j'aurais vraiment pu lui en vouloir

Elle m'avait expliqué que les données n'étaient pas surveillées en permanence. J'espérais bien. Je me rappelai les instants de plénitude sexuelle avec Julie, et je me demandai si jamais elle les avait entendus. Ou pire, si un quelconque boutonnable du commissariat s'était masturbé dessus devant son poster Playboy.

Ils avaient fini par comprendre que quelque chose n'allait pas au

moment où j'avais repris connaissance dans la chambre. Jess était venue avec une unité, et ils avaient fait le pied de grue en écoutant tout ce qu'il se disait, jusqu'au moment où ils avaient jugé bon d'intervenir.

— Tu comprends, on ne pouvait pas agir tant qu'ils n'admettaient pas leurs crimes. Au début, quand le vicomte parlait, c'était toi qui étais en tort, pas lui.

— Et quand sa fille a tiré, putain ? Vous n'auriez pas pu vous bouger ?

— On a commencé à s'introduire dans le manoir à ce moment-là. Mais je t'avoue qu'on était curieux de voir tout ce qu'elle allait bien raconter. De quoi tu te plains, on est intervenus à temps, non ?

— Ouais... dis ça à ma joue.

Jess avait souri avant de déplacer une mèche folle devant mes yeux.

— En tout cas, je suis fière de toi, Fitz. Je ne devrais pas te le dire, parce que concrètement tu as fait de la merde du début à la fin. Mais c'était quand même beau d'essayer de m'aider comme ça, surtout après que je t'ai traité aussi mal.

Le soleil pénétrait à flots par les volets enfin ouverts. J'avais senti une boule grandir dans ma gorge devant ses compliments. Je m'étais dégagé d'une main maladroite.

— Merci, Jess. En tout cas, le Fitz va rentrer chez lui, et il va se bourrer la gueule pour oublier tout ça.

J'avais fait deux pas avant de me retourner. Elle était magnifique, ainsi nimbée de lumière.

— Jess ?

— Oui ?

Je la regardai droit dans les yeux et esquissai un sourire canaille.

— La prochaine fois, ne fais pas appel à moi, d'accord ?

Elle rit.

— Rentre bien, Fitz. Je te promets que je te laisserai tranquille. D'un autre côté, si tu veux vraiment couper les ponts, il faudrait aussi que tu trouves un job plus... moins tangent. Si tu vois ce que je veux dire.

Oh oui, j'avais très bien vu.

Je me penchai vers mon placard pour en sortir deux sachets de

cocaïne que je lançai à Deb et Moussah. Ils pouvaient se montrer malhabiles parfois, pourtant leur réception fut parfaite.

— Putain, Fitz, tu te rends pas compte depuis combien de temps on l'attendait, celle-là.

— J'ai pas ma carte vitale, t'aurais une carte de mutuelle pour tracer les lignes ?

Je me laissai tomber sur mon lit et les observai se poudrer le nez avec amour.

— Ce soir, je me sens bien d'aller au Purple Rain. Qui est motivé ?

Deux mains se levèrent.

— Bordel, tout revient comme avant, brother ! À nous la nuit parisienne.

— Ouais ! Tout redevient comme avant ! Vous me laissez dormir quelques heures, on se retrouve à minuit ?

Ils hochèrent la tête, me saluèrent avant de partir. Je souris, et me glissai entre les draps.

Je laissai la lumière allumée. Mon psy m'avait dit que c'était normal.

Remerciements

Ma famille pour son soutien indéfectible et ses relectures incessantes, Mona pour son titre, Cocyclics pour ses bêta-tests, Étienne pour ses conseils métrosexuels, et mon éditrice Hélène Bihèry pour sa patience devant mes milliers de questions.

Et Julie, encore et toujours, qui m'a supporté en phase basse : « C'est nul, c'est illisible, personne n'en voudra jamais. » ; comme une phase haute : « Je suis génial, je suis le roi du monde, bientôt les cendres au Panthéon... ».